

2

LETTRES

SUR

LA GRÈCE, L'HELLESPONT

ET CONSTANTINOPLE.

Ire. PARTIE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



163775

20

LETTRES
SUR
LA GRÈCE, L'HELLESPONT
ET CONSTANTINOPLE,

FAISANT SUITE AUX LETTRES SUR LA MORÉE;

PAR A. L. CASTELLAN.

Avec vingt Dessins de l'Auteur, gravés
par lui-même, et deux Plans.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES POITEVINS, N^o. 6.

1811.

AVANT-PROPOS.

DANS les *Lettres sur la Morée* je me suis borné à parler de ce pays, l'un des moins connus de la Grèce, et je n'ai fait alors qu'extraire de mon journal de voyage ce qui était relatif, soit à la Morée proprement dite, soit aux îles de Cérigo, Hydra et Zante qui l'avoisinent. Il en est résulté une lacune que des personnes recommandables m'ont invité à remplir par la relation de ce qui nous était arrivé depuis notre départ d'Hydra, jusqu'à notre retour dans le Péloponnèse ; mais je craignais de prendre pour le vœu du public celui d'amis trop indulgens. J'hésitais à les satisfaire, et même, avant de me déterminer à publier la suite ou plutôt le complément de mon voyage dans le Levant, j'ai cru devoir communiquer mon journal à quelques savans géographes, pour les faire juges de l'intérêt qu'il pourrait comporter : ils y ont trouvé des faits ignorés et quelques idées neuves ; ils ont pensé

que mon travail ne serait pas dépourvu d'utilité, et qu'il pourrait servir à compléter celui des autres voyageurs. Ces motifs m'ont déterminé, et voici la marche que j'ai suivie.

Je jette, en passant, un coup-d'œil sur les nombreuses îles qui s'offrent à nous en traversant l'Archipel, et je rapporte les traits les moins connus de leur histoire.

Parvenus aux Dardanelles, nous nous flattions de faire rapidement le trajet de l'Hellespont, et, bientôt après, d'atteindre au but de notre voyage; mais un accident imprévu nous arrêta assez longtemps dans ce canal, pour nous permettre d'y faire quelques découvertes importantes.

Nous arrivons à Constantinople dans une circonstance où cette ville présente le tableau le plus brillant et le plus singulier. Nous y séjournons pendant la belle saison : dans ce moment le peuple turc, en paix avec ses voisins, occupé

seulement de jeux et de fêtes , jouissait sans inquiétude de toutes les délices d'un climat fortuné.

Partis enfin de cette ville avant que la guerre , la peste , un affreux incendie et une révolution encore plus funeste en aient rendu le séjour pénible et même dangereux , nous pouvons considérer notre voyage comme un rêve agréable , dont on retrouvera peut-être les traces dans mes descriptions : cependant cette époque n'est pas assez éloignée pour que j'aie mis à la place de la vérité l'illusion des souvenirs. J'ai conservé la série des faits consignés dans mon journal ; j'ai laissé subsister , autant que je l'ai pu , un premier jet empreint , si j'ose le dire , de la couleur même des objets. D'ailleurs , ces études , faites d'après nature , ont bien plus de vérité que les tableaux composés de souvenir.

J'ai suivi le même principe quant aux dessins que je joins à mes descriptions ; ils ont tous été faits d'après nature , quel-

quefois un peu à la hâte, et pour ainsi dire à la dérobée; mais ils n'ont pas été arrangés dans l'intention de les rendre plus pittoresques. Je n'ai point cherché à les terminer: on ne m'en eût pas laissé le loisir; mais je me suis appliqué à leur conserver cette vérité qui frappe au premier aspect et reste dans la mémoire.

Si les objets que je vais retracer n'ont pas, en apparence, tout le mérite de la nouveauté, qu'on ne croie pas cependant que je me sois borné à ressasser les observations des autres voyageurs. Je me suis attaché de préférence à recueillir les faits qui leur avaient échappé, ou à présenter, sous un aspect différent, ceux qu'ils avaient observés avant moi. Je devais craindre surtout que mes légers croquis sur Constantinople ne se retrouvassent en entier et bien mieux exprimés dans le voyage pittoresque de M. Melling; je me suis convaincu que nous avions suivi une marche souvent opposée. Cet habile dessinateur donne des

vues générales, et la plupart de mes dessins n'offrent que des aspects circonscrits. D'ailleurs, j'étais bien loin de songer à lutter contre un tel adversaire : j'ai mieux aimé m'en faire un appui ; je lui ai ouvert mes porte-feuilles, il y a puisé quelques matériaux, et en échange il m'a donné des renseignemens précieux, dont je me fais un devoir et un plaisir de lui témoigner ici ma reconnaissance. J'ai les mêmes obligations à mes compagnons de voyage, M. Léveillé, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et M. Barabé, dessinateur géographe ; je dois aussi à de savans littérateurs, tels que MM. Visconti, Barbé du Bocage et Dufourny, membres de l'Institut de France, des avis salutaires et des communications importantes.

Il ne me reste plus qu'à desirer, pour ce nouvel ouvrage, l'indulgence avec laquelle le public a bien voulu accueillir mes premiers essais dans les arts et dans la littérature.

Je n'ai quitté la Grèce qu'avec regret,

6 AVANT-PROPOS.

et pourtant j'allais en quelque sorte la retrouver dans un pays où elle semble avoir passé toute entière. Si mes lecteurs m'ont suivi avec quelque plaisir dans mes excursions vers le Levant, je les entretiendrai peut-être aussi un jour de cette belle Italie, où j'ai passé plusieurs années à admirer des merveilles que j'entreprendrai de retracer, si un tel sujet ne se trouve pas au dessus de mes forces.

LETTRES

SUR

LA GRÈCE, L'HELLESPONT ET CONSTANTINOPLE.

LETTRE PREMIÈRE.

A bord du *Kirlanguith*, le 15 février 1797.

Tableau de l'Archipel; les îles Macronisi, ou Cranaë, Zéa, Gyaros, Négrepont; digression au sujet de cette île; rocher du Caloyer; occupations des matelots grecs à la fin du jour.

DEPUIS que nous sommes entrés dans l'Archipel, nous avons abandonné le gouvernail à nos Grecs; et quoique la navigation ne soit pas sans danger dans ce labyrinthe d'îles et de rochers, l'on a cru pouvoir se confier à leurs connaissances pratiques du gissement des côtes, des ports et des moindres atterrages. D'ail-

leurs, la nuit ils diminuent de voiles, et à la plus légère apparence de danger ou de mauvais tems nous jetterions l'ancre. Le capitaine et même les matelots sont fiers de cette marque de déférence ; ils s'acquittent de leurs fonctions avec beaucoup d'importance, et le zèle semble avoir doublé leur activité naturelle.

J'ai déjà parlé de leur manœuvre ; elle contraste encore plus avec la nôtre depuis qu'ils l'exécutent à leur fantaisie. Tout se meut à la fois, sans ordre ni régularité : point de subordination ni de concert. Le porte-voix du capitaine et le sifflet du contre-maître retentissent constamment, et donnent souvent des ordres contraires. Le silence, si rigoureusement observé sur nos vaisseaux, leur est inconnu. Ils parlent tous à la fois, s'encouragent mutuellement par des cris, des gestes de forcenés, et, pour héler le plus petit cordage, ils accompagnent leurs efforts d'une espèce de chanson, dont les mousses répètent le refrain du haut des mâts. Cependant toutes les voiles sont tendues ; on en ajoute même encore d'autres à l'extrémité des vergues : aussi, malgré l'irrégularité de la manœuvre, nous glissons rapidement sur les eaux à peine émues. Le flot se brise sur la proue, bouil-

lonne sur les flancs du navire, se resserré derrière nous, et une nouvelle vague efface bientôt le sillage, qui n'a marqué qu'un instant notre route. C'est ainsi que l'empreinte des pas de l'Arabe dans le désert est effacée par les mêmes vents qui ensevelissent sous les sables les monumens des monarques inconnus de l'Égypte, tandis que le souvenir des vertus et du génie surnage et bravera les siècles. L'organe délicat et fragile de la mémoire nous a transmis, comme il transmettra à nos descendans, les vertus de Socrate, le génie d'Homère et la gloire d'Alexandre. Faisons usage de cette faculté précieuse, et, au défaut de monumens, interrogeons nos souvenirs; ils répandront de l'intérêt sur le reste de notre voyage. Si les lieux que nous visiterons ne nous présentent qu'une terre déserte, stérile, nous évoquerons ses anciens habitans; nous nous entourerons en idée des productions de leur génie ou de leur industrie, et tel rocher qu'on évite maintenant avec soin, nous présentera peut-être une époque mémorable, un fait important ou une anecdote curieuse.

Assis sur le tillac, les yeux fixés sur le promontoire de Sunium, qui va bientôt disparaître, j'éprouve, en quittant les côtes de la Grèce, les mêmes sensations et les mêmes

regrets qu'en partant de France. Ce n'est, à ce qu'il nous semble, qu'à présent que nous entrons sur le domaine d'une contrée étrangère. Tant que nous voguions vers l'Attique, tout nous rappelait notre patrie.

L'île de Cythère et ses riantes fables nous retraçaient les prestiges enchanteurs de nos jeunes années, et le pays des Spartiates, l'amour de la patrie et la valeur française. A Hydra nous reconnaissions l'activité industrielle de nos compatriotes, et l'Attique allait enfin nous rappeler l'urbanité, la vive gaiété, et surtout le génie et l'amour pour les arts, qui ont fait comparer les Français aux Athéniens.

Les objets de comparaison vont devenir plus rares, et bientôt nous manquer tout-à-fait à mesure que nous approcherons d'un pays considéré comme à moitié barbare, où d'autres mœurs, d'autres hommes qui nous sont au moins indifférens, nous laisseront seuls avec nos regrets et nos souvenirs.

Mais déjà les côtes de la Grèce ne sont plus qu'un point brumeux sur l'horizon. Cette terre célèbre se perd dans l'éloignement : une autre lui succède. Les îles parsemées dans cette mer forment des groupes, dont les plans se confondent et peu après se détachent les uns

des autres; elles s'offrent successivement aux regards. La cime de l'une s'abaisse derrière nous : une autre s'élève à mesure que nous en approchons, et fait oublier sa rivale.

Tel est le tableau varié qu'offre sans cesse la mer Égée. A l'aspect de chacune de ces îles que nos Grecs reconnaissent, ils font éclater leur amour ou leur joie, et les saluent par des acclamations. Nous aussi, nous les appelons de leur nom antique, et notre mémoire, d'accord avec nos regards, cherche à reconnaître quelques traits de leur grandeur passée.

Céos et Cranaë se montrent à la fois, l'une à notre droite, et l'autre du côté opposé. Cette dernière touche presque au rivage de l'Attique. Commençons par elle avec d'autant plus de raison, qu'elle porte aussi le nom d'*Hélène*.

Pâris, ravisseur de cette Princesse, aborda en cet endroit. Les bocages de Cranaë furent témoins de ses premiers transports, et, pour perpétuer le souvenir de son triomphe et de sa reconnaissance, il fit bâtir en ce lieu un temple de Vénus (1).

(1) Strabon dit que l'île d'Hélène est bien celle à laquelle Homère donne le nom de *Cranaë*; mais Pausanias place le temple de Vénus en Laconie.

Long-tems après, Ménélas vint visiter ce temple, monument de son malheur et de l'infidélité de son épouse ; il ne le ruina point : seulement il y fit placer, aux côtés de la statue de Vénus, les images de deux autres déités, celles de Thétis, et de Praxidicè, déesse des châtimens, pour montrer qu'il ne laisserait pas l'affront impuni. Déjà vengé par la ruine du royaume de Priam, père du ravisseur, il le fut bien plus en effet par la fin tragique d'Hélène, qui vint rendre les derniers soupirs dans cette même île (1).

Suivant Pausanias (2), c'est à Rhodes que périt cette épouse infidelle ; chassée de Lacédémone par Nicostrate et Mégapenthe, fils naturels de Ménélas, elle se retira chez Polyxo sa parente, veuve de Tlépolème, roi de Rhodes, mort au siège de Troye. Polyxo, regardant Hélène comme la cause de son veuvage, résolut de s'en venger. A cet effet elle envoya des femmes habillées en Furies, qui surprirent la malheureuse Princesse pendant qu'elle était au bain, et la pendirent à un chêne.

Les Grecs, qui avaient sans doute d'autres

(1) Stephanus, verb. Ἐλισση.

(2) Lib. 3.

idées que nous sur la fidélité conjugale , ont célébré la coquetterie de quelques femmes , comme ils ont immortalisé les faiblesses de leurs Dieux et de leurs héros. Les Rhodiens , voulant honorer la mémoire d'Hélène , bâtirent un temple , qu'ils consacrèrent sous le nom d'*Hélène - Dendritis* ; ils prétendirent aussi que les dernières larmes qu'elle versa , donnèrent naissance à une fleur qu'on nomma *helenion* , et à laquelle on attribua la vertu d'embellir les femmes , et de rendre gais et souvent querelleurs ceux qui en mettaient dans leur vin.

Occupons-nous maintenant de l'île de Zéa , l'antique Céos (1) , que nous laissons à notre droite. Patrie de Simonide , poète lyrique qui , dit-on , inventa les lettres grecques , cette île a été aussi le berceau d'une invention dont l'utilité , sinon plus importante , est presque aussi générale. Pline nous apprend que Pamphile , fille de Latoüs , fut la première qui trouva le moyen de dévider la soie , et d'en faire des étoffes destinées à rehausser l'éclat

(1) On l'appelle aussi *Cos* ; mais il ne faut pas la confondre avec celle du même nom , qui se trouve auprès de Rhodes , sur les côtes de l'Asie mineure , et qui était la patrie d'Hippocrate.

et la somptuosité des vêtemens des femmes. Les Anciens considéraient ces étoffes comme fort précieuses, parce qu'elles étaient si déliées, qu'on pouvait distinguer toutes les parties du corps au travers. Les poètes ont souvent fait mention des voiles et des tissus de Céos (1).

Ces tissus étaient faits d'une soie très-fine, qu'on teignait en pourpre avant de l'employer, parce que, après que cette gaze était faite, elle n'avait pas assez de corps pour souffrir la teinture.

Il n'y avait d'abord à Rome que les courtisanes qui osassent mettre de pareils vêtemens; mais les honnêtes femmes ne tardèrent pas à les imiter. La mode en subsistait encore au tems de saint Jérôme; car en écrivant à

(1) Tibulle, Properce, Ovide et Horace.

On nommait, en latin, *tennuarii* les ouvriers qui fabriquaient ces robes fines, ces habits transparents, ces gazes de Cos, si fort en vogue dans le tems de la dépravation des mœurs des Grecs et des Romains.

Rosinus nous décrit l'usage et la variété de ces nuages de lin ou de soie, qu'un poète nommait si heureusement *ventos textiles* et *nebula lineæ*. « Est-il honnête, disait-il, qu'une femme mariée porte des habits de vent, et paraisse nue sous une nuée de lin? Cependant les femmes et les filles d'Orient, et en particulier celles de Jérusalem, étaient vêtues d'habits semblables. »

Læta sur l'éducation de sa fille, il lui recommande de ne pas la vêtir de ces habits qui couvrent le corps sans le cacher.

Ces étoffes n'ont, à ce qu'il paraît, aucun rapport avec la plupart de nos soieries, dont l'apprêt et la roideur sont un des mérites, et qui, loin de se modeler sur le corps, ne présentent que des plis anguleux très-peu favorables à la peinture et à la sculpture.

On pourrait plutôt comparer les anciennes étoffes de soie à celles qui sont encore en usage dans le Levant, et dont les Turcs font des chemises. C'est une espèce de gaze sans apprêt, souvent rayée, qui est très-fine, forme en effet des plis ondoians comme ceux de la mousseline, et accuse aussi bien les formes.

On reconnaît dans quelques statues antiques, et notamment dans celle de Diane chasseresse, l'imitation exacte de ces sortes de draperies. Le travail du marbre en indique très-bien les ondulations et même la rayure; que l'on retrouve aussi, d'une manière plus marquée, dans les peintures antiques d'Herculanum, et même dans celles des vases grecs de la plus haute antiquité, dits *étrusques*; ce qui ferait remonter la mode de ces vêtemens rayés et plissés à une époque très-reculée.

Il y avait, dit-on (1), dans l'île de Céos, une fontaine dont l'eau rendait insensible ou même faisait perdre l'esprit, et l'on ajoute (2) que les habitans, et surtout les femmes, y jouissaient d'une longue et belle vieillesse ; mais ils n'attendaient pas que la mort les surprît, ils la prévenaient eux-mêmes en prenant du pavot ou de la ciguë avant qu'ils ressentissent les infirmités ou la faiblesse qui accompagnent un âge avancé.

On raconte que ces insulaires (3), assiégés dans leur ville par les Athéniens, résolurent de faire mourir les plus âgés d'entre eux, afin que les vivres pussent leur durer plus longtemps ; mais leurs ennemis, moins cruels qu'eux, en ayant été avertis, levèrent le siège, et s'en retournèrent à Athènes pour empêcher l'effet d'une si horrible et si sanglante résolution.

Nous avons reconnu cette île de très-près. Vers midi nous étions en face et à quelques milles de la ville de Zéa, qui, à cette distance, nous offrait un coup-d'œil très-pittoresque ; elle est construite sur le plan incliné d'une

(1) Pline.

(2) Héraclite.

(3) Strabon.

montagne,

montagne, dont les hauteurs sont couronnées de moulins à vent.

On ne peut mieux se représenter ce site qu'en supposant que les maisons, bâties proprement et couvertes en terrasses, sont fondées sur les degrés semi-circulaires d'un théâtre antique, dont le port occupe le centre, et dont le canal, qui sépare cette île de celle de Cranaë, est la scène. Nous y figurions même comme acteurs ; car notre capitaine voulut donner aux habitans de Zéa le spectacle d'un simulacre de petite guerre. Ayant aperçu une flotille de bâtimens marchands, il leur a rendu la peur qu'il avait éprouvée lui-même précédemment à la vue de plusieurs vaisseaux de guerre qui nous avaient donné la chasse ; il a fait en conséquence des démonstrations hostiles, que notre équipage nombreux et la quantité de nos canons, quoique la plupart fussent de bois, pouvaient faire croire sérieuses. Après avoir brûlé quelques amorces, on a forcé de voiles et couru sur les bâtimens, dont le canal était couvert, et qui se sont dispersés de droite et de gauche, les uns vers Zéa, d'autres vers l'île Longue. Ces petites voiles blanches, qui paraissaient voler à la surface des eaux, ressembloient assez à une troupe de pigeons poursuivis et dispersés

par un oiseau de proie. Enfin , après s'être bien divertis de la frayeur de leurs compatriotes, nos Grecs ont traversé en triomphateurs l'espace vide qu'on leur avait cédé sans difficulté, et nous avons continué paisiblement notre voyage; ce qui n'aurait peut-être pas eu lieu si le capitaine n'eût été gêné par notre présence; car il arrive souvent que les vaisseaux turcs rançonnent, en passant, ces flotilles grecques.

Après avoir dépassé l'île de Céos, on aperçoit dans la même direction la petite île de Gyaros, que son élévation au dessus de la mer fait découvrir malgré son éloignement.

A une époque très-reculée, ce rocher fut le théâtre d'une guerre assez singulière, et qui peut avoir donné à Homère l'idée de son poème burlesque de la *Batrachomyomachie*.

Des légions de rats disputaient le peu de nourriture que ce sol stérile fournissait à ses habitans. Ces hôtes incommodes devinrent si nombreux, que les provisions et l'espoir des récoltes étant perdus, la famine se déclara. Les insulaires, réduits, pour dernière ressource, à se nourrir des ennemis qu'ils pouvaient tuer, se virent enfin accablés par le nombre, et, sur le point d'en être dévorés eux-mêmes, ils furent forcés, pour sauver

leur vie, de leur céder le champ de bataille, et de s'embarquer, abandonnant sans retour leur patrie.

On ajoute qu'après avoir chassé les habitans et consommé tout ce qui pouvait leur servir de pâture, ces voraces animaux rongèrent jusques au fer, et vraisemblablement finirent par se dévorer entre eux ; car, par la suite, cette île fut encore habitée, et elle l'était du tems d'Auguste, par des pêcheurs fort misérables. Ce Prince se trouvant à Corinthe après la bataille d'Actium, l'un de ces pêcheurs vint se jeter à ses pieds pour le supplier de vouloir bien diminuer le léger tribut qu'ils étaient obligés de lui payer, alléguant qu'il surpassait de beaucoup leurs moyens. Les Romains firent, par la suite, de cette île un lieu d'exil (1) ; ils y envoyaient les criminels distingués par leurs qualités et leurs emplois. Le nom de *Gyaros* était même passé en proverbe, et, pour exprimer une faute qui méritait une sévère punition, on disait qu'elle était digne de *Gyaros* (2).

Cette île n'est pas la seule qui ait été dé-

(1) Tacite.

(2) Juvénal. *Aude aliquid brevibus gyaris et sarcere dignum, si vis esse aliquis.*

vastée par les rats. L'Isle-de-France en fournit un exemple récent. Ces animaux, transportés d'Europe par les vaisseaux, s'étaient multipliés au point qu'on prétend qu'ils firent quitter l'île aux Hollandais. Les Français en ont diminué le nombre, quoiqu'il y en ait encore une grande quantité (1).

Nous avons à bord de notre bâtiment des rats, dignes descendants de ceux de Gyaros ; ils dévorent toutes nos provisions, et résistent ouvertement aux attaques des chats, que même ils mettent hors de combat. Leur voracité est telle, qu'un matelot accablé de fatigue, et qui s'était endormi profondément sous le gaillard d'avant, a été réveillé par des douleurs horribles : c'étaient les rats qui lui rongeaient les talons, qu'ils avaient déjà dépouillés de la peau épaisse que l'habitude d'aller nus pieds y avait formée.

On prétend qu'après une longue traversée, lorsque l'on jette l'ancre dans un port, ces animaux affamés s'élancent à la mer, nagent en foule vers le rivage, et vont se refaire à terre des privations du voyage. En Amérique, des villes, des îles entières ont été infestées de cette manière par l'approche d'un vieux

(1) Buffon, *Supplément*, tom. VIII, pag. 303.

vaisseau , et ce n'est pas un des moindres fléaux dont les navigateurs ont fait l'échange avec les trésors du Nouveau-Monde.

Je ne rapporte ces faits minutieux que pour appeler l'attention sur les effets dangereux de la voracité de ces animaux , auxquels on peut attribuer , autant qu'aux vers , les voies d'eau qui se manifestent tout à coup , et qui mettent un vaisseau , loin des côtes et de tout secours , en danger de périr.

Nous nous dirigeons vers Négrepont. Les rochers escarpés et pyramidaux du Cap d'Oro restent à notre gauche ; et comme il n'y a point de port ni d'atterrages de ce côté , nous nous félicitons de passer rapidement et de jour devant cette côte dangereuse. L'on y distingue des rochers taillés à pic et de petits îlots détachés , dont les pointes menaçantes sont blanches d'écume.

Ce promontoire , connu anciennement sous le nom de *Caphareum* , est célèbre par le naufrage des Grecs qui revenaient du siège de Troie sous la conduite d'Agamemnon.

Nauplius , roi d'Eubée et fils de Neptune , ayant appris que , par les artifices et les menées d'Ulysse , son fils Palamède avait été injustement lapidé par les Grecs , jura de s'en venger. Le dieu des mers lui en fournit l'oc-

casion , et les livra à son ressentiment ; car , lorsqu'ils retournaient dans leur patrie , une tempête effroyable les surprit à la vue des côtes de l'Eubée. Le ressentiment inspira à Nauplius de faire allumer sur le cap Capharée un grand feu , que les Grecs prirent pour un phare ; ils s'y dirigèrent dans l'espérance de mettre leur flotte à l'abri dans le port qu'on paraissait vouloir leur indiquer ; mais , victimes de cet indice trompeur , ils vinrent heurter , et se brisèrent sur les rocs parsemés autour de ce cap , où presque tous leurs vaisseaux firent naufrage. Cependant Nauplius , ayant appris qu'Ulysse et Diomède , à qui il avait notamment tendu ces embûches , s'en étaient heureusement garantis , désespéré de n'avoir pu réussir dans son dessein , se précipita du haut d'un rocher dans la mer , et s'y noya. Ce même Prince avait aussi cherché à satisfaire sa vengeance d'une manière moins tragique , mais non moins perfide. Parcourant la Grèce dans l'intention de brouiller les familles des généraux et des officiers qui étaient au siège de Troye , sur de fausses nouvelles de la mort de ces guerriers , il engageait leurs épouses à se remarier , espérant par la suite d'exciter entre eux des inimitiés irréconciliables , qui , les armant les uns contre les autres ,

pourraient expier, par leur commune destruction, la mort de son fils.

L'Eubée est couverte de montagnes qui s'élèvent à mesure qu'elles se rapprochent du centre de l'île ; elle est beaucoup plus longue que large , et, lorsqu'on est en face du cap d'Oro, comme on la voit dans le sens de sa largeur , les montagnes se groupent de manière à ne présenter qu'un sommet pyramidal, entouré de divers plans ou gradins qui en forment l'empâtement ; mais, dans le sens de sa longueur, on voit trois sommets bien distincts, et séparés par des vallées qui, nous a-t-on dit, sont très-productives à cause de la diversité des expositions et de la douceur du climat. Le front de ces montagnes, souvent couvert de neige, est dépouillé de forêts, et la couleur blanchâtre du rocher indique qu'il n'y existe plus de terre végétale. Plus bas on aperçoit un peu de verdure, et les vallées sont dominées par quelques parties boisées, que leur couleur foncée fait distinguer.

Les excellens pâturages de cette île étaient renommés ; ils nourrissaient beaucoup de bœufs. Thucydide rapporte qu'au commencement de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens y envoyèrent leurs troupeaux, et les brebis y devenaient très-fécondes ; elles devaient

aussi des avantages singuliers à deux rivières, dont les propriétés étaient bien différentes; car l'une avait la vertu de faire devenir blanche la toison des brebis qui buvaient de ses eaux, et l'autre de la faire noircir (1). Enfin, il y avait des sources d'eaux thermales et sulfureuses, qui n'étaient pas moins renommées pour la guérison de certaines maladies.

Les habitans de l'Éubée passaient anciennement pour les meilleurs chaudronniers qu'il y eût au Monde, et on prétend qu'on avait trouvé dans cette île le premier cuivre qu'on ait vu, et que les *Curètes* nourriciers de Jupiter, établis par ce dieu pour gardiens du temple de Junon, mirent ce métal en œuvre, et apprirent cet art aux habitans de l'Éubée.

Du tems de Strabon, on tirait de cette île seule un métal particulier ou bronze naturel, qui était un mélange de fer et de cuivre. Il serait intéressant de constater, par des expériences, si ce métal ne serait pas celui qui servait aux Anciens pour fabriquer des outils, dont la trempe était plus parfaite que celle de notre acier, et avec lesquels ils travaillaient

(1) On raconte la même chose de deux rivières de la Bécotie.

les matières les plus dures, et surtout le porphyre, qui résiste à nos outils.

Les Grecs et, avant eux, les Égyptiens taillaient au ciseau les pierres réfractaires (1), et ce qui ajoute au merveilleux, c'est qu'il paraît qu'ils trempaient le cuivre si, comme on le présume, ils ignoraient l'emploi du fer et de l'acier. Nous ne sommes pas en état d'exécuter de pareils travaux, et la manière dont on taille le porphyre et le granit est le résultat du tems; de la patience et d'un excès de dépense. On ne retrouva l'art de tailler le porphyre au ciseau que sous les Médicis, et ce secret, dû à Côme I^{er}. (2), s'est perdu de nouveau.

Homère parle rarement du fer, et la plupart des armées de ses héros étaient de cuivre.

L'art de fondre le fer devait être encore dans l'enfance du tems d'Alyatte, c'est-à-dire, six cents ans avant Jésus-Christ, et il est probable que les Romains employaient plus communément le cuivre que le fer aux usages auxquels nous faisons servir ce dernier métal. M. le comte de Caylus (3), pénétré de cette opinion,

(1) *Mémoire sur l'architecture égyptienne*, par M. Quatremère.

(2) Vasari, édit. de Livourne, 1767, tom. I, pag. 40.

(3) *Recueil d'Antiquités*, pag. 238; et *Dissertations*

fit l'analyse de plusieurs armes des Romains trouvées dans des fouilles, et il en résulta qu'elles étaient composées d'un métal très-dur, souvent de cuivre pur, et quelquefois allié à un peu de fer ou d'étain : il parvint même à imiter assez bien ce métal en le recomposant des mêmes élémens et dans leur même proportion ; il pensait que les Anciens se servaient de cuivre ferrugineux qui se trouve dans certaines mines, et qui était ce cuivre aigre et dur que nous appelons *cuivre noir*, s'épargnant par-là la peine de le dépurer ; ce qui même l'aurait rendu moins propre à l'usage auquel ils le destinaient. Les mines de l'île d'Eubée doivent peut-être leur célébrité à la qualité supérieure de ce métal, dont il faut que l'usage ait été bien précieux, puisqu'on en attribue la découverte aux nourriciers de Jupiter. Au reste, ces mines de cuivre ferrugineux fourniraient un métal propre, sinon à tous les usages, au moins à certains ouvrages grossiers, où la main-d'œuvre est considérée comme peu de chose, et la durée pour beaucoup, tels que les ferremens, qui sont

dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vol. XXXI, pag. 25, et *Hist.* vol. XII, pag. 183.

exposés aux injures de l'air, et par-là dans le cas d'éprouver l'effet destructif de l'oxidation. On a surtout remarqué cet inconvénient de l'emploi du fer dans les constructions pour lier les pierres entre elles. Les Anciens employaient aussi les métaux dans leurs bâ-tisses ; mais ils n'en faisaient pas un abus aussi condamnable que les architectes modernes ; ils ne s'en servaient pas comme moyen de soutien indispensable, mais de consolidation. De courtes barres de bronze, de fer enduit de plomb ou d'étain (1), et quelquefois même des morceaux de bois, servaient d'axe aux colonnes, dont ils réunissaient les tambours, seulement pour les empêcher de glisser dans un choc violent, et surtout dans les trem-blemens de terre ou tel autre cas fortuit et

(1) Dans des fouilles qui ont été faites en 1789, parmi les ruines du temple dorique de Jupiter olympien (dit *des Géans*), à Girgenti en Sicile, on a trouvé de grands goujons en fer, ayant la forme d'un T, lesquels étaient revêtus, dans toute leur superficie, d'une lame de plomb qui les avait parfaitement préservés de la rouille. Ces goujons, dont la tête avait six pouces et dix-huit pouces de longueur, avaient servi à fixer et consolider les tri-glyphes angulaires de la frise du temple.

(Note communiquée par M. Dufourny, membre de l'Institut.)

extraordinaire. On aurait pu à la rigueur s'en passer. La solidité de leurs constructions étant calculée suivant les lois de la gravitation, elle était à l'épreuve de tous les cas ordinaires de détérioration, résultats insensibles du tems.

Dans plusieurs de nos constructions modernes on a fait, au contraire, un tel abus du fer, qu'elles ne pourraient se soutenir sans l'aide de ce métal, qui, venant à se décomposer, laisse les pierres sans appui, et tend à la destruction de l'édifice, plus qu'à sa solidité. D'ailleurs, quand bien même le fer serait à l'abri de la rouille, il ne le serait pas de l'action de l'air chaud ou froid qui le fait alonger ou raccourcir; de manière que cette action, lente et insensible en apparence, n'en opère pas moins un frottement qui l'empêche de faire corps avec la pierre, et tend à la faire éclater ou au moins il ne remplit plus son objet, qui est de servir de point de réunion. Mais terminons cette longue digression (1) pour continuer notre route.

Nous avons passé par le détroit qui existe entre Négrepont et Andros; il n'est pas assez

(1) Je n'ai laissé subsister cette digression qu'en faveur de l'utilité qu'elle peut offrir dans ce moment, où l'on s'occupe de l'érection de vastes monumens publics.

large pour qu'on ne puisse distinguer parfaitement les côtes opposées. Nous nous sommes ensuite élevés vers le nord en côtoyant l'Éubée, dont les montagnes devaient nous servir de point de départ pour nous diriger au large vers l'île de Chio, et par ce moyen éviter un rocher qui se trouve à quelques lieues au nord d'Andros, et qu'on appelle *Buon-Vecchio* par antiphrase, à cause qu'il est dangereux. Les Grecs le nomment *Caloyero*, et ont donné la même dénomination à d'autres rochers menaçans, parsemés autour des îles. Le plus remarquable se trouve à vingt milles de Nisari; il est entièrement inaccessible, et escarpé de tous côtés. Cependant on raconte qu'un caloyer avait autrefois choisi ce rocher pour y passer ses jours, avec deux autres religieux, sous les lois d'une discipline fort sévère; il avait trouvé le moyen d'y élever, à l'aide d'une bascule ou d'une poulie, une légère caïque, où deux personnes pouvaient cependant se placer, et qui leur servait pour aller dans le voisinage chercher des provisions. Ils croyaient par ce moyen être parfaitement à l'abri de toute inquiétude. Néanmoins, un jour les deux religieux étant descendus dans la caïque à la manière accoutumée, ils furent tués par deux Turcs, qui se revêtirent de leurs habits

et se présentèrent sous cette figure pour être élevés au haut du rocher par le caloyer, qui les prit pour ses confrères. Ces Turcs étaient des brigands, qui dévalisèrent le bon anachorète, et emportèrent jusques aux ornemens de sa chapelle.

On remarquera dans cette tradition, comme dans presque tous les contes des Grecs, l'esprit d'animosité qui les anime contre les Turcs, auxquels ils font toujours jouer les rôles les plus odieux, se servant de l'arme des faibles, de la calomnie ou tout au moins de la médisance, croyant se venger par-là de l'oppression où ils sont retenus : aussi ne faut-il pas s'en rapporter aux uns ni aux autres pour bien connaître et apprécier la moralité des deux nations, qui se détestent et se méprisent mutuellement.

Les derniers rayons du soleil couchant s'arrêtaient encore sur le sommet des montagnes de l'Eubée, tandis que pour nous il avait déjà dépassé l'horizon. Dans cet instant de calme et de quiétude l'on se réunit sur le pont, et c'est dans les épanchemens de l'amitié que finit la journée.

Tandis que nos timides conducteurs, sous prétexte d'obéir à la voix de la prudence, serrent une partie des voiles pour ralentir la

marche du navire , et qu'un petit nombre de matelots surveille la manœuvre , le reste de l'équipage se livre , sur le gaillard d'avant , à ses plaisirs favoris. C'est alors que les plus âgés s'entretiennent de leurs affaires de famille , se racontent leurs longs voyages , entrepris et exécutés à travers une foule de périls souvent imaginaires , entre-mêlant communément leurs récits de traits de forfanterie , et quelquefois de plaisanteries qui ne sont pas dépourvues d'esprit ni de sel.

On croit entendre les compagnons d'Ulysse et reconnaître le caractère des Grecs , qu'Homère a tracé d'une main si savante.

D'autres jouent à divers jeux , ou chantent en s'accompagnant des instrumens de leur pays. Quelques-uns , réglant leurs pas sur les sons de la musique , figurent des danses que le peu d'espace les force de circonscrire , et ils terminent ordinairement la soirée par se rassembler autour de celui qui s'érige en conteur et atteint le but qu'il s'était proposé , celui de provoquer le sommeil de tout son auditoire.

Plus les mœurs étrangères diffèrent des nôtres , et plus elles nous frappent vivement et même nous intéressent. Le moindre mélange de ces objets nouveaux avec ceux qui nous

sont familiers , rompt l'harmonie que nous nous plaçons à observer entre les traits, l'habillement , les manières et les habitudes des diverses nations. Ce mélange a quelque chose de forcé , de bizarre , qui affecte désagréablement : aussi n'ai-je pu voir un de nos Grecs jouer sur le violon des contre-danses françaises sans éprouver ce sentiment pénible qui est indépendant de la réflexion, du jugement, et la suite naturelle d'idées qui se rattachent à nos premières sensations et à nos premières études.

Nous nous sommes formés , par exemple , des principaux personnages de l'antiquité , une idée peut-être fort inexacte , mais qui au moins est en rapport avec ce que l'Histoire nous en apprend. Homère , privé de la vue , ne ressemble en rien aux autres aveugles. Alcibiade n'a point la tournure de nos petits maîtres , et Platon celle de nos philosophes. Qu'on représente ces personnages dans un tableau , il faut que le peintre conserve leur caractère de physionomie , en quelque sorte générique , sous peine d'être taxé de mauvais goût , comme il le serait de bizarrerie et d'ignorance s'il leur prêtait des habillemens qui n'étaient pas ceux de leur tems , ou les représentait avec des manières et dans des situa-

tions

tions inconvenantes. Il en est de même des notions que nous avons sur le caractère et les habitudes des peuples modernes. Une Espagnole aurait peut-être moins de grâce en pinçant de la harpe, qu'une Française, et celle-ci tirerait un parti moins heureux de la mandoline et des castagnettes.

Ces réflexions sur l'art des convenances, qui est le résultat du goût dirigé par la science, seraient susceptibles de développemens que je ne peux leur donner ici.

LETTRE II.

A bord du *Kirlanguith*, le 16 février.

*Iles d'Ipsara, Metelin et Ténédos ;
côte de Troie ; cap Sigée ; châteaux
et canal des Dardanelles ; accident
qui nous force de relâcher à Gal-
lipoli.*

NOUS avons été réveillés avant le jour par les cris de joie de l'équipage. Capitaine, officiers et matelots, tous étaient réunis sur le pont. Le timonier lui-même avait abandonné le gouvernail, et les plus impatients étaient montés aux haubans et sur les hunes pour mieux découvrir leur terre natale. *Ipsara ! Ipsara ! gligora pedia.....* s'écriaient-ils. Enfants, courage ! réjouissez-vous, voilà notre chère patrie, *Ipsara !!.....* A peine l'aube blanchissait l'Orient, déjà toutes les lunettes étaient dirigées vers le point de l'horizon où se trouvait cette île. Les transports des Grecs éclataient à l'aspect de la côte où était leur toit paternel, qu'ils croyaient apercevoir malgré l'éloignement, et même leur imagination frappée leur

représentait leurs parens, leurs amis; ils tendaient les bras vers eux, leur parlaient sans réfléchir qu'on ne pouvait ni les voir ni les entendre. Il aurait été cruel de les détromper, et ces sentimens si naturels et si vivement exprimés par les Ipsariotes étaient partagés par le reste de l'équipage et par nous-mêmes. C'est à regret que nous avons été forcés de leur refuser la consolation d'embrasser leur famille; mais le vent était favorable: un devoir rigoureux nous ordonnait d'en profiter. D'ailleurs, si nous avons abordé à Ipsara, nous devons craindre la désertion de plusieurs de nos matelots; ce qui nous était déjà arrivé à Hydra, où nous en avons perdu deux, séduits apparemment par les armateurs de cette île, qui promettent de grands avantages à ceux qui prennent parti sur leurs vaisseaux marchands.

L'île d'Ipsara est petite et peu propre à la culture; elle ne serait pas dans le cas de nourrir ses habitans s'ils ne se livraient, comme les Hydriotes, au commerce maritime. Ils fournissent, comme je l'ai déjà dit, de bons matelots, et même des officiers à la marine turque.

Ce rocher, situé au centre de l'Archipel et favorisé d'un bon port, devient une espèce

d'entrepôt des marchandises des îles voisines, et les bateaux des Ipsariotes servent à transporter les denrées et les objets de commerce de l'une à l'autre de ces îles, dont ils sont les commissionnaires.

On peut les comparer à ces hommes de peine, qui, forcés par la misère d'abandonner le sol ingrat de leur pays, vont s'établir momentanément dans les grandes villes, où, par leur industrie, leur amour du travail, et surtout par leur fidélité et leur économie, ils parviennent non-seulement à subsister, mais encore à amasser une petite fortune qu'ils rapportent enfin dans leur patrie, dont ils conservent toujours le plus tendre souvenir (1).

Pierre Belon rapporte un fait qui pourrait être rangé au nombre de ces contes ou plaisanteries populaires inspirées par la rivalité, la jalousie ou la haine qui divise souvent les habitans de deux îles voisines. Peut-être a-t-on voulu ridiculiser la prédilection des Ip-

(1) Les porte-faix de Constantinople, qui sont aussi estimés pour leur fidélité, que les Auvergnats le sont en France, se nomment *hamals*; ils viennent d'un lieu appelé *Hamalu*, situé dans la Natolie, à peu près à cinquante heures de marche sur le chemin de Scutari à Mossoul, entre Boli et Tosie. (*Voyage à Bassora*, de Sestini.)

sariotes pour leur rocher stérile, en prétendant qu'il nourrissait beaucoup d'ânes sauvages; tout différens de ceux que l'on voit dans les campagnes d'Assyrie, et qui ne pouvaient sortir de l'île; car lorsqu'on les transportait hors de leur air natal, ils venaient inmanquablement à mourir. Les Anciens disaient aussi, par dérision, *Psyra Bacchum*, parce qu'il n'y venait point de vigne ou que le vin en était mauvais. Nous étions tentés de demander à notre capitaine des éclaircissemens sur ces faits singuliers; mais il aurait mal pris la plaisanterie, et d'ailleurs nous lui avions occasionné assez de chagrin par la résistance que nous avions opposée à son desir bien naturel d'aborder dans sa patrie, et il fallait ménager sa bonne volonté pour continuer notre route.

Nous avons rencontré dans le voisinage de Metelin (l'ancienne Lesbos) des troupes nombreuses de dauphins; ils nous rappelaient l'aventure merveilleuse d'Arion, dont les médailles de Lesbos sa patrie ont conservé la trace. On sait qu'ayant été jeté à la mer, il dut son salut à l'un de ces poissons qu'avaient attirés les accords de sa lyre. Ils sont maintenant bien moins sensibles aux charmes de l'harmonie, et nous avons déjà éprouvé qu'ils

préféraient à nos chansons la pâture plus substantielle que nous leur jetions, et qu'ils se disputaient en se jouant autour du vaisseau. Les habitans de Lesbos n'ont pas conservé davantage leur ancien goût pour la musique, et leur école, digne héritière de la lyre d'Orphée, est oubliée comme le nom de ce Terpandre qui remporta quatre fois de suite les prix aux jeux pythiques, calma une sédition à Lacédémone par ses chants mélodieux, et ajouta deux cordes à la lyre. La poésie s'est aussi exilée de cette terre qui vit naître Sapho et Alcée; mais en échange elle a conservé son ancienne fécondité. Elle produit d'excellent blé, dont la farine, blanche comme la neige, sert à faire plusieurs mets recherchés (1). La vigne s'enlace toujours autour des arbres, les orne de ses pampres. Les raisins pendent, et murissent à l'extrémité de leurs branches; ils produisent une récolte abondante. Ces vins sont encore dignes de leur ancienne renommée (2). Les tableaux du

(1) Les Turcs font de cette farine ce qu'ils nomment *trachana* et *boukourt*, qui sont des mélanges de plusieurs alimens réduits en consistance de bouillie ou de potage.

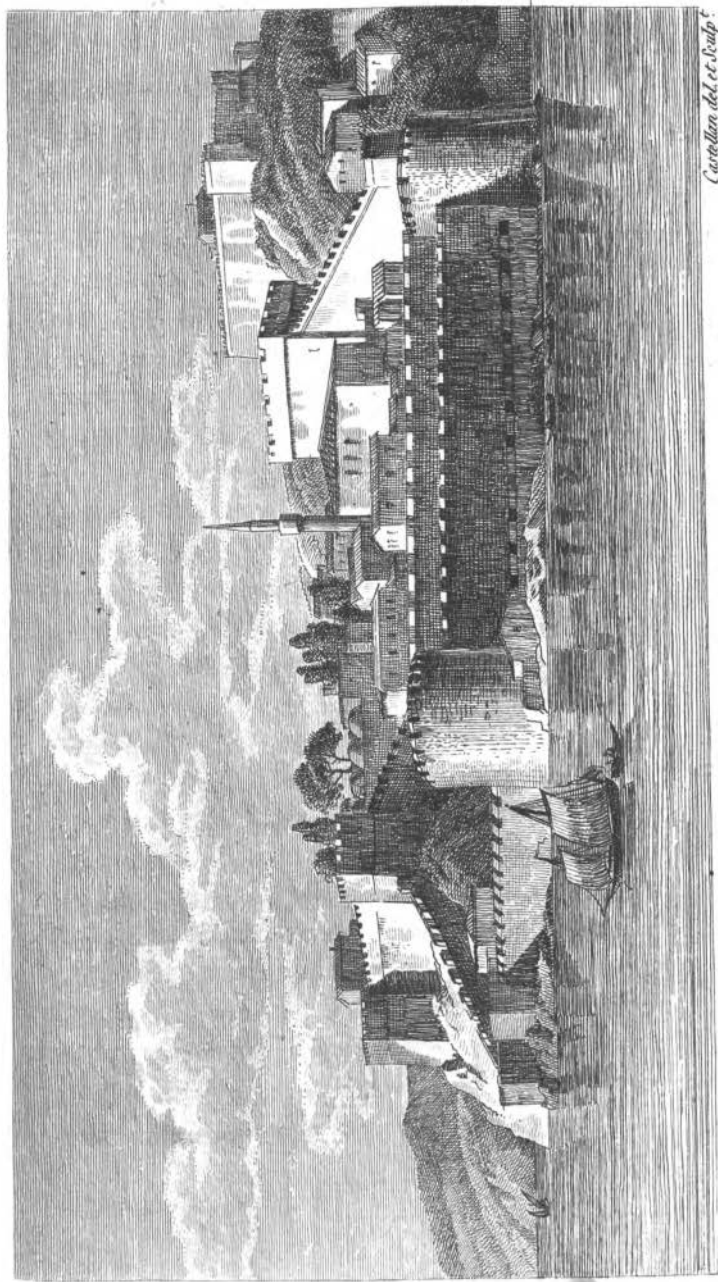
(2) *Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam methymnæo carpit de palmitè Lesbos.*

chantre des amours de Daphnis et Chloé conservent ici toute leur fraîcheur, et fournissent des scènes pastorales, dont le peintre pourrait animer ses paysages. Le tems des vendanges offre surtout une succession de fêtes et de divertissemens dignes de ses crayons. On ne peut cependant plus les comparer aux antiques bacchanales; car les modernes habitans de Lesbos n'ont conservé des mœurs efféminées et licencieuses de leurs ancêtres, qu'un peu plus d'affabilité et de douceur que les autres insulaires de l'Archipel. Les femmes y sont même beaucoup moins coquettes qu'à Milo; et si celles-ci découvrent leurs charmes de manière à effaroucher la pudeur, celles de Lesbos, plus modestes ou entendant mieux leurs intérêts, enveloppent leurs formes de voiles transparens qui ajoutent à leurs grâces naturelles une grâce de plus, et à leurs attraits l'attrait plus puissant du desir. C'est un Grec né dans cette île qui s'exprimait ainsi. Peut-être y avait-il laissé une maîtresse, et je me borne à lui servir ici d'interprète et non de garant.

Nos voiles, toujours enflées par le vent favorable, nous font passer avec la plus grande rapidité entre Ténédos et la côte de la Troade. La Troye d'Alexandre avec les ruines de ses

temples, la côte escarpée qui domine les monumens funéraires et pyramidaux d'Ajax, de Patrocle et d'Achille, le mont Ida, qui couronne tous ces objets, se déroulent sous nos yeux, et ne laissent de trace que dans notre esprit en y réveillant les émotions produites par la lecture d'Homère. Son ombre vénérable semble planer sur ces bords, et porter encore sur les ailes de son génie les grands noms qu'il a sauvés de l'oubli. Nos Grecs eux-mêmes répétaient avec une sorte d'orgueil ces noms sacrés, et contemplaient avec un mélange de respect et d'attendrissement le plus ancien théâtre de leur gloire.

Après avoir salué le promontoire Sigée, nous avons découvert les deux châteaux qui défendent l'entrée de l'Hellespont (*Pl. 1*), et nous cinglons vent arrière pour y pénétrer. Le canon des Dardanelles nous avertit en vain d'attendre la visite à laquelle on est dans l'usage de se soumettre. On se contente de hisser le pavillon turc, de l'assurer de trois coups de canon, et de pousser des cris de reconnaissance. Nous arborons aussi aux haubans un petit pavillon français, dans l'espoir qu'il sera aperçu par le consul de France aux Dardanelles, avec lequel on était convenu d'avance de ce signal pour lui annoncer notre



Carrollan del. et. sculp.

Vue du Château d'Europe aux Dardanelles

passage , et lui témoigner notre desir d'avoir des nouvelles de France et de Constantinople ; mais le courant , qui venait en sens contraire du vent , faisait amonceler les vagues , rendait la mer très-grosse , et nous empêchait de mettre en panne pour attendre l'arrivée des caïques. D'ailleurs , l'équipage était aussi impatient que nous d'atteindre la Propontide , où désormais nul obstacle ne devait nous empêcher d'arriver à notre destination. Le capitaine a été d'avis de remonter le canal sans s'arrêter , et chacun de nous a promis de passer la nuit sur le pont pour aider à la manœuvre. Dans ces dispositions nous avons déjà franchi les passages les plus resserrés du détroit , et laissé Gallipoli à notre gauche. Du côté opposé , Lampsaki et le Tchardak disparaissaient , ainsi que le fanal d'Asie. Le vent augmentait de moment en moment , à mesure que le soleil s'abaissait vers l'horizon. Des nuages blanchâtres et déchirés passaient avec la rapidité de la flèche au dessus de nos têtes , et nos vœux étaient encore plus rapides que leur course. A l'aspect de la mer de Marmara , qui se déploie au-delà du canal et se confond en face de nous à l'horizon , nous souhaitions la vue perçante de l'aigle , et peut-être de cette place aurions-nous dé-

couvert les hauts minarets de Constantinople.

Déjà nous faisons nos dispositions pour notre prochaine arrivée ; nous nous communiquons nos projets , nos espérances. Les uns allaient , après une longue absence , revoir leurs familles. La plupart allaient faire de nouvelles connaissances , acquérir peut-être de nouveaux amis. Les marins se félicitaient de voir le terme de leurs travaux , et de recevoir la récompense qui leur était due. En effet , il était probable que , le lendemain , nous jetterions l'ancre dans le port de Constantinople. Nous nous bercions de ces agréables chimères , lorsque notre joie et tous nos projets ont été en un instant anéantis par un événement que nous étions loin de prévoir , et qui cependant est assez commun dans ces parages.

Le soleil , sur le point de disparaître à l'horizon , semble imprimer un mouvement rétrograde et subit à l'atmosphère. Le vent cesse ; un calme effrayant y succède. Une vapeur épaisse , qui s'élève rapidement de la surface de la mer , s'étend , et voile le ciel ; elle reçoit encore les derniers rayons du soleil , qui la colorent d'une teinte rougeâtre ; mais elle s'épaissit de plus en plus , et se change en

nuages plombés. Le vaisseau était immobile quand tout à coup une raffale de vent du nord fond sur les voiles encore tendues, fait ployer les mâts et couche le bâtiment sur le côté. Heureusement le gouvernail, manié par une main exercée, nous fait éviter une submersion totale, et on s'occupe, quoique un peu tard et avec bien des difficultés, à ployer les voiles. Néanmoins, pendant ce tems nous étions repoussés avec rapidité en sens contraire de notre route, et forcés de revenir dans le canal. Pour surcroît d'embaras, la vapeur, qui d'abord s'était élevée, retombe en brouillard épais, qui nous dérobe la vue des côtes, dont nous étions cependant très-voisins, et sur lesquelles nous avons la crainte de nous briser. Cette vapeur s'obscurcit de plus en plus. La nuit arrive. La plus profonde obscurité nous environne. Nous cherchons à ralentir la marche du navire, que la double action du vent et des courans entraîne toujours. En ce moment critique, plusieurs clartés percent le brouillard. Sont-ce des feux allumés sur la côte? ou bien les signaux de quelque bâtiment en danger de périr? La sonde ne trouvant point de fond, nous mettons en travers pour ralentir notre course, et alors, voyant ces lumières appro-

cher , nous jugeons qu'elles appartiennent à un bâtiment qui partage le péril de notre situation. Pour éviter qu'il ne vienne nous heurter , nous allumons aussi plusieurs feux. Ne pouvant nous maintenir à la même place , nous nous attendions à quelque fâcheux événement. Il arrive..... Tout à coup nous éprouvons une forte secousse , et un bruit inaccoutumé , qui indique un grand frottement , ne nous permet pas de douter que le vaisseau n'échoue. La quille est soulevée et retombe sur les rochers : la vague l'enlève de nouveau , et le fait heurter avec plus de violence : il n'obéit plus au gouvernail. Le désordre est accru par les cris de l'équipage , qui appelle tout le monde sur le pont pour aider à la manœuvre , et , dans ce danger extrême , on travaille à lancer la chaloupe à la mer : on sonde autour du bâtiment , et l'on fait jouer les pompes. Enfin , les lames devenant de plus en plus fortes et fréquentes , elles enlèvent encore le vaisseau , le rejettent au-delà du récif , l'en dégagent et le font voguer de nouveau : aussi , sans perdre de tems , et la sonde indiquant que le fond diminue encore , nous jetons l'ancre sans que personne d'entre nous pût juger où nous étions. En ce moment , des coups de canon redoublés

nous font présumer que le bâtiment que nous avons déjà aperçu , et qui nous suivait à la lueur de nos fanaux , avait éprouvé le même malheur ; mais la mer était horrible , et l'obscurité était trop profonde pour songer à lui porter du secours. D'ailleurs , notre état n'était guère plus rassurant.

La nuit s'est écoulée dans une inquiétude continuelle , et nous attendions impatiemment que l'aurore nous dévoilât le danger ou les ressources de notre situation. Enfin , le jour paraît. En même tems une forte pluie , dissipant le brouillard , nous dévoile l'aspect de la côte parsemée de rochers , sur lesquels , un instant plus tard , nous nous serions brisés , n'en étant éloignés que de quelques toises. Sur notre droite , nous apercevions le malheureux bâtiment qu'involontairement nous avons engagé sur les récifs : il y était échoué , immobile et couché sur le côté ; il disparaissait à tous momens sous les lames. La pointe de Gallipoli était à notre gauche , et en face de nous s'élevait une petite église dédiée à saint Georges , patron de notre vaisseau. A cette vue , qui offrait le spectacle du naufrage à côté du signe d'une religion consolante , l'équipage , mu par un sentiment unanime et presque involontaire , tombe à genoux , élève

ses actions de grâces vers le ciel , remercie la Providence, dont la protection spéciale semble seule nous avoir guidés au travers des écueils redoutés , et auxquels nous ne pouvions échapper que par son secours. Les vagues étaient toujours fort élevées, et le vent très-fort; mais comme il se trouvait favorable pour gagner le port de Gallipoli , on résolut d'en profiter pour se mettre à l'abri de la tourmente , qui pouvait augmenter , et à laquelle les avaries que nous avions souffertes ne nous auraient pas permis de résister davantage.

La prudence ne nous permettait pas même de retirer nos ancres. On s'est contenté d'y attacher des bouées qui , flottant sur l'eau , devaient aider à les retrouver, et l'on a coupé les cables. Ayant presque aussitôt doublé le cap de Gallipoli, nous avons mouillé à la hâte dans le port, sur l'unique ancre qui nous restait.

Sur-le-champ nous avons donné avis du malheur arrivé à nos compagnons de voyage, et nous avons appris, avec une vive satisfaction, que l'équipage et les passagers s'étaient sauvés à terre sur leurs chaloupes.

Nous sûmes depuis que c'était un bâtiment marchand vénitien, heureusement tout neuf;

car sans cela il n'eût pas résisté à la violence de la tempête ; il était chargé de sel , qu'il restitua à la mer pour s'alléger. Par ce moyen et les secours qu'on lui envoya de Gallipoli , on parvint à le remettre à flot , et il revint quelques jours après dans le port.

LETTRE III.

Gallipoli, le 19 février.

Description de la ville de Gallipoli ; bazards, fontaines, mosquées, tombeaux, ruines de monumens anti-ques ; visite chez un Grec.

NOUS sommes à l'ancre en face de l'extrémité méridionale de la ville de Gallipoli. C'est la partie la plus accessible ; car, en remontant le canal, la côte est bordée de rochers éboulés, et il y existe des bas-fonds très-dangereux.

Notre chaloupe a abordé proche d'un petit pont en bois, à l'extrémité duquel se trouve la maison de la douane, où l'on nous a reçus avec les cérémonies accoutumées.

Nous avons ensuite parcouru la ville ; elle est encore assez grande ; mais les ruines qui couvrent des espaces de terrain considérables, même dans son enceinte, ainsi qu'au dehors, font juger qu'elle était autrefois bien plus peuplée et infiniment plus étendue. Il reste peu de monumens antiques bien conservés ;

servés ; mais partout l'on voit des fragmens de sculpture et d'architecture.

La plupart des galeries qu'on a établies devant les maisons sont supportées par des colonnes de marbre, dont les chapiteaux servent souvent de bases. Au dessus d'une porte nous avons remarqué une tête colossale de cheval, qui saillait du mur, et d'autres morceaux de sculpture aussi bizarrement placés. Une haute tour carrée, qui se lie par des murailles à l'ancienne forteresse, nous a paru construite en entier avec des débris divers entassés sans ordre, et qui semblent montrer la précipitation avec laquelle cette tour a été construite : l'on y voit des colonnes couchées parallèlement en forme d'assises. Laissons un moment ces amas de ruines, qui ne nous intéressent que quand elles peuvent servir à expliquer ou à remplacer quelques feuillets de l'histoire ancienne, et écrivons quelques pages de l'histoire moderne.

Les bazards ou marchés ne sont pas ce qu'il y a de moins curieux dans une ville turque. Ceux de Gallipoli sont vastes, fournis de marchandises de toute espèce et de tout pays, rangées avec beaucoup d'ordre, et tenues avec une propreté recherchée.

Ces marchés sont divisés en rues nombreu-

ses, et dans chacune l'on ne trouve qu'une sorte de marchands et de marchandises. Le devant des boutiques s'ouvre comme une porte à deux battans, renversés horizontalement de manière à procurer une espèce de *montre* ou de comptoir, et un auvent qui met les marchandises à l'abri de la pluie. D'ailleurs, les rues sont couvertes de bannes ou d'un treillage supporté par des colonnes ou des piliers en bois. Ce treillage est recouvert de branches de palmiers, de nattes ou de vignes, qui mettent la foule d'acheteurs et de négocians à l'abri du soleil; ce qui offre en outre des effets de lumière aussi agréables que piquans.

Dans l'une de ces rues l'on trouve réunis tous les orfèvres, dont les ouvrages en métal précieux ou en filigrane brillent moins par le bon goût des formes, quoiqu'il y en ait d'assez élégantes, que par la prodigalité des ornemens et de la ciselure. Dans une autre rue bien moins riche, mais dont le coup-d'œil est très-agréable, on voit les marchands de bottines et de babouches. Ces chaussures sont de marroquin rouge, jaune ou vert, et la plupart sont couvertes de riches broderies en relief d'or ou d'argent, de perles, et même de pierres précieuses. Ces babouches, réunies sur des tablettes ou suspendues en guirlan-

des, et formant des dessins réguliers, offrent le plus singulier spectacle.

La rue des parfumeurs et des droguistes n'est pas une des moins agréables, au moins pour l'odorat; car la profusion des parfums dont les Turcs font usage, s'exhale de ces boutiques, et domine même sur l'odeur de la fumée de la pipe. C'est là aussi où l'on vend le tabac de *Lataki* et de *Salonique*; il est en paquets de feuilles d'un jaune-doré, dont le parfum aromatisé est bien préférable à l'âcreté et au piquant de nos tabacs. Dans la même rue on trouve l'*henné* réduit en poudre, dont on se sert pour donner aux ongles une teinte rosée; le *surmé*, avec lequel on noircit le tour des yeux, et une autre drogue pour teindre les cheveux en une couleur qui paraît violette vue au soleil, et noire à la lumière. On y trouve aussi la terre sigillée ou savon minéral, qui polit la peau. Les femmes en font usage dans les bains, quoiqu'on prétende qu'au lieu de restituer la fraîcheur à la peau, il l'enlève à celles qui en font abus (1).

(1) On nomme aussi cette terre *lemnienne*, parce qu'elle se tire de Lemnos. Pierre Belon donne des détails sur son extraction, ses vertus, etc. Les Anciens la connaissaient, et ils prétendaient qu'elle avait guéri Philoc-

Enfin ce lieu , fréquenté surtout par les femmes , leur fournit tous les élixirs pour la toilette , les odeurs , les mouches et les compositions de tous genres propres à couvrir les ravages du tems ou à augmenter , aux yeux des Turcs , des attraitis qui nous paraissent s'éloigner beaucoup de l'idée que nous nous formons du beau idéal , ou tout au moins de la beauté piquante de nos jolies compatriotes. Je ne vous parlerai pas des autres marchands , dont le grand art consiste dans l'arrangement de cette diversité de marchandises qu'ils disposent de la manière la plus propre à attirer les regards et à exciter le desir des acheteurs. Il n'y a point de spectacle plus intéressant pour un observateur , que la réunion d'individus que présente un bazar ou marché turc. La première fois que j'ai vu cette foule bigarrée de gens de toutes nations , de toutes couleurs , habillés suivant la mode de leur pays , j'ai cru voir se réaliser les tableaux qu'offre la lecture des contes arabes.

Les costumes orientaux , par leur forme , leur richesse et leur éclat , sont généralement

tête de sa blessure. Étienne Albecarius en parle , et on trouve d'autres détails dans l'*Ægea rediviva* , etc. de François Placentia.

aussi beaux que les nôtres sont mesquins. Un artiste préférera sans doute ces vêtements larges, ondoyans, enrichis de broderies ou de fourrures, ces schals précieux, ces turbans de toutes les formes, à nos chapeaux contournés, à nos habits étroits, écourtés, et à nos échantillons de linge. Les couleurs les plus vives, que nous trouverions dures et tranchantes, mais qui sont en harmonie avec les climats chauds, où le soleil colore les fleurs et jusques au terrain de teintes aussi variées qu'éclatantes, sont affectées aux personnages les plus respectables, et il est à remarquer que les nuances les plus fraîches, tels que le rose, le vert-pré, le bleu de ciel ou le jaune-citron, sont celles des habits des vieillards, et que les jeunes gens plus modestes se contentent des couleurs obscures ou du blanc.

Dans cette foule, qui se renouvelle sans cesse, on démêle bientôt, avec un peu d'attention, les différentes nations et la diversité des états et des sectes, à la forme des vêtements, et surtout de leur coiffure; mais on peut aussi les reconnaître à leur caractère de physionomie et à leur allure.

On distinguera le Turc au milieu de tous les autres, à son regard superbe, à la gravité

de sa voix et de son maintien. Le Grec se fera remarquer par la vivacité et la souplesse de ses mouvemens et de ses manières, à sa prononciation rapide et chantante; l'Arménien, à sa patiente douceur et à son air réfléchi. Quant au Juif, sa physionomie est la même dans tous les pays, et elle est assez connue pour qu'il ne soit pas besoin de son costume particulier pour le faire reconnaître.

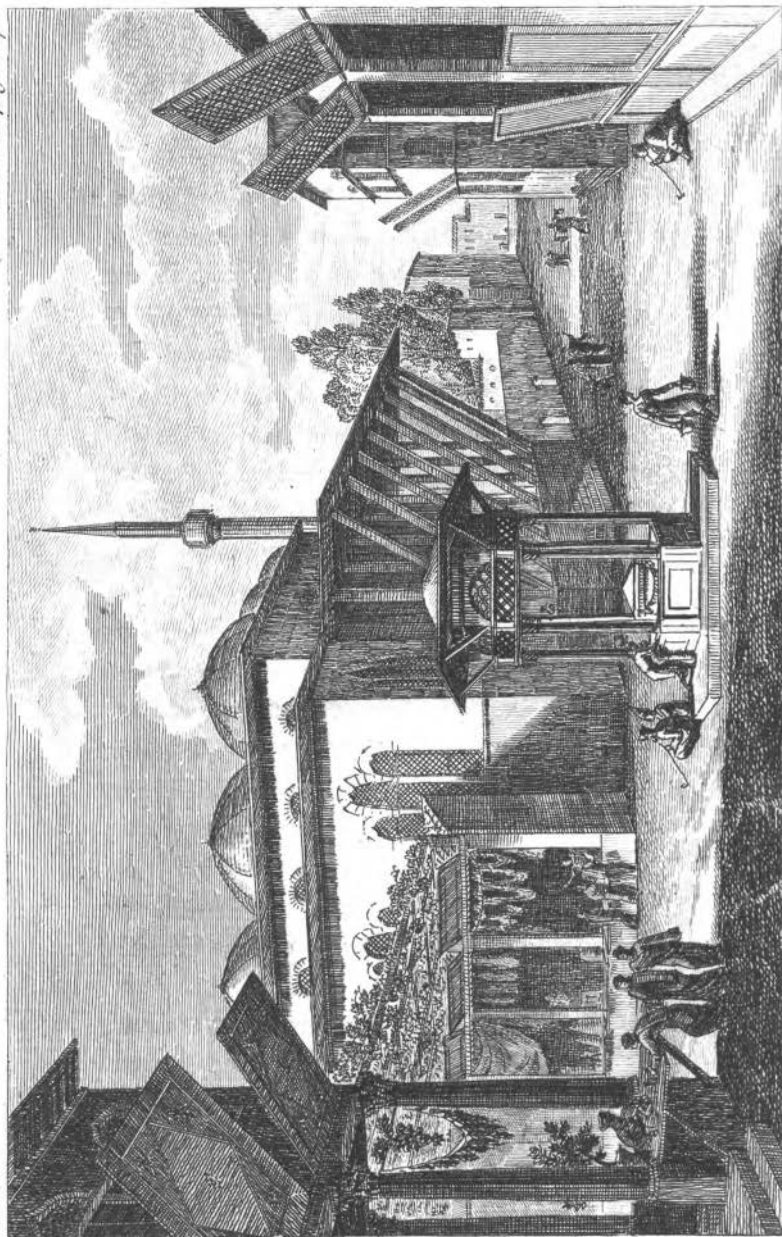
Les magasins des bazards se louent fort cher : aussi n'y loge-t-on pas. Chaque rue est fermée à la fin du jour, et on y établit des gardiens pendant la nuit. Les marchands se retirent le soir dans leurs maisons, situées dans d'autres parties de la ville, qui paraissent presque désertes pendant le jour. Nous avons parcouru ces quartiers, où l'on aperçoit cependant de très-jolies maisons; nous entendions même, dans l'intérieur, les femmes rire, fôlâtrer, chanter en s'accompagnant des instrumens du pays; mais nous ne pouvions les voir, la plupart des fenêtres étant fermées du côté de la rue, et ouvertes seulement vers les cours intérieures ou les jardins.

Le vaste emplacement qu'occupent les bazards, la foule continuelle qui y abonde, la quantité d'étrangers de toutes nations qu'on

y remarque , font présumer que la ville de Gallipoli doit être fort riche par ses relations commerciales : aussi possède-t-elle quelques monumens qui ne seraient pas déplacés dans une ville plus importante. Plusieurs fontaines surtout sont remarquables , tant par leur grandeur que par les matériaux précieux dont elles sont construites. L'une de ces fontaines , bâtie , nous a-t-on dit , par un visir , se trouve à l'angle d'un carrefour. Le dôme , recouvert en plomb doré , attire de loin les regards , et se termine par une corniche très-saillante. Le dessous est enrichi de compartimens arabesques , où l'or se marie aux couleurs plus vives. Ce dôme est soutenu par des colonnes et des pilastres de beaux marbres , les unes toutes d'une pièce , les autres par assises alternées de plusieurs couleurs. Ces colonnes et ces pilastres posent sur un soubassement de marbre sculpté , peint et doré , au bas duquel se trouvent les robinets et les réservoirs qui servent pour les ablutions et pour abreuver les chevaux et les bestiaux : il y en a même de plus petits , et situés beaucoup plus bas , pour les chiens et les chats. Le vide d'une colonne à l'autre est rempli par une grille dorée , à losanges et à fleurons , au bas de laquelle , à hauteur d'appui et sur la saillie du

soubassement, on a ménagé une quarantaine de petites ouvertures ou arcades, dont chacune contient un vase de métal du Levant très-brillant. Ces vases, attachés par leur anse à une petite chaîne de cuivre, sont continuellement remplis d'eau par des gardiens qui se tiennent dans la pièce intérieure, où est le réservoir. L'eau se répand de là vers les fontaines particulières des maisons et dans les usines où elle peut être utile. On remarquera dans la vue que je donne de la place de la grande mosquée, une autre petite fontaine isolée, qui est d'un style arabesque très-élégant. Un beau sarcophage antique, orné de têtes de béliers et de guirlandes, sert de réservoir : il y a même une inscription grecque assez longue, qu'on ne nous a pas permis de copier. Ce sarcophage est élevé sur une base, aussi bien en proportion que l'ensemble de ce petit monument.

Il est rare que les Turcs ne mutilent pas les matériaux antiques dont ils se servent en les adaptant à leur usage, et il serait à désirer qu'ils les employassent toujours aussi heureusement qu'ils l'ont fait à l'égard de ce tombeau, qui, selon les apparences, abrité comme il l'est, et consacré à l'utilité publique, sera aussi respecté par les Turcs, que tous les éta-



Quadrilat et ses soups

Place de la grande Mosquée et du Bazar de Jallipoli.

blissemens de ce genre. Le même dessin donnera l'idée des rues des bazards et de la disposition des boutiques (*Planche 2*).

La mosquée que l'on voit sur cette place est un bâtiment dont le plan est assez régulier ; mais la décoration de la façade est singulière, et contre toutes les règles de l'architecture et du goût. On monte, par un escalier d'une douzaine de marches, à un vestibule dont le toit, extraordinairement saillant, est soutenu par une lourde charpente. La balustrade qui règne en avant est revêtue de riches tapis qui pendent au dehors. C'est sous ce vestibule que les Turcs déposent leurs babouches, avec lesquelles ils n'entrent jamais dans les mosquées ni même dans leurs appartemens. Trois portes donnent entrée dans le temple. Au dessus de celle du milieu est une table de marbre blanc, avec une inscription dont les caractères sont dorés et en relief. L'intérieur de l'édifice est éclairé par des fenêtres assemblées trois par trois, et plusieurs rangs de piliers supportent des dômes demi-circulaires, qui forment la couverture.

La saillie prodigieuse des toits et la multiplication des encorbellemens de la plupart des maisons sont un des caractères distinctifs de la manière de bâtir des Turcs. On pourrait

en quelque sorte excuser la manie de ces toits saillans par l'utilité qui en résulte, celle de mettre les étages inférieurs à couvert de l'ardeur du soleil, et de ménager un abri aux passans contre la pluie. Il y a même des exemples en Italie de ces toits en saillie, qui, supportés par des loges à jour ou par des colonnades, loin d'être ridicules, couronnent les palais d'une manière aussi légère qu'élégante; mais les Turcs, loin de chercher à accorder le bon goût avec l'utilité, sacrifient l'art à des considérations souvent puériles, comme on peut le remarquer à l'égard du péristyle de cette mosquée. En effet, la saillie de ce péristyle devait paraître suffisante pour l'usage auquel il est destiné, et les piliers ou colonnes qui soutiennent le toit formaient une décoration convenable; mais, ayant imaginé d'orner la balustrade de tapis, il fallait une saillie extraordinaire pour les abriter, et l'on n'a trouvé d'autre moyen pour soutenir cette espèce d'auvent, que d'employer d'immenses poutres inclinées qui forment un angle aigu avec les piliers, et produisent l'effet le plus désagréable.

La ville de Gallipoli est ancienne. On fait dériver son nom de *Caligulae portus* ou *Caligulae polis*, ville ou port de Caligula, parce

que cet Empereur l'enrichit de nombreux monumens (1).

Elle continua d'être un port très-fréquenté dans le moyen-âge. L'an 753 de l'hégire, Orcan ou Orkhan, second sultan des Ottomans, fit passer l'Hellespont sur des radeaux à Soliman-Schah son fils aîné, lequel, étant abordé à Madra avec un bon nombre de troupes, prit cette ville d'assaut, ainsi que celle de Ramnah, qui n'en était pas fort éloignée. L'année suivante, Soliman-Schah, après avoir élargi ses quartiers en Europe, entreprit le siège de Calliopolis (Gallipoli), ville importante, laquelle, ayant été prise par force, ouvrit à Orkhan et à ses successeurs les portes de toute la Grèce. En effet, cent ans après, Mahomet II s'en empara de nouveau, la forti-

(1) Je ne sais pas sur quelle autorité on se fonde pour dériver le nom de *Gallipoli* de *Caligula portus* ou *Caligula polis*; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Titelive, le premier auteur qui en fasse mention, l'appelle *Callipolis*, et que c'est ainsi que beaucoup d'autres la nomment après lui. Si, dans les auteurs du moyen-âge, on la trouve appelée *καλλιπολις*, ils dérivent ce nom d'un certain Callias, et du moins la composition en est conforme à son origine; mais je ne vois pas comment l'empereur Caligula aurait pu fonder Callipolis, qui existait long-tems avant lui.

(Note communiquée par M. Barbié du Bocage, membre de l'Institut.)

fia, et construisit un château sur cette côte avant de marcher sur Constantinople. Depuis elle tomba entre les mains des Vénitiens, auxquels on attribue plusieurs grandes constructions.

L'un de ces monumens me paraît cependant déceler une origine plus ancienne : ce sont des remises pour les galères et autres petits bâtimens, situées au bord de la mer ; elles sont formées de murs épais, parallèles entre eux, et percés d'arcades plein ceintre, comme celles des aqueducs, mais plus éloignées l'une de l'autre. Ces murs, qui s'avancent dans la mer, sont terminés de ce côté par des éperons de la même forme que ceux des ponts ; ils servent aussi à fendre les flots, et opposent une barrière étroite au courant, qui par ce moyen ne peut prendre l'extrémité de ces murs que sur une face oblique, sur laquelle l'eau glisse, au lieu de les frapper directement.

Voici les raisons qui me portent à supposer ces constructions plus anciennes qu'on ne le croit communément : on reconnaît ici, à l'appareil des pierres et à leur mélange avec de grandes briques, la manière d'opérer des Romains du tems des Empereurs. Le peu de largeur de ces remises ferait aussi penser qu'elles n'ont jamais pu contenir les galères de la ré-

publique de Venise, alors au plus haut degré de sa gloire et de sa puissance, et certes je doute fort, malgré les récits magnifiques des historiens, que les vaisseaux romains pussent entrer en comparaison avec ces galères; car ces remises ne pourraient servir tout au plus qu'à recevoir de petites tartanes et des félouques, quoique Pierre Belon dise que de son tems, vers 1550, « on voyait les galères vénitiennes tirées » à sec dans le port de Gallipoli, le long du rivage, dessus des pilotis couverts de *limandes* » et *merrain*, fait en manière d'arsenal. »

Il existe aussi à Gallipoli d'autres monumens, tels qu'un pont en pierres de trois arches, qui porte le caractère de solidité et d'élégance attaché aux ouvrages des Anciens.

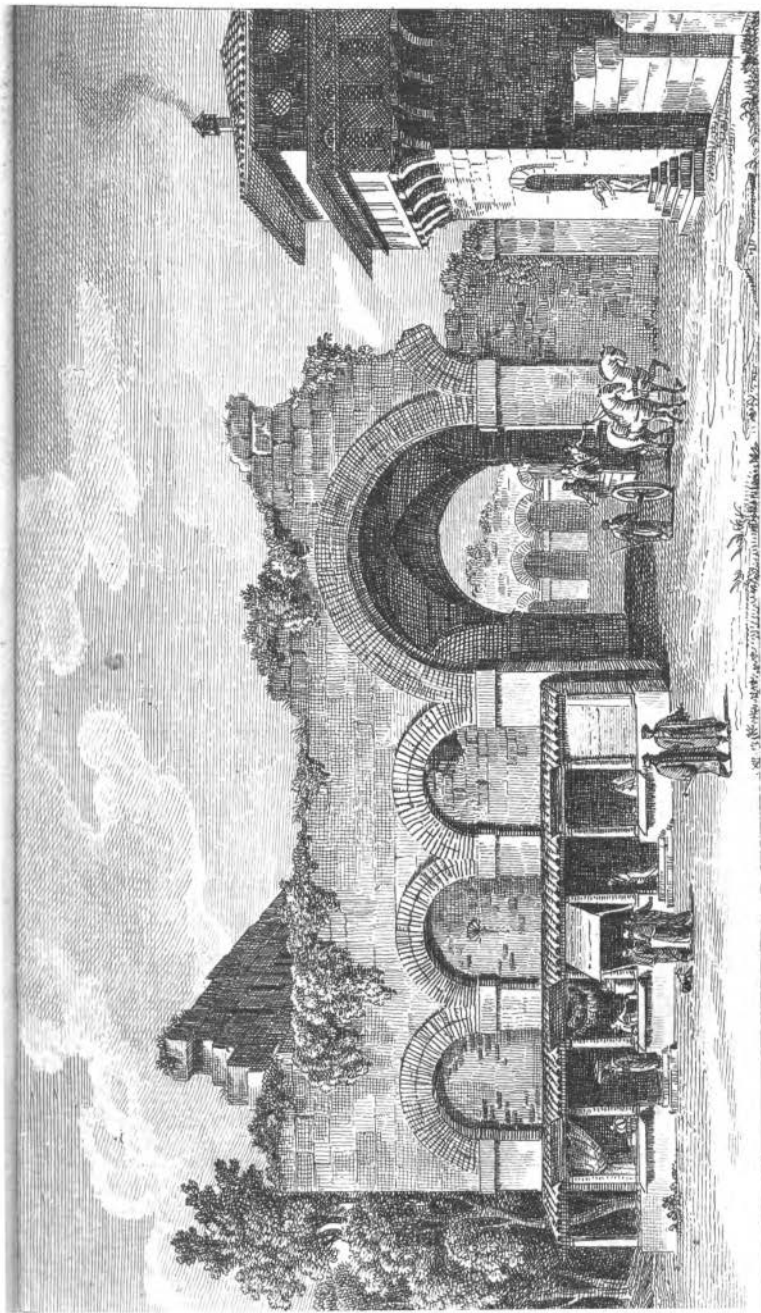
Dans les ruines de la forteresse on rencontre encore d'autres traces de constructions antiques, surtout dans un petit port intérieur qui paraît avoir été creusé par les Romains, et entouré de quais revêtus de grandes pierres parfaitement jointes. Ce petit port est presque comblé en ce moment, et il n'a jamais pu contenir que de très-petits bâtimens.

On voit aussi près de là d'immenses ruines à plusieurs étages. Dans le dessin que j'en donne, l'on remarquera une arcade qui sert encore de porte, et trois arceaux murés et plus

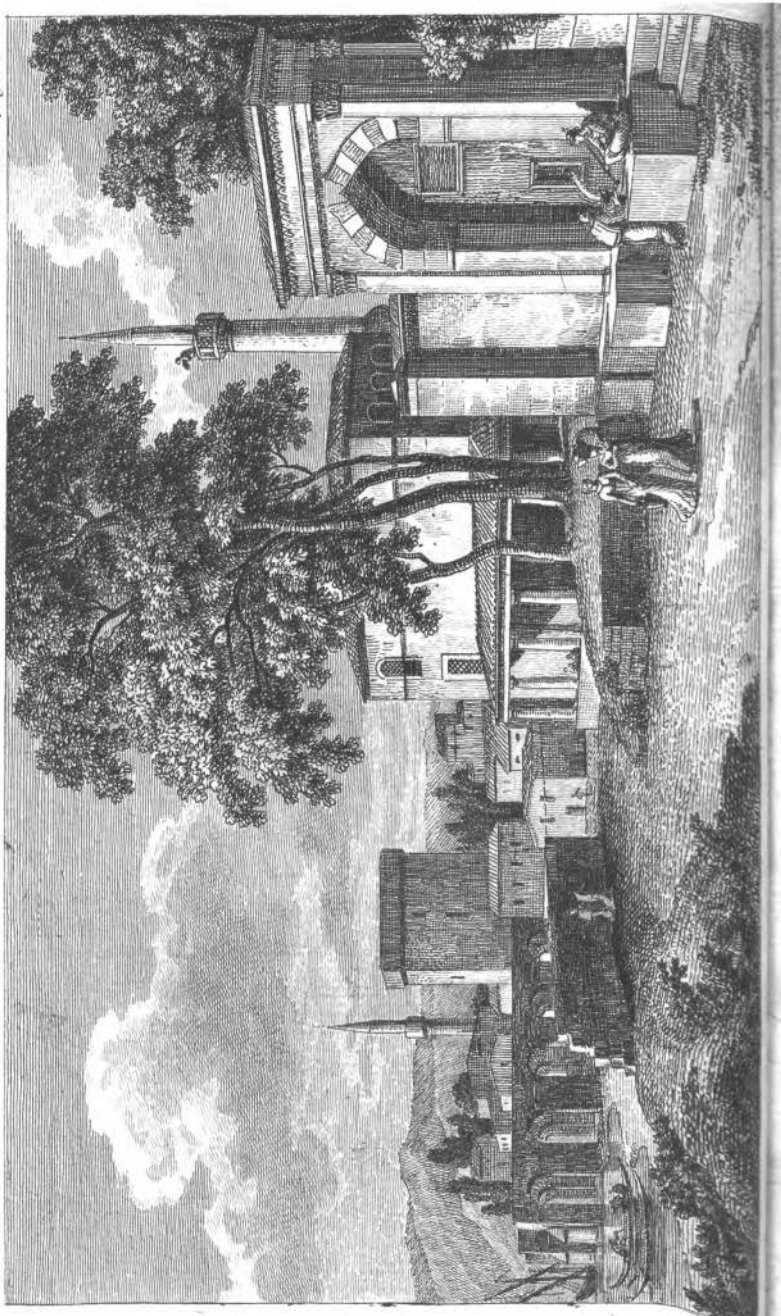
petits qui en supposent autant du côté opposé, maintenant ruiné (*Planche 3*).

L'arc du milieu donne entrée dans une galerie intérieure en arcs de cloître, encore existante en partie, et qui entourait une vaste cour. Des murs fort épais, dont quelques pans s'élèvent vers la gauche, forment un étage supérieur, percé de croisées. On peut supposer que ce grand bâtiment était destiné à un usage public, tel qu'à servir de grenier d'abondance, de marché ou de halle; car le style sévère, simple autant que solide, de ces constructions, ne paraît pas désigner un palais ou toute autre maison d'habitation. Au reste, la solidité des voûtes, la manière régulière dont elles se pénètrent, les arêtes vives et la coupe savante des pierres font juger du soin, de l'intelligence qui a présidé à cette construction, et lui donnent tous les caractères de monumens romains.

Notre curiosité, sans cesse distraite par de nouveaux objets, les obstacles que nous rencontrions pour la satisfaire, et surtout la difficulté de dessiner avec soin et de prendre des mesures, ne nous permettaient que de faire à la hâte de légers croquis: aussi ne pouvons-nous donner qu'une faible idée de l'extérieur de ce monument, qui peut être aussi intéressé



Constructions antiques à Gallipoli .



sant à observer en détail, que la plupart des vastes ruines qui entourent la ville moderne.

Si nous étions contrariés dans la recherche et l'examen que nous faisons des antiquités, nous n'avions pas les mêmes craintes à l'égard des constructions turques. Notre curiosité était même flatteuse et agréable pour eux, et nous avons pu en conséquence dessiner et mesurer exactement plusieurs petits monumens, tels que fontaines et tombeaux, qui nous ont paru remarquables par leur élégance, et quelquefois par l'accord de leurs proportions. De ce nombre est la fontaine figurée *Pl. 4*. Cette même planche donne une idée de la vue intérieure de la ville. On y voit la tour dont j'ai parlé précédemment, une petite mosquée, et les constructions antiques qui servaient d'arsenal pour les vaisseaux.

J'ai dessiné le plan et l'élévation de plusieurs chapelles sépulcrales. On y remarque l'appareil d'assises de marbre de différentes couleurs. Ce mode de construction est fort en usage chez les Turcs, ainsi que la forme de leurs arceaux, qui ne sont point ogives comme dans les monumens gothiques, ni plein cintre comme dans ceux des Romains, mais terminés, vers le claveau, par deux portions de cercle qu'on peut comparer au double ta-

lon ~. Dans l'une de ces chapelles, le tombeau tout en marbre blanc forme une caisse, dont les deux bouts sont élevés verticalement de plusieurs pieds, et taillés sur un dessin contourné. Sur ces côtés sont incrustées des inscriptions en lettres noires. La caisse est recouverte par deux dalles de marbre, en forme de toit.

Pierre Belon parle de tombeaux antiques en forme de cône, pareils apparemment à ceux de la Troade. « On voit auprès de Gallipoli, » dit-il, des sépulcres antiques des Rois et des » Empereurs de Thrace, faits comme une butte » ronde, qui ressemblent à de petits monti- » cules : on en voit plus loin sur les monta- » gnes. » Nous n'avons pas été à portée d'observer ces tombeaux, et peut-être même n'existent-ils plus maintenant.

En sortant de la ville du côté du nord, la côte est escarpée. C'est sur cette hauteur que se trouvent les tombeaux turcs dont j'ai parlé précédemment, et une grande quantité de ruines, au travers desquelles on voit çà et là quelques maisons. Cet endroit paraît avoir subi un grand bouleversement. Des masses énormes de rochers ont croulé dans la mer : d'autres, suspendus sur le vide d'une manière effrayante, laissent entre eux des passages étroits

étroits et tortueux, qui ressemblent à un labyrinthe. Il n'est pas besoin d'un événement extraordinaire pour expliquer ce bouleversement. On peut l'attribuer à l'effet de l'infiltration des eaux de la mer, qui ont peu à peu sapé les piliers soutenant les voûtes de carrières dont on voit encore les vestiges. Ces soutiens, venant à manquer, auront fait écrouler toute la plate-forme supérieure.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans un certain plaisir dont on ne peut rendre raison, et qui est commun surtout chez les artistes, que nous errions au milieu de ces débris, qui présentent des effets très-pittoresques. Quoique bien près du tumulte de la ville, nous ne devions entendre, en cet endroit, d'autre bruit que celui des vagues qui frappent en bouillonnant sur les rocs, et nous nous figurions être dans une solitude complète, lorsque les accords harmonieux d'une musique qui semblait aérienne, excita notre surprise et notre curiosité. A mesure que nous changions de position, les sons répercutés par les rochers se faisaient entendre d'une manière distincte, ou semblaient se perdre et s'éteindre dans l'éloignement. Trompés à tout moment par ces effets de l'acoustique, nous suivions un sentier frayé lorsque nous rencontrâmes un

Grec , avec lequel nous avons eu quelques relations pour l'approvisionnement de notre navire. Il nous reconnut : nous lui parlâmes de l'objet de nos recherches ; il sourit , et nous engagea à le suivre chez lui pour nous y reposer et nous rafraîchir , sa maison étant dans le voisinage. En effet , nous arrivons bientôt auprès d'une petite porte percée dans un mur d'enceinte assez élevé. Il ouvre : nous entrons dans une cour ombragée par des orangers , et au fond de laquelle se trouvait un joli pavillon construit légèrement , à la manière du pays , mais peint au dehors avec des couleurs vives et assez bien contrastées. Notre conducteur nous introduit aussitôt dans une espèce de parloir élégamment meublé , et divisé en deux parties par une balustrade à jour et des colonnes minces , ornées de chapiteaux arabesques. La première division de cette chambre était boisée en marqueterie , et deux portes latérales étaient fermées par de riches portières en étoffes de soie. L'autre division , c'est-à-dire , le divan , était élevée de plusieurs marches. Le plancher était couvert de tapis , et entouré de sofas d'une étoffe également en soie , qui provenait , à ce qu'il nous dit , de nos manufactures de Lyon. Quatre fenêtres très-rapprochées , et qui étaient entr'ou-

vertes, nous permirent d'apercevoir un jardin qui paraissait agréable.

Lorsque nous fûmes assis, notre hôte frappa des mains, à la manière des Turcs, qui ordinairement ne donnent des ordres à leurs esclaves que par signes. On doit cet usage à celui observé dans le sérail, où le Grand-Seigneur est servi par des muets. D'ailleurs, le respect qu'on a pour ce lieu ne permet pas d'élever la voix, et les Grands entre eux ne parlent autrement que par signes. On est même parvenu à tenir par ce moyen les conversations les plus longues et les plus expressives. Au reste, cet usage est très-ancien, et les Turcs peuvent l'avoir emprunté des Romains. Tacite rapporte que Pallas, affranchi de Claude, ayant été accusé de conspiration, et le délateur ayant nommé des affranchis qu'il disait être les complices de leur maître, Pallas se justifia en déclarant que, dans sa maison, il ne donnait jamais aucun ordre que par signes et par gestes, et que, si la chose exigeait quelque détail, il écrivait pour ne pas se compromettre en parlant à ses gens.

Notre Grec donna donc de cette manière ses ordres au domestique, qui revint aussitôt avec des pipes et un brasier allumé, qu'il posa sur un trépied. Un moment après, à un second

battement de mains, nous vîmes soulever la portière, et deux jeunes personnes fort jolies entrèrent d'un air modeste, et couvertes d'un voile de mousseline brodée et transparente, ajusté à la grecque, c'est-à-dire, de manière à faire ressortir plutôt qu'à dérober leurs attraits; elles nous saluèrent en portant la main à leur cœur, et, s'inclinant sur la main de leur père, elles la portèrent à leur front. C'étaient en effet les filles de notre hôte. Nous étions loin de nous attendre à cette agréable visite, contraire aux usages généralement reçus dans ce pays. L'une de ces jolies Grecques tenait un coffret; elle y prit des pastilles du sérail, qu'elle jeta sur les charbons. Sa sœur nous présenta alternativement des conserves de confitures et des fruits secs et parfumés. Peu habituées sans doute à voir des étrangers, ces charmantes filles étaient dans une contrainte que nous desirions voir cesser, quelque plaisir que leur présence nous procurât. Au reste, leur timidité parut s'évanouir dès qu'elles furent rentrées dans leur appartement, et elles commencèrent un petit concert, mariant fort agréablement leurs voix flexibles aux sons d'instrumens qui ressemblaient beaucoup à ceux de la harpe, et qu'on nous dit être la lyre. Les ordres de leur père

ou plutôt la coquetterie leur inspira cette manière de faire regretter leur présence , et de la prolonger en quelque sorte pour nous. Nous reconnûmes aussi en ce moment les mêmes accords qui nous avaient déjà charmés , et qui portaient en effet de cette même maison bâtie sur les rochers qui dominent la côte.

C'est dans des habitations pareilles que les Grecs passent le tems qu'ils dérobent à leurs affaires , d'autant plus heureux , que leur bonheur est un mystère qu'ils cherchent à rendre en quelque sorte impénétrable aux Turcs. Leurs maisons sont situées dans des quartiers éloignés , entourées de murs élevés , et ne présentent à l'extérieur aucune décoration qui annonce le luxe. Ils emploient ces moyens pour échapper aux *avaries* que les pachas ou même les officiers subalternes se permettent sans raison apparente , n'en alléguant d'autre que leur bon plaisir , envers les Grecs à qui ils supposent des richesses , et qui se voient souvent exposés à la demande de sommes qu'ils ne peuvent refuser sans se rendre coupables de rebellion ; mais ces mêmes gens qui , le matin , vêtus d'une étoffe grossière dans leurs magasins ou dans les rues des bazards , s'inclinent devant le mendiant turc et tremblent à l'aspect du janissaire armé d'une simple ba-

guette, changent de rôle lorsqu'ils rentrent chez eux ; ils dépouillent alors leurs sous-guenilles, et se revêtissent de vêtemens de soie et de riches fourrures. Le petit marchand du matin, s'endort le soir aux sons d'une musique délicieuse, couché sur des coussins de satin, et respirant une atmosphère embaumée par les fleurs les plus rares. C'est ainsi qu'ils savent se dédommager, dans l'intérieur, des privations qu'ils s'imposent d'ailleurs. Ils sont despotes dans leur petit domaine, entourés d'esclaves qui obéissent au moindre signe ; de maîtresses ou de femmes toujours prêtes à satisfaire leurs caprices ou leurs desirs ; d'enfans élevés dans la soumission et le respect le plus profond pour le chef de la famille. Entourés des recherches du luxe et de tous les raffinemens de la sensualité, ils coulent des jours qui seraient heureux s'ils n'étaient sans cesse empoisonnés par la crainte de les voir finir dans la misère, et quelquefois même terminés par le fatal lacet ou le supplice encore plus cruel de la bastonnade ; crainte fondée sur l'exemple des caprices de la fortune, moins rares dans cette contrée qu'ailleurs : affreuse destinée, qui, suspendue comme l'épée de Damoclès, menace tous les individus, et fait trembler le sultan lui-même sur son trône !

LETTRE IV.

Lampsaki, le 25 février.

Description de Lampsaki ; usages et mœurs de ses habitans ; rencontre d'un derviche ; barbiers turcs.

NOUS avons fait ce matin une tentative infructueuse pour sortir du canal des Dardanelles et entrer dans la mer de Marmara. Le vent était favorable, mais si faible, que nous avons été obligés de faire remorquer le bâtiment par des chaloupes. A peine avons-nous doublé la pointe du cap sur lequel la ville de Gallipoli est construite, que le calme est survenu. Un courant très-rapide nous a entraînés, et nous a portés bientôt plus bas que le point d'où nous étions partis. Alors le vent ayant sauté au nord, il a fallu tourner vers Lampsaki, où l'on a mouillé un peu au dessous de la ville.

Nous avons débarqué aussitôt pour visiter l'emplacement d'une ville célèbre, où les voyageurs qui nous ont précédés, prétendent cependant qu'il n'existe aucun vestige d'anti-

quités. A peine la chaloupe eut-elle abordé , qu'on l'amarra à une colonne de granit , plantée sur le bord de la mer , et destinée à cet usage , ainsi que plusieurs autres colonnes qu'on voit dispersées sur le rivage.

Sur la plage , à droite de l'entrée de la ville , j'ai aussi remarqué une enceinte formée de murailles assez basses. Au pourtour sont des tables de marbre blanc , disposées comme pour servir de sièges , et à l'extrémité , sur une base élevée , on voit une espèce de chaire à prêcher ; également en marbre blanc. Ce local n'est point embarrassé de décombres , et paraît fréquenté. D'après le rapport des habitans , il sert à quelque cérémonie religieuse , et l'imam se place dans la chaire pour lire tout haut des passages du Coran. C'est le seul monument de ce genre que j'aie vu en Turquie. Les Turcs ne se livrent à leurs pratiques religieuses que dans les mosquées , et rarement en plein air , si ce n'est lorsqu'ils se trouvent à la campagne loin des mosquées , en voyage ou lors de leur fête du Rhamazan.

Ces marbres n'ont pas été taillés par les Turcs ; ils ont probablement été arrachés à quelque construction du même genre , tel qu'un théâtre , qui pourrait avoir donné l'idée de ce monument singulier.

Les maisons de Lampsaki sont construites avec des débris antiques, et souvent la façade est bizarrement ornée de très-beaux fragmens. Des frises sculptées sont dressées verticalement aux côtés d'une porte, dont une petite colonne forme le couronnement. Nous avons vu dans les rues plusieurs tronçons en marbre de colonnes cannelées, d'un très-fort diamètre : on les avait creusés, et ils servent en guise de mortier, pour dégager des grains de leur enveloppe. Ailleurs, une corniche d'ordre corinthien, chargée d'ornemens très-délicatement travaillés, formait le réservoir d'une fontaine ou plutôt un lavoir pour le linge. D'autres fragmens, dont l'énumération serait trop longue, sont convertis en bornes, employés à des fondations, à des usages enfin bien étrangers à leur première destination. Tant d'indications, qui s'offrent aux regards les moins attentifs, auraient dû faire naître la curiosité des amateurs de l'antiquité ; mais il paraît que les voyageurs se sont contentés des réponses évasives des habitans, qui dérobent de tout leur pouvoir à la connaissance des étrangers les monumens antiques, dans la crainte de se voir dépouillés des trésors qu'ils croient enfouis sous ces ruines, et que les Francs ont, assurent-ils, le secret de retrouver.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les habitans modernes de la Sybaris d'Asie , de cette Lampsaque , dont le nom seul éveille les idées de luxe , de mollesse et de galanterie. Ce n'est plus maintenant qu'un misérable village , dont les habitans sont pauvres , quoique assez industriels. Les femmes filent ou font de la toile au métier. Les campagnes sont cultivées avec intelligence. Nous avons trouvé dans les boutiques peu d'objets de simple commerce ; mais ceux de première nécessité , les comestibles surtout , y abondent. Nous y avons acheté d'excellent pain , d'autres provisions , et des dattes encore fraîches , qu'on apporte de l'intérieur du pays dans des paniers de feuilles de palmier. En cet état , ces fruits ont la chair ferme , blanche , sucrée et un peu farineuse , la peau tendue et d'un rouge-doré. Pour le goût , elles diffèrent beaucoup de celles qu'on transporte dans nos ports de mer.

Nous nous sommes arrêtés devant une boutique où l'on préparait une sorte d'aliment qui se vendait à mesure et tout chaud : c'était une pâte assez liquide pour s'échapper d'une espèce d'entonnoir , et qui , tombant sur un large plateau de cuivre , échauffé par-dessous et arrosé d'huile d'olives , prenait la forme

du gros vermicel. Ce mets est appelé *kadaïph* en turc.

Nous avons vu cuire de la même manière de gros pois chiches, étendus sur le même plateau, qu'on tournait de manière que ces légumes pussent, en roulant, s'imprégner d'huile et cuire également. Ils devenaient croquans. Ce mets fort simple n'était pas désagréable. Les Turcs l'appellent *lablabi*. Les enfans et surtout les buveurs en font grand usage, parce qu'ils prétendent qu'il excite à boire. Les Romains faisaient aussi rôtir ces pois, et en mangeaient par désœuvrement lorsqu'ils devaient veiller une nuit entière (1).

Nous avons remarqué sur l'appui d'un autre magasin un grand panier rempli de diverses monnaies de cuivre, que le marchand nous assurait être des médailles antiques. Nous y avons reconnu des sous de France, des *bajocco* de Rome, et d'autres monnaies de divers pays; mais nous n'y avons vu qu'un petit nombre de médailles de peu de valeur. Peut-être, avec plus de connaissances dans ce genre, aurions-nous pu y faire quelque découverte. Je n'ai pu savoir si l'on exploitait encore à Lampsaki, comme du tems de

(1) Pline, liv. 22, chap. 25, et liv. 18, chap. 12.

Belon, une veine de terre grasse (1), que les Grecs appellent *pilu*, dont les femmes turques font usage pour blanchir la peau, et qui paraît être la même dont les Latins se servaient sous le nom de *terrachia*. On détrempe cette terre, et l'on en fait une sorte de pommade dont, en entrant dans le bain, les femmes se frottent le corps, le visage et les cheveux (2).

Nous avons retrouvé à Lampsaki la vive curiosité des Grecs. Les femmes n'étaient pas à beaucoup près aussi farouches que sur la côte d'Europe ; elles ne fuyaient pas à notre aspect : plusieurs même se montraient à leurs fenêtres avec une sorte de coquetterie, et à visage découvert.

Les hommes y ont aussi conservé le goût des spectacles. Nous avons été témoins d'une scène que l'ignorance de la langue ne nous a pas permis d'interpréter, mais qui avait attiré de nombreux spectateurs. Une estrade, éle-

(1) M. Poussich, drogman de France, m'assure qu'elle existe encore à Lampsaki.

(2) Avicenne appelle cette terre *terra capillorum*. Dioscoride exprime ainsi ses vertus : *Extendit faciem, colorem in facie et toto corpore commendat, in balneis pro nitro deterget.*

vée à l'extérieur d'un café, servait de théâtre à un Turc, grand, maigre, hâlé, portant une longue barbe, coiffé d'un bonnet pointu, et vêtu d'une mauvaise robe de soie jaune, assujettie par une courroie. Ses jambes étaient nues. Il se promenait lentement de long et de large, les bras croisés sur la poitrine, et, les yeux tournés vers le ciel, il récitait gravement, avec une prononciation accentuée et même chantante, je ne sais quelle prière, ou bien il s'arrêtait et faisait les gestes et les contorsions les plus bizarres, qu'il accompagnait d'un cri aigu et inarticulé. La foule qui l'entourait, le regardait en silence ou l'encourageait par quelques exclamations.

Nous n'avons pas attendu la fin de cette scène ; nous aurions craint de nous oublier jusqu'à manquer de respect à ce saint personnage ; car ils considèrent comme tel ce derviche ou santou, qui, nous a-t-on dit, appartient à l'un de ces nombreux ordres mendiants, dont la principale occupation est de courir les provinces de l'Empire ottoman pour y faire des prosélytes, et surtout des dupes. Au reste, les Turcs éclairés et de bonne compagnie se moquent de ces charlatans, et la mauvaise robe du derviche me rappelle un trait raconté par Lamay dans ses

lathaïf ou plaisanteries, dans lesquelles il insère des maximes fort sévères pour les religieux (1).

Un derviche qui avait perdu un œil, et qui avait la cervelle un peu dérangée, demeurait jour et nuit dans une grotte, où il souffrait beaucoup à cause de sa nudité ; il s'adressa un jour à Dieu, et lui dit : « Créateur des hommes, je n'ai point honte d'être borgne, et je ne me plains point de ce qu'il vous a plu de me faire tel ; mais je souffre beaucoup à cause du froid, et j'ai absolument besoin d'un habit. Je sais bien qu'il ne m'appartient pas de vous faire cette instance ; mais enfin, où est votre libéralité, et qu'est devenue cette profusion de graces que vous répandez sur tous les hommes si vous m'abandonnez au besoin ? »

Il n'eut pas plutôt dit ces paroles, qu'un de ses camarades, qui était caché, lui fit entendre ces mots : « Si vous avez trop froid dans votre grotte, sortez-en et réchauffez-vous à mon soleil. » Le derviche crut que cette voix venait du ciel, et répartit aussitôt : « Quoi donc ! Seigneur, n'avez-vous point d'autre habit à me donner que le soleil ? En

(1) Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

» vérité, la libéralité n'est pas trop grande. »
La même voix répliqua : « Borgne insolent,
» attends encore huit jours, et tu auras un
» habit qui ne te coûtera rien. »

En effet, au bout de la semaine, le derviche vit un vieillard qui lui présenta un *khircak* ou robe de derviche, si vieille, si usée et si rapetassée, que, lorsqu'il l'eut bien considérée, il s'écria : « Seigneur, qui gouvernez
» toutes les choses de ce Monde, est-ce là tout
» l'ouvrage que vous avez pu faire en huit
» jours ? Vous ne vous êtes pas ennuyé de garder cette robe, et vous ne l'avez pas laissée
» sortir de vos mains tant qu'il y a eu un seul
» lambeau entier. » Il ajouta encore plusieurs autres discours dignes d'un extravagant.

Ce que nous remarquons à peine dans notre patrie, parce que nous y sommes habitués, devient l'objet de notre curiosité lorsque nous visitons les pays étrangers. Alors les actions les plus communes acquièrent de l'intérêt, au moins par leur nouveauté. L'on nous avait vanté l'adresse des barbiers turcs. Nous avons voulu faire l'essai de leurs talens. La boutique où nous sommes entrés, ressemblait assez à un café. La bonne compagnie s'y rassemble, et l'on y prend des rafraîchissemens. Cette salle n'avait point de fenêtres ; mais elle était

éclairée par les ouvertures de la voûte, disposées, comme dans les bains turcs, en rangs concentriques, et fermées par des cloches de verre à peu près de la forme de celles dont on se sert dans nos jardins potagers. Du centre de la coupole pendaient plusieurs cerceaux de différens diamètres, attachés horizontalement par des cordes au dessus l'un de l'autre; ils formaient une sorte de lustre, qui servait à étendre et à faire sécher le linge à l'usage de la toilette des Turcs. Immédiatement au dessous s'élevait un autel carré, qu'il n'a pas tenu à nous de croire antique, et sur lequel on entretenait de la braise destinée à chauffer l'appartement, sécher les linges et allumer les pipes de la compagnie. D'ailleurs, dans un angle de la pièce il y avait une petite cheminée, dont lâtre est élevé de plusieurs pieds, et où l'on fait bouillir le café et l'eau des ablutions. Les murailles, qui sont recouvertes de boiseries enjolivées de ciselures et d'incrustations de différens bois, étaient en outre garnies de miroirs à manche, de rasoirs, de lanières de cuir, enfin de longues touffes de cheveux de différentes couleurs, et sur lesquelles les peignés étaient implantés (1). On

(1) Nous ne savons trop comment accorder cet usage
remarquait

remarquait aussi, sur la saillie de la corniche, des vases de différentes formes, des bouteilles d'essence, des tasses, etc. Les estrades où s'assèyent ceux qui se font raser, sont distribuées des deux côtés de la salle, et le divan en occupe le fond. Le plancher est à hauteur d'appui, disposé en pente comme nos lits de camp, et couvert d'une natte. Nous y avons vu plusieurs Turcs qui dormaient d'un profond sommeil; d'autres qui, en attendant leur tour, fumaient à la manière accoutumée ou avec des pipes persanes qu'on leur fournit, et qui sont plus recherchées; elles diffèrent des autres en ce que la fumée du tabac traverse un vase de verre rempli d'eau rose, parcourt les longs replis d'un tuyau en cuir, et n'arrive à la bouche qu'après avoir perdu, dans ce long trajet, toute son âcreté; en passant à travers cette eau parfumée, elle y contracte même un goût fort agréable.

Nous avons vu faire la tonte des cheveux; car les Turcs, comme l'on sait, ne se font pas raser la barbe, mais la tête. Au dessus de

profane avec le respect que les Turcs portent à cette touffe de cheveux qu'ils laissent croître au sommet de leur tête, et par laquelle ils prétendent que leur bon ange doit les saisir pour les hisser dans le paradis.

la place où l'on s'assied, il y a un long crochet fixé au plancher, et auquel on suspend un vase de métal, percé d'un petit trou à son extrémité inférieure. Le barbier remplit ce vase d'eau tiède, et, faisant incliner la tête sur un grand bassin, aussi de métal, sans échancrure, il vous soumet à cette douche, frottant alternativement, avec du savon et avec la main, non-seulement le crâne, mais encore toute la figure et le cou; il s'accroupit ensuite sur une escabelle élevée, et, prenant la tête par les oreilles, il la fixe entre ses genoux, et commence son opération, qu'il exécute avec tant d'adresse et de dextérité, qu'il a l'air de jouer avec son immense rasoir, et qu'on ne s'aperçoit presque pas d'en être touché, quoique la peau reste nette et sans la moindre apparence de poil. Ces rasoirs ont plusieurs pouces de large : ce sont de véritables damas, si bien trempés, que le tranchant peut en être aminci d'une manière surprenante, et qu'il paraît ployer sans pour cela qu'il s'ébrèche jamais. Après vous avoir rasé, le barbier vous nétoie les oreilles, vous coupe les ongles, et, tirant vos doigts l'un après l'autre, il les fait craquer en leur donnant une petite secousse; il réitère l'usage de la douche, essuie et sèche votre tête avec des ser-

viettes damassées de coton et à franges , et , après avoir répandu sur vos cheveux et vos mains quelques gouttes d'essence de rose , il vous apporte le café et la pipe.

Enfin , pour que vous jugiez s'il ne manque rien à votre toilette , l'on vous présente un miroir à manche , de forme ovale ou à pans coupés , et très-artistement bordé de nacre de perle ou d'ivoire. Ce miroir ressemble beaucoup à ceux des Anciens : seulement on a substitué l'usage du verre à celui du métal poli.

Pendant qu'on nous rasait , un vieux Turc , que l'usage de l'opium avait rendu tremblant , se faisait épiler les poils blancs de la barbe par un jeune apprenti barbier. Il fallait que cet enfant eût la main bien légère ; car le Turc , conservant une gravité imperturbable , ne sourcillait pas pendant le cours de cette opération , assez longue pour impatienter tout autre qu'un impassible Oriental.

Dans les principales villes de la Turquie il y a aussi des barbiers qui vont par les rues et dans les maisons pour exercer leur état ; ils portent leur petite fontaine , un bassin de cuivre étamé , plusieurs serviettes blanches , et , tenant à la main leur miroir , ils le présentent avec civilité à ceux qui passent , afin

qu'ils jugent s'ils ont besoin d'être rasés ; et si quelqu'un veut se servir d'eux , ils vont s'établir à cet effet sous le premier auvent.

Les barbiers sont en plus grand nombre dans la Turquie que dans tout autre pays , par la raison sans doute qu'il est indispensable de se servir d'une main étrangère pour se faire raser la tête. Au reste, ces artisans n'étaient pas moins nombreux chez les Anciens. Depuis Publius Ticinus Mena, qui appela des barbiers à Rome, et Scipion l'Africain, qui le premier se fit raser tous les jours (1), ils pullulèrent dans cette ville, et surtout à Constantinople, d'une manière si extraordinaire, qu'à l'avènement de Julien au trône impérial, ayant fait de grandes réformes dans la maison du Prince, dont les officiers étaient multipliés à l'infini, on cite entre autres qu'il y trouva mille cuisiniers et autant de barbiers (2).

(1) Varron et Pline.

(2) Histoire du Bas-Empire.

LETTRE V.

Lampsaki.

Arts mécaniques des Orientaux ; moulins à eau ; moulins à vent.

LA Grèce et les autres contrées du Levant ont été si souvent visitées et décrites, que nous devrions avoir une connaissance parfaite de ce pays. Les antiquaires ont enrichi l'Histoire des découvertes de monumens anciens, d'inscriptions et de médailles. Les géographes ont recueilli des notions statistiques, fixé le gisement des côtes et l'emplacement des villes anciennes et modernes. D'autres voyageurs ont décrit les productions de ce climat et les mœurs, coutumes et cérémonies de ses habitans. Cependant toutes ces relations, quelquefois mensongères ou contradictoires, et qui ont souvent pour objet une vaine curiosité plus qu'une utilité réelle, laissent encore beaucoup à désirer. Il est surtout remarquable qu'on ait dédaigné de parler de l'industrie des Orientaux. De la hauteur où sont nos arts, nous jetons un coup-d'œil de pitié sur

les ouvrages des Grecs modernes, des Arméniens et même des Turcs, et nous oublions que des artistes de Constantinople ont transmis à nos ancêtres le flambeau des arts; nous oublions que c'est à nos relations avec le Levant que nous sommes redevables de la plupart de nos arts mécaniques, et nous feignons d'ignorer que, même en ce moment, malgré nos lumières et le perfectionnement de notre industrie, il est plusieurs procédés qui sont relatifs aux arts et qui nous manquent, tandis que les Orientaux les possèdent de tems immémorial. Je pourrais citer nos efforts infructueux pour imiter ces légers tissus, fruits de l'adresse et de la patience de l'indolent Indien, auquel nous n'avons même pu surprendre le secret des inimitables couleurs de ses teintures. La trempe des lames de Damas et la préparation des maroquins de Barbarie sont encore une énigme pour nous. La perfection des broderies turques en relief d'or et d'argent, enrichies de pierreries, surpasse tous nos essais en ce genre. Les couleurs brillantes des peintures et les vernis des Orientaux résistent bien mieux que les nôtres aux injures de l'air. Enfin, je pourrais citer une foule d'autres procédés, dont les voyageurs ont admiré les résultats sans en approfondir ni

en décrire les principes ; mais cette recherche est étrangère à mon sujet , puisque je dois me borner , dans cette lettre , à parler de l'origine de quelques inventions mécaniques.

En Grèce on retrouve à chaque pas la tradition des usages antiques , et particulièrement dans les arts mécaniques. Il est bon d'observer que la plupart des machines dont on se sert dans ce pays sont d'une simplicité qui , bien loin de marquer l'enfance de l'art , semble au contraire ne pouvoir être que le résultat de la réflexion , aidée d'une longue expérience.

Si l'on entend par mécanique l'art d'augmenter les effets en simplifiant les causes , on pourrait croire que les Anciens l'entendaient mieux que nous , surtout si l'on en juge d'après les entreprises gigantesques qu'ils ont exécutées avec des machines qu'on peut appeler primitives ou élémentaires , et dont les nôtres ne sont que la complication. Il paraît même qu'ils ne cherchaient pas à faire des découvertes dans ce genre , et qu'ils se bornaient aux applications d'un usage habituel ; et quand ils avaient un obstacle à vaincre , leur génie leur fournissait sans peine les moyens nécessaires pour le surmonter ; mais ils n'allaient point au-delà , et regardaient ces

vaines recherches comme des jeux d'enfans.

Les plus célèbres mécaniciens de l'antiquité attachaient si peu d'importance à ces découvertes, qu'Archimède lui-même dédaigna d'en parler dans ses ouvrages (1), et que Cicéron, quoiqu'il ait mis assez d'empressement à découvrir le tombeau de cet homme illustre, confondant sans doute le géomètre avec le mécanicien, semble le considérer, avec Polybe, comme un simple ouvrier, et non comme un homme d'un génie élevé, et capable des connaissances les plus sublimes.

Ce qui confirmerait encore que les Anciens considéraient la mécanique comme un métier, c'est que leurs historiens et leurs poètes surtout n'en paraissent nullement occupés. Nous devons en conclure que les moyens leur coûtaient trop peu pour leur paraître dignes d'être relevés; car ils ont exalté les merveilles des arts, et particulièrement des monumens d'architecture, sans dire un mot des difficul-

(1) Archimède ne voulut rien laisser après lui touchant la structure des différentes machines qu'il avait employées contre l'armée navale des Romains, tâchant plutôt à effacer de la mémoire des hommes, qu'il eût jamais abandonné des spéculations toutes divines pour se mettre au rang des artisans et travailler de la main. (Plutarque, *Vie de Marcellus.*)

tés de leur construction. Cependant les pierres énormes qu'ils y ont fait entrer et les obélisques qu'ils ont érigés, devaient exercer leur industrie. Qu'étaient même ces masses en comparaison du colosse de Rhodes, et même de celui qu'Adrien fit transporter debout? Les historiens n'ayant pas parlé de la peine qu'on a eue à mettre en place ces poids énormes, ce silence me paraît une des plus fortes preuves de la simplicité de leurs moyens; ils dédaignaient d'en parler: c'est tout dire.

Les Modernes n'ont pas été si modestes, ou plutôt ils ont fait preuve d'ignorance en vantant outre mesure les prétendus tours de force qu'ils ont faits en ce genre (1).

Quoi qu'il en soit, on bénira cet art s'il n'est appliqué qu'au soulagement de l'humanité, en évitant à l'homme des travaux forcés qui détruisent sa santé, ses forces, et abrègent son existence, et si toutefois il ne borne pas son industrie en nuisant au développement de ses facultés intellectuelles.

Les Anciens n'appliquaient pas la mécani-

(1) Voyez l'ouvrage de *Fontana* sur l'obélisque que Sixte V fit relever dans Rome, et la planche gravée par *Leclerc* pour célébrer la pose des pierres du fronton du Louvre.

que, comme nous le faisons, à la plupart des opérations usuelles; ils n'avaient point honte d'un travail manuel, et ils exécutaient, sans le secours des machines, des ouvrages aussi parfaits que les nôtres, si même ils ne les surpassaient. Alors les filles des Rois s'occupaient des travaux de leur sexe au milieu de leurs compagnes; elles fabriquaient, comme le font encore les femmes de l'Inde, ces étoffes précieuses par la finesse extraordinaire de leur tissu, par leur transparence, et qui n'en étaient pas moins susceptibles d'être enrichies de broderies (1).

Nous sommes, il est vrai, parvenus à imiter, quoique imparfaitement, ces mêmes étoffes et une foule d'autres tissus au moyen de nos machines; mais laissons nos femmes de campagne tourner le fuseau chargé de coton ou de soie tout en gardant les troupeaux, et que l'hiver, rassemblées autour du foyer, elles emploient leurs longues soirées à cette occupation, qui ne les empêche pas de se livrer à la joie.

Nous avons dit que le besoin seul était le véhicule des Anciens dans l'invention des ma-

(1) J'ai déjà parlé de ces tissus, qu'on peut comparer en effet aux mousselines des Indes, *lettre première*.

chines. En effet, celle des moulins à moudre le grain ne remonte qu'au siècle d'Auguste. Avant cette époque on s'était contenté de moulins à bras, semblables à ceux qu'on voit encore en Sicile (1), et qui ne sont que de simples instrumens de ménage. Ces moulins étaient portatifs, occupaient le moins de place possible, et devaient fournir à peu de frais assez de farine pour nourrir une famille. On pouvait même employer à ce travail jusques aux enfans, et, dans les maisons des riches, l'on en chargeait les esclaves. Il était donc alors inutile d'établir des machines plus compliquées, et dont la construction aurait été beaucoup plus coûteuse que ne le comportait la fortune des particuliers, moins fastueux et plus sobres qu'on ne se les représente.

Mais lorsque le luxe s'introduisit à Rome, et que les besoins augmentèrent en proportion des richesses de quelques particuliers, tandis que le peuple s'appauvrissait d'autant, les Grands, dont l'ambition était de gouverner, imaginèrent, pour conquérir l'opinion publique, de donner des fêtes magnifiques, accompagnées de distributions de vivres et de pain.

(1) *Voyage pittoresque de Sicile*, par M. Houel.

C'est alors que les moulins à bras devinrent insuffisans. On fut forcé d'avoir recours à des entrepreneurs pour fournir à ces immenses distributions. Ces hommes avides, étant dans l'obligation de payer un grand nombre d'esclaves, et qui même employaient des moyens criminels pour s'en procurer (1), cherchèrent à diminuer le nombre des bras en y suppléant par les agens plus puissans et moins coûteux que devait leur fournir la mécanique, et l'on inventa les moulins à eau. L'époque de cette découverte est fixée d'une manière précise par l'épigramme suivante, faite à cette occasion (2) : « Femmes occupées » à moudre le blé, cessez de fatiguer vos bras ; » vous pouvez dormir à votre aise et laisser » chanter les oiseaux, dont la voix annonce » le retour de l'aurore. Cérès ordonne aux » Nâïades de faire ce que faisaient vos mains : » elles obéissent ; elles s'élancent jusqu'au haut » d'une roue, et font tourner un essieu. L'es- » sieu, par le moyen des rayons qui l'entou-

(1) Théodose fit, en 389, une loi pour réprimer ces désordres, qui duraient encore de son tems. (Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, liv. 24.)

(2) *Anthologie manuscrite de la Bibliothèque impériale*, et *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, vol. 2, pag. 408, édition in-8°.

» rent, fait tourner avec violence la pesanteur
» des meules creuses qu'il entraîne. Nous voilà
» revenus à la vie heureuse de nos premiers
» pères, et à recueillir sans peine les fruits
» des travaux de Cérès. » Il paraît, d'après
cette épigramme d'Antipater, que l'usage
des moulins à eau n'a commencé que du
tems d'Auguste, et Vitruve son contemporain
fait, dans son dixième livre, la description de
ces moulins, qui peut même servir de com-
mentaire à l'épigramme grecque. Strabon (1)
remarque aussi une machine semblable, alors
fort rare, et dont il parle comme d'une sin-
gularité, à l'occasion de la ville de Cabires et
du palais de Mithridate. Il n'est pas douteux
que les moulins qu'on voit encore dans l'Asie
mineure et dans toute la Grèce ne soient des
copies des moulins antiques, et par cela seul
il est intéressant de les faire connaître. D'ail-
leurs, il est probable que ces mêmes machines
nous ont été transmises par la fréquentation
que nous avons eue avec ces pays. On peut
croire aussi que leur établissement chez nous
ne remonte qu'au tems des croisades, et qu'au-
paravant nous ne connaissions pas les mou-
lins à eau, les moulins à vent, les puits à

(1) Strabon, liv. 12.

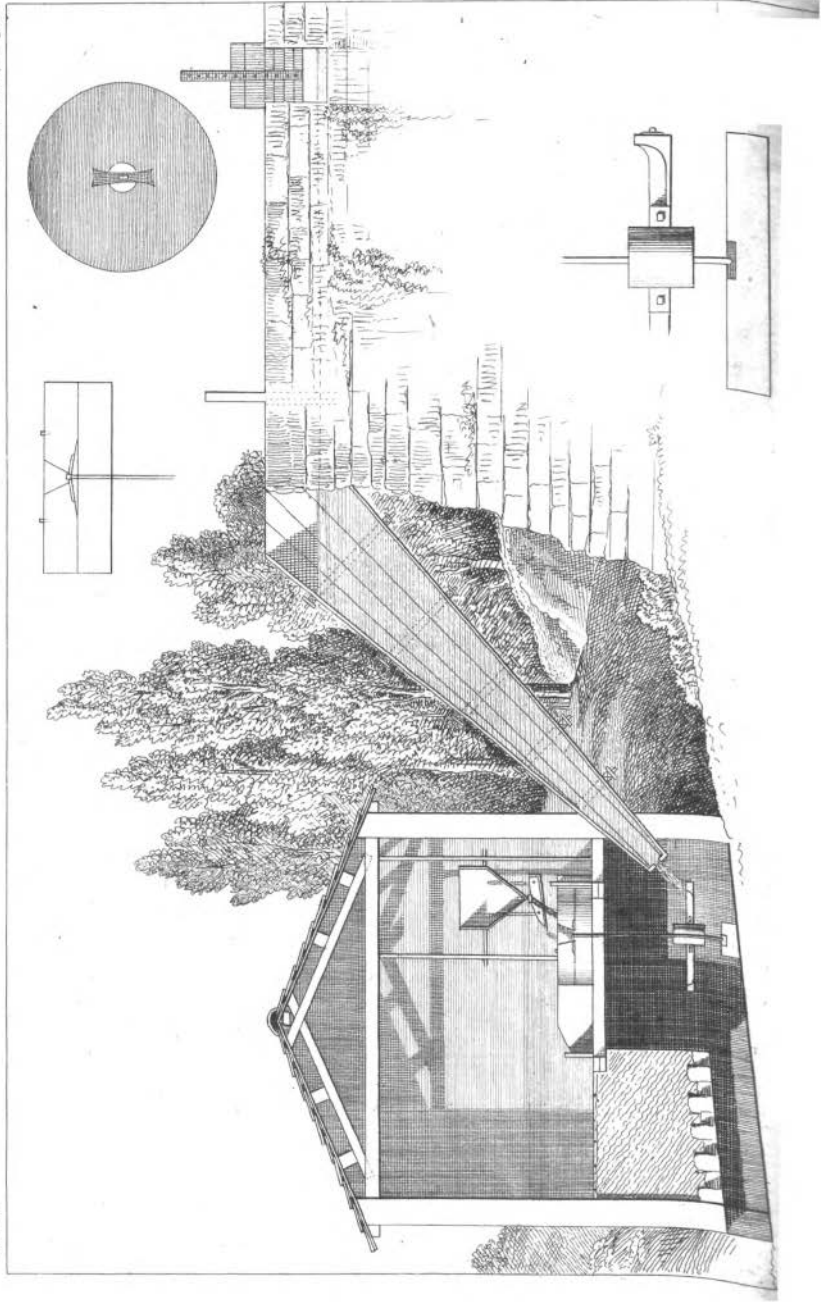
roue, etc. Les Croisés, au retour de leurs expéditions d'outre-mer, introduisirent dans leur patrie ces machines et bien d'autres, qui se sont perpétuées et perfectionnées en raison de nos besoins et de nos lumières.

Il n'en est pas moins curieux de voir d'où l'on est parti, ce que nous devons aux peuples orientaux, et ce que nous avons ajouté à leurs inventions. Notre gloire se réduirait peut-être à bien peu de chose si on la dépouillait de ses emprunts.

J'ai déjà donné le dessin d'un puits grec (1), qui m'a paru remplir à peu de frais le même objet que des machines beaucoup plus compliquées. Je pourrais en dire autant de deux sortes de moulins que j'ai dessinés à Lampsaki; ils sont d'une telle simplicité, que l'inspection seule des dessins doit suffire pour en faire comprendre le mécanisme.

Ce mécanisme, dans le premier moulin (Pl. 5), ne consiste qu'en une roue horizon-

(1) *Lettres sur la Morée, etc.*, seconde partie, pag. 41. J'ai aussi donné les développemens et plusieurs applications de ce mécanisme, ainsi que ses plans, coupes, etc. dans un Mémoire présenté à la Société d'agriculture de Paris, et inséré dans le n°. 66 du *Journal d'économie rurale et domestique*, ou *Bibliothèque des propriétaires ruraux*, année 1808.



tale, divisée en rayons creusés de manière à recevoir et à opposer le plus de résistance possible à l'eau. L'axe en fer de cette roue traverse la meule inférieure, se fixe, au moyen du tenon en forme de hache, dont parle Vitruve, au centre de la meule supérieure qu'il met en mouvement (1). Jusque-là il n'y a rien de fort ingénieux dans ce mécanisme ; mais ce qui paraît l'être davantage, c'est d'avoir profité, non-seulement avec discernement, du peu d'eau dont on peut disposer, mais encore d'en avoir doublé l'action.

Si l'on avait eu de l'eau en abondance et dans tous les tems, sa chute seule aurait suffi pour faire mouvoir une roue verticale comme celle de nos moulins ; mais il s'agissait d'obvier à sa rareté dans de certains tems, et de se débarrasser sans peine de sa trop grande affluence dans d'autres tems. A cet effet le canal est construit de manière à ne contenir que la portion d'eau strictement nécessaire. Le trop-plein se déverse avant d'arriver à son

(1) Ce fer, que les Latins appellent *subscus*, est nommé *Cothb* par les Arabes ; ils ont aussi donné ce nom aux pôles du Monde, et se figurent que les sphères des cieux tournent sur eux et à l'entour d'eux, comme sur des pivots, etc. (D'Herbelot, au mot *Cothb.*)

extrémité, au moyen des vannes indiquées dans mon dessin.

A cette extrémité du canal on a adapté une longue caisse en forme de pyramide renversée ; elle est formée de planches épaisses, assemblées et retenues par de fortes traverses. Les joints sont garnis d'étoupes et goudronnés, suivant l'expression de Vitruve, comme les navires. Cette caisse embrasse la largeur du canal. Son autre bout, qui pénètre dans le mur du moulin, se rétrécit beaucoup, et n'a qu'une fort petite ouverture, dirigée vers les rayons de la roue horizontale. L'eau se précipite dans cette caisse, qui lui offre un plan incliné d'à peu près quarante-cinq degrés, et, ne pouvant s'échapper que par cette étroite ouverture, on peut juger de la violence avec laquelle elle en sort. En effet, la cumulation du poids de l'eau, augmentée par la hauteur de sa chute, jointe à son volume, qui se trouve doublé en quelque sorte par le rétrécissement des parois du canal, doit donner une très-forte impulsion au jet qui s'échappe de cette sorte d'entonnoir, son action se portant toute entière sur les rayons qu'elle prend en flanc, et qui sont disposés horizontalement et creusés de manière à le recevoir directement ; ce jet, dis-je, doit faire
tourner

tourner la roue avec une rapidité suffisante, et peut-être même plus grande que celle produite par une complication de rouages.

Il est superflu d'expliquer plus en détail le mécanisme de ce moulin ; le dessin peut y suppléer. Il suffit aussi d'en indiquer les avantages : il en résulte économie d'eau, économie de main-d'œuvre et de matériaux, et par conséquent une plus grande facilité de construction ; ce qui met cette machine à la portée de la classe pauvre des cultivateurs, dont les propriétés sont éloignées des villes. Elle peut aussi être utile aux petites communes, pour lesquelles l'établissement de nos moulins à eau est un objet trop dispendieux. D'ailleurs, ces derniers ont besoin d'un courant très-rapide pour être mis en mouvement, tandis que celui que je viens de décrire n'emploie en quelque sorte qu'un filet d'eau.

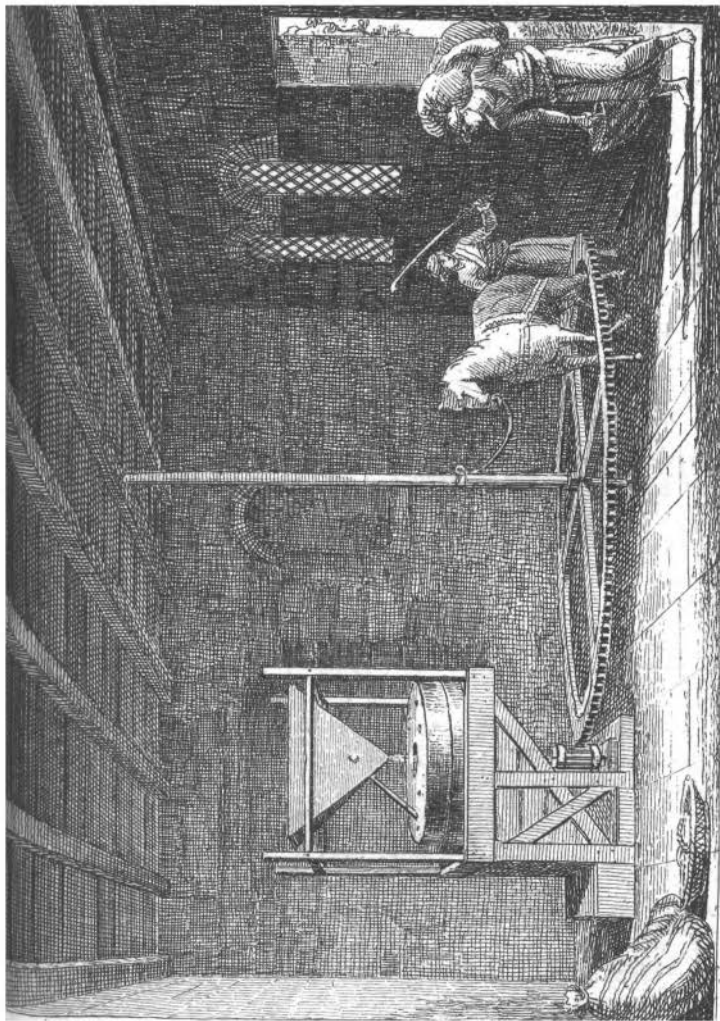
Nous avons vu un autre moulin où l'on a suivi le même système de force motrice et le même mécanisme, à quelques modifications près. Au premier coup-d'œil elles paraissent peu avantageuses, et n'en remplissent pas moins l'objet des constructeurs.

Le canal ou aqueduc y est élevé à plusieurs pieds au dessus du niveau de la roue ; mais le conduit dans lequel l'eau tombe, au lieu

de représenter une pyramide renversée et posée diagonalement, offre un cône tronqué et vertical. L'eau y entre par le rétrécissement du sommet, et, après avoir rempli l'ampleur de la base, s'en échappe par un tuyau percé horizontalement, et qui se trouve de niveau avec la roue.

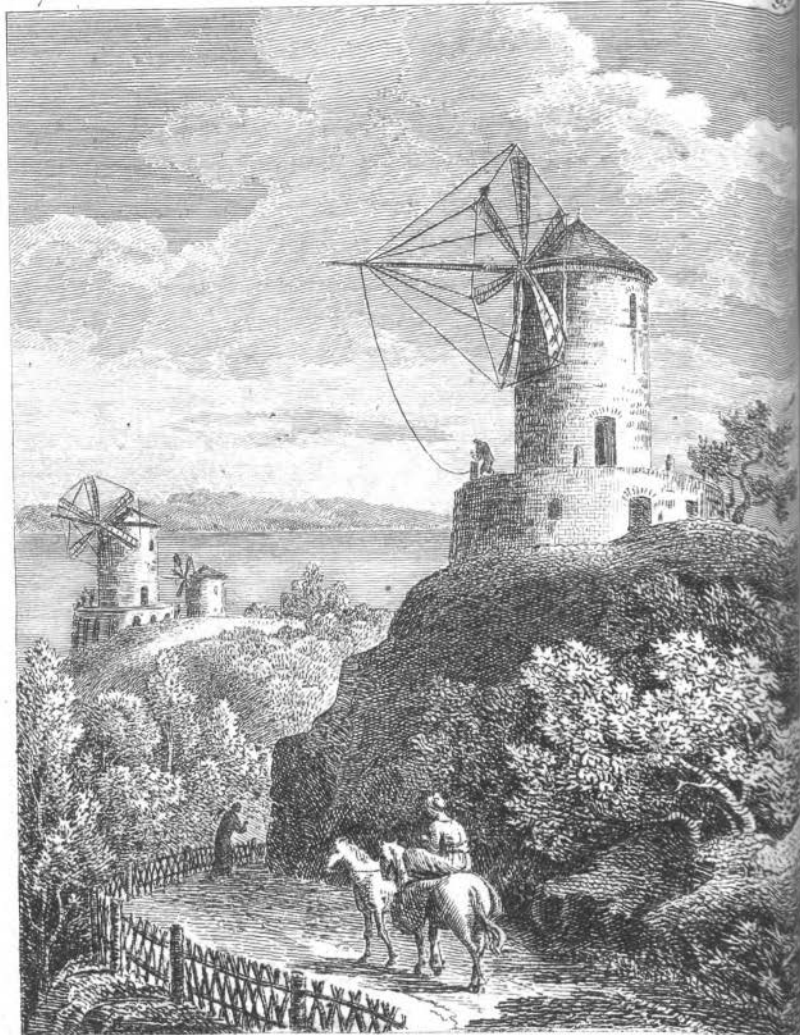
De plus, au lieu de perdre, comme dans le précédent moulin, la surabondance ou la crûe des eaux, on l'a rendue utile en divisant le courant de manière à faire tourner les roues de deux moulins jumeaux et accolés l'un à l'autre. A cet effet l'aqueduc s'élargit à son extrémité, qui est divisée en deux parties égales par une cloison en planches épaisses; ce qui forme deux canaux parallèles, garnis de leurs vannes, et qui aboutissent aux deux cônes où l'eau, se précipitant en même tems, fait agir le double mécanisme.

Enfin, le moulin que j'ai figuré (*Pl. 6*) a encore plus de rapport avec ceux décrits par Vitruve. On y voit la roue dentelée qui s'engrène dans une lanterne, à laquelle est fixé l'axe des meules. On y remarque aussi, à la surface de la meule supérieure, des aspérités ou de petits morceaux de fer saillans, et qui, en tournant, rencontrent une baguette qui part de la trémie, et lui communique un



C. Schellhan del. et sculp.

Moulin à Lampsaki.



Castellan del et Scull

Moulins à vent Grecs .

léger mouvement d'oscillation presque continu, qui tend à en faire sortir le grain qu'elle contient.

Le reste du mécanisme, dont la simplicité est remarquable, n'offre d'autre particularité que dans la manière dont on place le cheval qui le fait mouvoir ; il n'est pas attaché, comme on le voit ordinairement, à l'extrémité d'un levier plus ou moins long, et qui passe à côté ou par-dessus l'appareil des meules ; mais, étant engagé entre les rayons de la grande roue dentelée, il la met en mouvement en tournant avec elle.

Cette bizarre invention ne paraît avoir d'autre avantage que de restreindre l'espace occupé par le mécanisme, et je ne la fais connaître que pour prouver que les habitans dégénérés de l'ancienne Grèce ont non-seulement conservé leurs traditions, mais encore qu'ils ne se bornent pas à l'imitation servile, et que l'esprit de combinaison n'est pas totalement éteint chez eux.

Il n'est pas hors de propos de parler aussi des moulins à vent, qui sont fort en usage en Grèce (1), et qui diffèrent des nôtres sous plusieurs rapports (*Planche 7*).

(1) M. d'Ansse de Villoison, dans ses observations sur

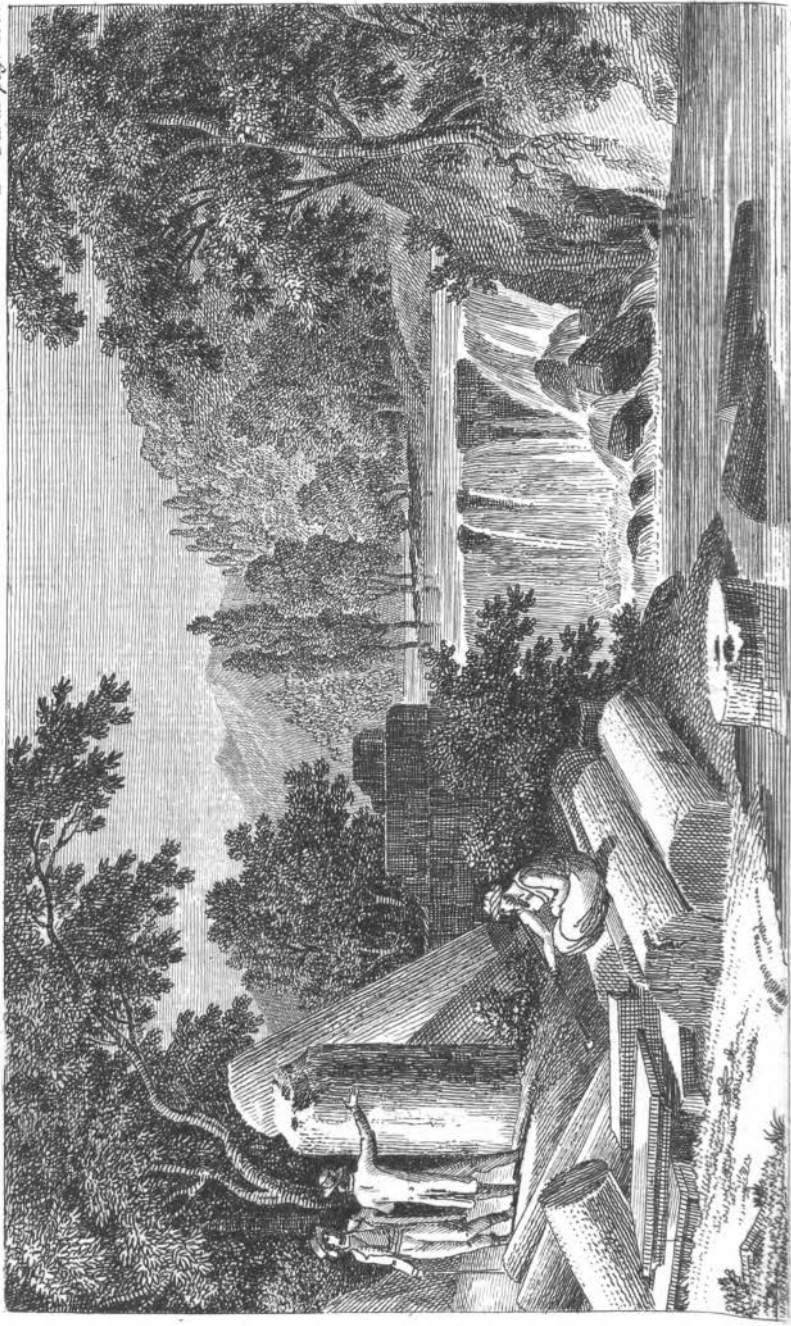
L'époque de l'invention des moulins à vent doit être à peu près la même que celle des moulins à eau, et nous n'avons connu les uns et les autres qu'assez tard, c'est-à-dire, du tems des croisades. Jusqu'alors on se servait en France de moulins à bras, et la menace ordinaire chez les Anciens, d'envoyer quelqu'un au moulin, *ad pistrinum*, était aussi commune du tems de nos Rois de la première race. Nous voyons que Septimie, nourrice du Prince fils de Childebert, ayant été convaincue de plusieurs crimes, fut condamnée à une peine infamante, et reléguée ensuite dans un village pour y tourner la meule du moulin qui servait pour le pain des Dames de la Maison royale. A cette même époque les moulins à vent étaient connus dans tout l'Orient. Vers l'an 650, Omar I^{er}., second khalife des Musulmans, fut assassiné par un esclave nommé *Firouz*, qui savait plusieurs métiers, et qu'il voulait employer à construire des moulins à vent pour moudre le blé des greniers publics de Bagdad.

la Grèce, prétend qu'il n'y a point de moulins à vent dans ce pays. Nous ne pouvons concevoir que cet observateur, très-habile d'ailleurs, n'en ait aperçu aucun; car les côtes du canal des Dardanelles et des îles de l'Archipel en sont hérissées.

Il est probable que les moulins que nous avons vus sur la côte d'Asie ont conservé leur ancienne forme, qui, au premier coup-d'œil, paraît très-compiquée : néanmoins le plus léger souffle de vent suffit pour les mettre en mouvement. Ils tournent plus rapidement que les nôtres, et peuvent être manœuvrés avec bien plus de facilité.

Ce sont des tourelles élevées sur un soubassement circulaire, et construites en pierres; elles sont couronnées d'un toit en charpente qui est mobile, et peut aisément tourner sur son axe au moyen du prolongement de l'arbre auquel sont attachées les ailes, et qui forme levier. Les ailes ou volans, plus petits que les nôtres, sont au nombre de huit ou dix; ils sont garnis de bandes de toile triangulaires, et attachés l'un à l'autre par des cordes pour empêcher l'écartement et leur faire garder leur distance proportionnelle. De chacun des volans partent d'autres cordages qui se réunissent à l'extrémité du mât qui saille en dehors, d'une quantité à peu près égale à la longueur des volans. Ces mêmes cordes, dont les bouts sont ramenés le long du mât jusques dans l'intérieur du moulin, servent à hisser les toiles comme autant de petites voiles, et à les tendre fortement. Si on les lâche, ces voiles retom-

bent , et , n'opposant plus de résistance au vent , le mécanisme s'arrête. Quant à l'ajustement des rouages de l'intérieur , il nous a paru différer fort peu de celui de nos moulins. Au reste , nous ne sommes pas à même de juger si les changemens que nous avons apportés à la construction de nos moulins à vent présentent de grands avantages : ce qu'il y a de certain , c'est que ceux du Levant remplissent l'objet de leur destination tout aussi bien que les nôtres.



L E T T R E VI.

Lampsaki.

*Découverte d'un temple antique ruiné ;
aspect développé de l'Hellespont ;
souvenirs historiques.*

Nous nous occupions à relever, avec beaucoup de soin, le plan du premier des moulins, dont j'ai parlé dans la lettre précédente, et nous étions loin de prévoir que son existence dût nous coûter des regrets, lorsque plusieurs de nos compagnons de voyage, qui faisaient, à quelque distance, la chasse aux poules d'eau sur les bords d'une petite rivière, revinrent à la hâte nous annoncer la découverte de ruines qui ne pouvaient être que celles d'un des plus riches temples de l'antiquité. D'abord nous taxâmes leur récit d'exagération ; mais ils nous firent bientôt partager leur enthousiasme. Guidés par eux vers l'orient, et parvenus à la rivière, nous en avons remonté le cours sur la rive gauche l'espace d'un mille, et nous avons trouvé les ruines (*Planche 8*). Elles sont amoncelées sur le rivage : on en a

distrain la plus grande partie pour en former une jetée qui repousse les eaux de la rivière, et en détermine le cours vers le moulin que nous venions de quitter. Ces eaux, grossies alors par les pluies, franchissaient l'obstacle qu'on leur avait opposé, et retombaient en cascade. Nous avons cependant reconnu, à travers des flots d'écume, les débris précieux arrachés au temple, qui devait être magnifique, à en juger par ce qui reste. Un seul tronçon de colonne, de plusieurs pieds de diamètre, était debout. Les autres débris gissaient couchés sans ordre, à moitié ensevelis dans les sables ou même recouverts par les eaux. Ces colonnes, d'environ trois pieds de diamètre, étaient d'un marbre blanc, veiné de gris. D'autres, plus petites, étaient de granit et de marbres de couleurs variées. Nous avons aussi reconnu des fragmens de corniches et d'entablemens sculptés avec délicatesse, des frises avec des ornemens d'un bon goût et des bas-reliefs de marbre blanc, dont les Turcs ont mutilé les figures. Nous avons cherché en vain quelque fragment de chapiteau qui pût nous faire juger de quel ordre d'architecture était ce temple, dont il ne reste qu'un amas de ruines d'autant plus affligeant, qu'ici la main de l'homme a évidemment devancé l'effet du

tems et des élémens. Ces ruines sont réparées sur la pente rapide d'un coteau, du sommet duquel il semble qu'on les ait précipitées pour servir au besoin, soit à construire ou à réparer la digue, soit à d'autres usages et en d'autres lieux, où il serait alors plus facile d'en transporter la quantité nécessaire. Il est certain que, dans l'état où elles sont, c'est-à-dire, sans aucune liaison entre elles, on peut aisément les enlever peu à peu, les disperser, les dénaturer au point de faire disparaître un des plus beaux témoignages de la magnificence antique.

Si nous avions pu pénétrer dans une propriété particulière, entourée de murs, qui se trouve sur la plate-forme du coteau, peut-être aurions-nous pu être assez heureux pour y découvrir les fondemens du temple; car le tronçon de colonne qui est debout au bord de la rivière ne paraît pas y avoir été fondé (1).

(1) J'avais d'abord pensé que ce temple, qui était bien certainement sur le coteau, était celui de Rhéa ou de la Mère des Dieux, que Strabon dit avoir été à quarante stades de la ville de Lampsaque; mais ces ruines ne sont pas assez éloignées de Lampsaki ou même de Tchardak pour pouvoir représenter le temple de Rhéa. Je pense donc actuellement que ces débris peuvent être ceux du temple de Priape, la principale divinité des Lampsacéniens, qui

A la vue de toutes ces richesses nous regrettons le tems assez mal employé qui s'était écoulé depuis notre arrivée à Lampsaque ; mais il nous restera au moins l'avantage d'avoir ouvert une source de jouissances à l'ami des arts antiques, qui, avec plus de loisir et de moyens que nous n'en avons, pourra exhumer ce monument du milieu de ses ruines, et dérober peut-être quelques faits historiques à la poussière de l'oubli. Au moins ne dira-t-on plus que cette côte célèbre n'a conservé de l'antiquité que les coteaux couverts des mêmes vignes dont Xercès fit don à Thémistocle quand ce républicain passa au service du grand Roi, de même qu'il lui donna les villes de Percote et de Palæsepsis pour en tirer ses manteaux et autres vêtemens, parce que leur territoire, estimé pour ses pâturages, nourrissait des troupeaux dont la laine servait à faire des étoffes qu'on peignait de différentes couleurs (1).

Ce site est d'ailleurs admirable, et je voudrais pouvoir exprimer tout le plaisir que

devait être dans les jardins, et non dans la ville même de Lampsaque, ce dieu étant le protecteur des jardins.

(Note communiquée par M. Barbié du Bocage.)

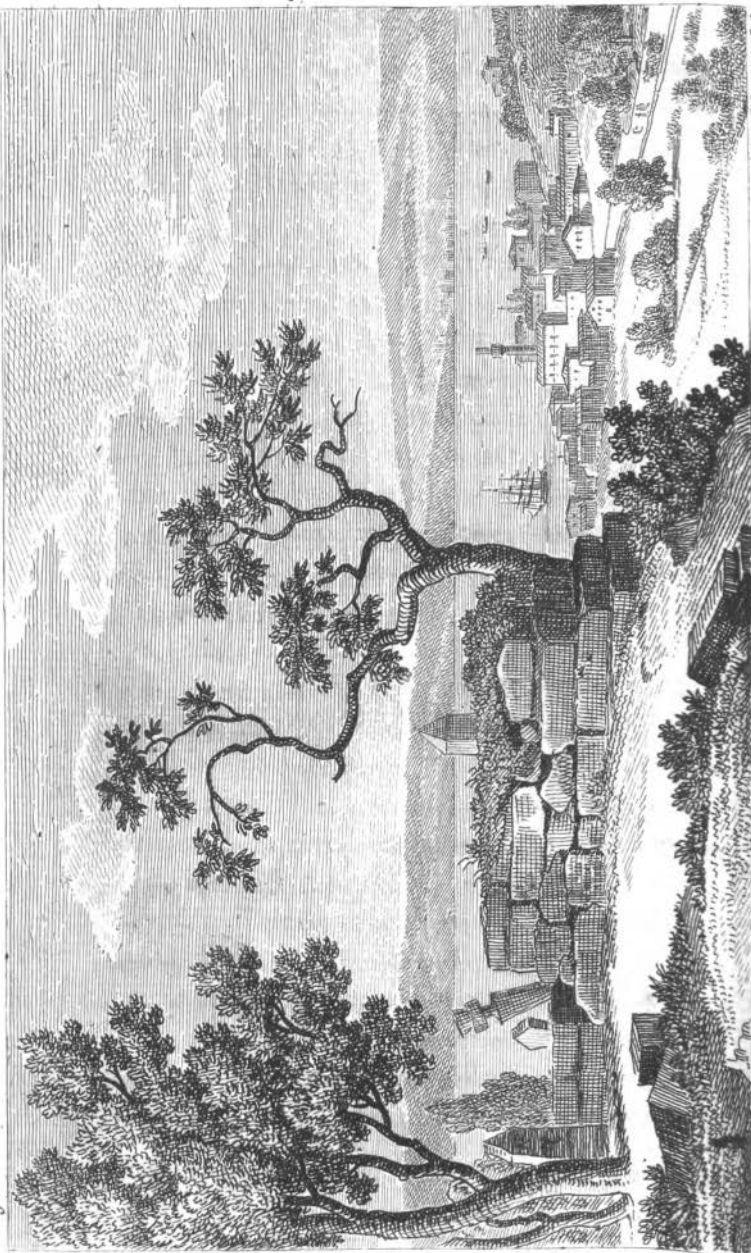
(1) Valerius Flaccus, Argonaut. lib. 3, v. 9.

nous eûmes à le contempler. La rivière, resserrée par des coteaux escarpés, coule entre des arbres dont les branches retombaient en berceaux au dessus de la cascade, et projetaient une ombre aussi mobile que ses eaux. Les rayons du soleil, perçant les bouquets de feuillage, frappaient les marbres épars et les coloraient de nuances d'autant plus vives, qu'ils étaient plus exposés à l'humide bruine qui s'élevait de la cascade. Ces effets piquans, ce contraste de la lumière et des ombres, cette fraîcheur délicieuse, les émanations des plantes, tout flattait nos sens, et cette solitude, où les souvenirs du passé mêlaient leur charme aux jouissances du présent, nous paraissait un séjour enchanté.

Un Turc qui nous avait suivis, goûtait des plaisirs d'une autre sorte. Immobile, accroupi sur ces marbres, il fumait sa pipe, jetant un regard dédaigneux sur les ruines dont il était entouré, et calculait le profit qu'on en pouvait tirer en sciant, par exemple, des tronçons de colonnes pour en faire des meules de moulin ou d'autres ustensiles d'un ordre encore moins relevé. Il nous a dit que ce temple subsistait encore il n'y avait pas très-long-tems, et qu'on pouvait même alors pénétrer dans des constructions souterraines qui s'éten-

daient jusques à la ville, mais dont on avait prudemment muré les issues.

L'heureuse découverte que nous venions de faire nous en présageait de nouvelles. Ce premier succès nous encourageait dans nos recherches, et nous faisait desirer de nous procurer d'autres renseignemens, que nous pouvions nous flatter d'obtenir, moins des habitans du pays, qu'en comparant l'aspect des lieux avec les descriptions que les Anciens en ont faites. Peut-être, par ce moyen, parviendrons-nous à faire jaillir quelque lumière de ces élémens réunis. Nous avons d'abord cherché près de là des vestiges de constructions antiques, mais sans aucun succès, parce que ce local est embarrassé de bois qui nous dérobaient les objets à une légère distance, ou bien il était divisé en propriétés cultivées, où nous ne pouvions pénétrer sans porter ombre aux villageois, auxquels la curiosité des étrangers est toujours suspecte et quelquefois nuisible. D'ailleurs, la ville ou plutôt le village de Lampsaki n'est qu'une réunion confuse de petites maisons basses, construites en bois, et qui ne présentent, dans leur développement, aucun édifice remarquable ni même pittoresque. Nous avons cherché aux environs un endroit élevé, d'où l'on pût embrasser un



vaste coup-d'œil, et, tout en y faisant entrer Lampsaki comme point de repère, y joindre quelques autres objets intéressans. J'ai choisi à cet effet un monticule situé au midi de la ville, et qui sert de cimetièrre à ses habitans. Ces sortes de lieux, indépendamment de leur intérêt moral, sont quelquefois curieux pour les antiquaires, parce que, dans les marbres dont ils sont couverts, on peut reconnaître des fragmens antiques plus ou moins défigurés, et que les Turcs ont fait servir à la décoration de leurs tombeaux. Au milieu de ceux-ci s'élève un massif de maçonnerie plus considérable, et qui paraît être d'une construction bien plus ancienne, peut-être même est-ce le noyau de quelque cénotaphe (*Pl. 9*).

De cette hauteur on jouit de l'aspect développé de l'Hellespont. Ce détroit, qui ressemble à une vaste et paisible rivière dont l'œil embrasse à la fois les deux bords, et qu'on peut traverser en peu d'instans, sépare deux parties du Monde de tout tems rivales, et réunit deux mers qui ont possédé tour-à-tour la capitale de l'Empire du Monde. Il n'est point d'espace aussi resserré qui retrace de plus grands événemens. On voit les nations franchir successivement cet obstacle que la Nature avait sans doute creusé à dessein, aller

chercher dans de nouveaux climats, non pas plus de bonheur, mais une gloire frivole, ou même des avantages moins honorables.

Dès les tems fabuleux de la Grèce, l'Hellespont est témoin d'un combat que Bacchus, revenant d'Asie avec son armée, eut à soutenir contre un Roi de Thrace, qui lui disputa en vain le passage. Vers la même époque, l'élite des guerriers de la Grèce s'embarque à Argos, et part pour une expédition dont l'objet est de s'emparer des trésors du Roi de Colchos. En passant sur la côte d'Asie, les Argonautes s'y arrêtent pour venger les droits de l'hospitalité, méconnus par les Bébryces. Pollux, dans un combat particulier, tue Amycus leur Roi, et délivre les peuples voisins d'un ennemi dont ils redoutaient la valeur et la férocité (1). Bientôt après, l'enlèvement d'Hélène sert de prétexte à une nouvelle invasion. La Grèce entière se lève, et tombe, de tout le poids du fer dont elle est armée, sur l'Asie. Troye résiste long-tems, et finit par être écrasée. Cependant les Asiatiques, las de porter le joug d'une nation turbulente, font à leur tour trembler un moment la Grèce, et Xercès, enchaînant les deux rives de l'Hel-

(1) Clément d'Alexandrie.

lespont, menace de les réunir sous la même domination. Peu après, ce même détroit devient le théâtre où se termine la grande tragédie de la guerre du Péloponèse. L'orgueil des Athéniens est humilié, et les eaux de l'Hellespont sont rougies du sang des Grecs, acharnés les uns contre les autres. Mais un génie d'une trempe supérieure doit venger l'Europe. Alexandre passe en Asie, la parcourt sur l'aile de la victoire, soumet de vastes pays, et meurt trop tôt pour leur bonheur.

Cette riche contrée, toujours le but des desirs des peuples occidentaux, devient ensuite la proie des Romains; ils courbent ses habitans sous le joug, et dévastent ce pays sans pouvoir l'épuiser; mais cet Empire, semblable à un arbre antique, dont les branches énormes ne sont plus en proportion avec sa tige, se rompt sous le faix d'un inutile feuillage. De même cet énorme corps, frappé dans ses extrémités, ne conserve plus qu'une sève inutile.

Rome, déshéritée de l'Empire, succombe. La nouvelle ville de Constantin chancelle déjà sur ses fondemens. Une nation barbare se répand en Asie, s'y établit d'abord, et, s'enorgueillissant de la faiblesse de ses ennemis, elle franchit enfin la seule barrière qu'au défaut

des hommes la Nature semble lui opposer. Les Turcs traversent l'Hellespont ; ils n'ont qu'à pousser le colosse de l'Empire d'Orient : déjà ébranlé, il s'écroule. Toute l'Europe retentit de sa chute, et tremble d'en être écrasée. Cependant les nations les plus vaillantes se réunissent par un motif de piété, autant que pour venger leur honneur ; elles cherchent à contre-balancer la grande influence du Croissant, et les croisades parviennent à arrêter ce torrent, prêt à tout engloutir. Cet esprit chevaleresque annonce le réveil de l'Occident ; il retrempe les âmes, et les Musulmans, restreints dans des bornes plus étroites, ne résistent plus que par leur force d'inertie.

Mais revenons aux objets qui nous entourent, et fixons de nouveau nos regards sur Lampsaque.

Son territoire, qui s'étendait autrefois jusque vers la Propontide, était occupé par les Bébryces (1), peuple barbare, et qui n'avait d'autres relations avec les Grecs, que celles

(1) On trouve des détails circonstanciés sur l'origine et l'histoire des Bébryces dans un Mémoire sur les Rois de Bithynie, par M. l'abbé Sevin. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

d'un commerce peu étendu. Le terrain fertile de cette partie de l'Asie, qui devint par la suite l'un des mieux cultivés, et surtout renommé par ses bons vins, était alors couvert de forêts, et le nom de *Pityusa* ou *Pityoessa* que portait d'abord la ville de Lampsaque, ferait supposer qu'elle était entourée de bois de pins.

Mandron, Roi des Bébryces, voulant faire jouir ses peuples des fruits de la civilisation (1), de l'industrie et des arts de la Grèce, proposa à deux Phocéens, descendans de Codrus, Roi d'Athènes, et que le commerce avait attirés à Parium, d'engager leurs compatriotes à venir s'établir en Asie; il promit qu'il leur céderait des terres, et même qu'il partagerait la ville de Pityusa avec eux. L'un de ces Phocéens partit seul pour remplir cette mission, et revint bientôt après avec une colonie de Grecs, qu'on reçut d'abord avec tous les témoignages de l'amitié, et auxquels on accorda les avantages qu'on leur avait promis. La bonne intelligence dura pendant quelque tems entre les deux peuples, qui même se réunirent pour repousser les ennemis communs de la patrie; mais les Bébryces, jaloux

(1) Polyænus, pag. 775. Plutarque, tom. II, pag. 255.

sans doute de la supériorité et des succès des Grecs, craignirent d'en être un jour asservis, et, ne pouvant se flatter de chasser par la force ces hôtes incommodes, et qui leur étaient devenus odieux, ils résolurent d'employer la trahison pour s'en défaire.

Ce complot, tramé en l'absence de Mandron, fut déjoué par Lampsacé sa fille. Cette généreuse Princesse, après avoir employé tous les moyens de persuasion avec ses compatriotes sans pouvoir les dissuader de leur projet, fit prévenir les Phocéens de se tenir sur leurs gardes. Ceux-ci, en plus petit nombre que leurs ennemis, eurent recours à la ruse pour sauver leur vie ; ils se réunirent à un jour marqué hors de la ville, sous prétexte d'un grand sacrifice et d'un repas public, et, ayant attiré par ce moyen les perfides habitans de ce côté, ils les massacrèrent pendant qu'un de leurs détachemens marchait vers la ville, dont ils s'emparèrent par surprise, faisant ainsi tourner à leur profit le complot tramé contre eux. Ils proposèrent à Mandron de partager avec lui la souveraineté ; ce qu'il refusa, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât d'avoir favorisé, par son absence, le massacre de ses sujets : cependant il n'en tira aucune vengeance, et reconnut même la justice de l'ac-

tion des Grecs, par laquelle ils n'avaient fait que prévenir et conjurer l'orage qui menaçait leurs têtes.

Quant à Lampsacé, qui mourut peu après, et que les Grecs considéraient comme leur sauveur, ils lui élevèrent un tombeau dans la ville, lui dressèrent des autels, et, pour immortaliser leur reconnaissance, ils changèrent le nom de la ville en celui de Lampsaque, qu'elle a conservé jusques à présent.

Cette ville devint l'une des plus importantes de l'Asie mineure; elle s'accrut même de la destruction de Pœsos, ville voisine, dont elle recueillit les habitans. Par la suite Lampsaque, s'étant déclarée en faveur du Roi de Perse, n'échappa à la colère d'Alexandre que par la présence d'esprit d'Anaximène, qui en était connu et chéri. Ce Prince, honteusement insulté par cette ville, marchait dans la ferme résolution de la détruire. Anaximène fut prié par ses concitoyens d'aller intercéder pour leur patrie commune; mais, d'aussi loin qu'Alexandre l'aperçut : « Je jure, » s'écria-t-il, de ne point accorder ce que » vous venez me demander..... » Eh bien ! dit Anaximène, je vous supplie de détruire Lampsaque, et de rendre esclaves tous ses habitans.

Le jeune Prince crut que le serment qui lui était échappé, et dans lequel il avait prétendu renfermer une exception positive de ce qu'on lui demanderait, le liait d'une manière irrévocable, et il fut ainsi forcé de pardonner à la ville rebelle.

Lampsaque fut une des premières villes de l'Asie mineure, qui devinrent alliées des Romains, et, vers les derniers tems de la République, elle vit un exemple de cruauté inouïe, qui démontre combien était déplorable la condition des sujets de l'Empire; elle l'était devenue encore plus depuis les proscriptions. Dans les provinces, les magistrats se croyaient autorisés, par cet exemple, à tyranniser les peuples; car, après une si horrible cruauté exercée sur des citoyens, qu'y avait-il qui pût paraître injuste envers des sujets?

Verrès, ce monstre composé de l'assemblage de tous les vices, dont Cicéron raconte dans le plus grand détail les déprédations et les violences, s'étant fait donner par Dolabella, Proconsul de Cilicie, une commission pour aller trouver Nicomède, Roi de Bithynie, vint à Lampsaque. A peine arrivé, il donna ordre à ses officiers et à son monde d'enlever la fille de l'un des plus illustres citoyens de la ville, qui se nommait *Philoda-*

mus. Le père, homme vénérable par son âge, et le frère de la jeune fille se mettent en défense. Il se livra un combat où les gens de Verrès furent extrêmement maltraités, et même l'un de ses licteurs fut tué. Ce n'est pas tout : l'horreur d'un tel attentat met en mouvement toute la ville. Le peuple s'ameute, et amasse du bois autour de la maison qu'occupait Verrès, pour y mettre le feu ; mais les citoyens romains qui étaient établis dans la ville, employèrent les prières et les représentations auprès des Lampsacéniens, qui se laissèrent fléchir, et permirent au coupable de se retirer ; mais Verrès porta ses plaintes à C. Néron, Propréteur de la province, qui ne put se dispenser de prendre connaissance d'une émeute populaire où il y avait eu du sang de répandu, un licteur tué, et un lieutenant-général mis en danger de la vie. Cependant l'injustice était si criante, que Verrès ne put d'abord obtenir la condamnation de Philodamus ; mais, aidé de Dollabella, il intimida tellement les juges, qu'il extorqua un jugement par lequel Philodamus et son fils furent condamnés à avoir la tête tranchée.

La principale divinité qu'on adorait à Lampsaque était Priape, fils de Bacchus et de Vénus, que l'on croyait né dans cette con-

trée (1). Ce n'était pas un dieu infâme, comme on l'a cru depuis ; il présidait aux jardins et aux travaux de la campagne (2), et son culte était le même que celui de Bacchus (3). Par la suite il devint licencieux, et les Lampsacéniens entretenaient la dévotion des pèlerins, qui accouraient en foule de toutes les parties de la Grèce, par les prestiges dont la superstition ne manque pas de s'entourer ; ils trouvaient leur intérêt dans cette affluence d'étrangers : aussi ne virent-ils pas sans peine l'abolition de l'idolatrie. Cependant Lampsaque fut encore long-tems une des principales villes de la contrée ; elle devint le siège d'un évêque, et fut ensuite érigée en métropole. Il s'y tint, en 364, un concile qui n'est point reconnu par l'Église.

Cette ville a produit plusieurs grands-hommes, parmi lesquels on distingue Charon, qui avait écrit une histoire de Perse et de sa patrie (4) ; Anaximène, précepteur d'Alexandre, qui sauva, comme je l'ai rapporté, sa patrie par un sophisme, et Métrodore, qui

(1) Pausanias, lib. 9, cap. 31. Ovide, lib. 1.

(2) Strabon, lib. 13.

(3) Athénée, lib. 1, cap. 23.

(4) *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tom.

vivait du tems d'Épicure. Que reste-t-il maintenant de cette ville célèbre ? Quelques fragmens dispersés sans nulle adhérence entre eux. Les monumens auxquels ils appartiennent , sont détruits jusques à leurs fondemens, dont il n'existe même plus de traces.

A voir le village misérable auquel on donne encore aujourd'hui le nom de *Lampsaque*, on serait tenté de croire que c'est par erreur qu'il l'a conservé, et qu'on doit chercher les ruines de la véritable *Lampsaque* dans un autre lieu.

Comment est-il possible, en effet, qu'une ville encore florissante plusieurs centaines d'années après l'ère chrétienne, qui était le siège d'une métropole où il devait exister par conséquent plusieurs églises érigées dans le moyen-âge, et d'autres monumens de cette époque, n'en conserve nulle trace, et que la seule mosquée qui y existe, ne soit même qu'un bâtiment moderne, construit avec aussi peu de soin que les maisons de ses habitans ? Au reste, nous allons diriger nos recherches sur les plages voisines. Peut-être en exhumerons-nous des vestiges qui nous mettront sur la voie de quelque découverte importante.

LETTRE VII.

Au Tchardak.

Route de Lampsaki au Tchardak; description de ce bourg; temple antique, converti en une écurie; traces de plusieurs autres constructions aussi antiques; opinion sur la véritable place de la ville de Lampsaque.

Nous avons été visiter le joli village de Sardaki ou le Tchardak, qui se trouve sur le bord de la mer, à quelques milles au nord de Lampsaque. *Tchardak*, en turc, signifie donjon, et ce nom lui vient sans doute d'une haute tour bâtie sur un promontoire; elle sert de fanal pour indiquer l'entrée du canal aux vaisseaux venant de la mer de Marmara, et qui doivent se diriger de préférence vers cette côte, celle d'Europe étant bordée de récifs, comme nous en avons fait la malheureuse expérience.

La route de Lampsaki au Tchardak est fort agréable et assez bien entretenue; elle s'élève sur une chaussée, et, dans toute sa

longueur, un trottoir règne sur l'un des côtés : sans cette précaution elle serait impraticable dans la saison des pluies, le terrain étant extrêmement gras. Cette route ne serait-elle pas une portion de celle que les Anciens avaient construite le long de la côte d'Asie? Elle est au moins telle qu'on nous représente les voies antiques, partagée en un chemin bas pour les voitures, et un autre plus élevé, construit en larges dalles, destiné aux gens de pied, aux bestiaux et même à la cavalerie. Cette route aura été entretenue de tems immémorial, parce qu'elle présente encore les mêmes avantages qu'elle offrait anciennement. Il en est de même de plusieurs usages qui se sont perpétués, parce que leur utilité a été consacrée par l'expérience et le besoin journalier, tandis que presque tous ceux qui n'étaient que le résultat de circonstances particulières, du luxe, de la mode, ou d'autres considérations éventuelles, sont tombés en désuétude, et ont enfin été oubliés.

Le terrain de tout ce canton est excellent : aussi est-il cultivé avec autant de soin que d'intelligence, et l'aspect de ces campagnes fertiles nous retraçait celui de nos plus riches provinces de France. Les propriétés sont entourées, et séparées l'une de l'autre par des

haies d'arbustes odorans, ou par des cannes et des joncs entrelacés à clair-voie, d'une manière régulière et assez ingénieuse. Les cultures sont très-variées : ici l'on voit une pièce de blé ; là, un champ de coton ; plus loin, des planches d'herbes potagères ; partout un agréable mélange de vergers, de vignes et de bouquets de bois. Ce coup-d'œil est surtout remarquable lorsqu'on a touché à la côte opposée, qui est nue, stérile, sans arbres et même sans eau. Le bras de mer qui sépare ces deux contrées paraît avoir, comme une barrière insurmontable, préservé cette partie de l'Asie des guerres sans cesse renaissantes, et du passage dévorant des soldats. C'est cependant moins à ce fléau qu'il faut attribuer la stérilité actuelle de l'autre rive, qu'à la nature du terrain et à sa pente rapide, qui s'oppose à la culture. Ce contraste nous a frappés vivement. L'Asie est un grenier d'abondance pour la capitale de l'Empire, qui serait bientôt en proie à la famine, si l'on cessait de voir le détroit couvert de caïques chargées de tous les dons de cette terre fortunée.

Revenons à la route du Tchardak. C'est une promenade qu'on s'est plu à embellir par des établissemens publics bien intéressans, je veux

parler de fontaines qu'on y voit à des distances très-rapprochées; elles sont sur les bords du chemin. Construites avec la plus grande simplicité, consacrées à la seule utilité, elles remplissent leur objet d'une manière plus touchante que les somptueuses fontaines que nous avons vues à Gallipoli. Il n'est pas besoin d'y inscrire cet adage persan :

« Ne jette pas de boue dans la source où tu t'es
» désaltéré. »

elles sont sous la sauve-garde publique. On n'y voit pas des vases de métal pendans à une chaîne : une simple calebasse creusée sert au même usage. Le voyageur altéré la trouve sur le rebord du réservoir, s'en sert, la lave, et, après l'avoir baisée (1), la remet sur la même

(1) Cette action est assez ordinaire chez les Turcs; elle marque le respect ou la reconnaissance. Je rencontrai un vieillard chargé de pains, et courbé sous ce faix. Un de ces pains roula par terre. Une femme accourt, ramasse le pain, le baise et le remet dans la hotte. C'est particulièrement pour les papiers que les pieux Musulmans font cette cérémonie, dans l'idée qu'ils ont que ces papiers peuvent renfermer le nom de Dieu. « Pour marque » de l'amitié (dit Jean Copin dans la relation de ses voyages) que le capitaine arabe avait pour nous, il prenait » le bout de sa barbe, et la baisait en nous nommant.

Pierre, où un autre voyageur la retrouvera : les enfans eux-mêmes se garderaient d'y toucher autrement que pour s'en servir de cette manière. Le même sentiment qui a fait ériger ces fontaines, a porté le fondateur à planter des arbres qui offrent des fruits et de l'ombrage, et sous lesquels on voit souvent son tombeau et ceux de ses descendans, qui considèrent cette propriété comme un lieu sacré. En un mot, on reconnaît dans ces monumens une intention bien marquée de bienveillance, dont on n'est pas étonné lorsqu'on parcourt ce pays, où des mosquées, des écoles, des hôpitaux et des hôtelleries attestent à chaque pas la piété des Musulmans. Les Sultans donnent l'exemple de ces fondations pieuses en construisant des monumens publics et surtout des mosquées, auprès desquelles on réserve un vaste terrain planté de cyprès et d'autres arbres toujours verts, où ils font édifier des tombeaux magnifiques pour eux et pour les personnes de leur famille. Cet usage a de l'analogie avec celui des Empereurs romains,

» C'est une démonstration de bienveillance qui est pres-
» que en usage parmi tous les Mahométans ; et quand ils
» veulent témoigner du dégoût ou du mépris, ils prennent
» encore le bout de leur barbe, et crachent dessus. »

qui faisaient élever d'immenses mausolées , où non-seulement leurs parens , mais encore leurs affranchis et même leurs esclaves , avaient leurs places marquées : triste réunion , où chaque individu , de quelque rang qu'il eût été , n'occupait plus que l'espace nécessaire pour recevoir l'urne qui contenait ses cendres !

Je n'ai jamais rencontré une de ces fontaines , qu'elle ne m'ait rappelé l'une des plus touchantes idylles de Gessner. Soulevant les festons de lierre ou de chèvre-feuille qui retombaient sur le fronton , j'étais étonné de ne pas y voir inscrit le nom d'*Amyntas* ; et si une jeune Grecque au maintien modeste , drapée de son schal , la cruche de terre sur la tête , s'approchait pour puiser de l'eau , j'étais prêt à lui demander le récit des derniers jours d'*Amyntas* , « de l'homme vertueux , dont la » vie ne fut qu'une chaîne de bienfaits , et qui , » voulant faire du bien , long-tems après sa » mort , conduisit cette source en ce lieu et » y planta ces arbres. »

Gessner , peintre de la Nature et du sentiment , que n'as-tu pris tes modèles et puisé tes sujets dans cette contrée ! Tes pinceaux lui eussent restitué le charme qu'elle a perdu. Mais non ; ton ame sensible n'aurait vu qu'un triste

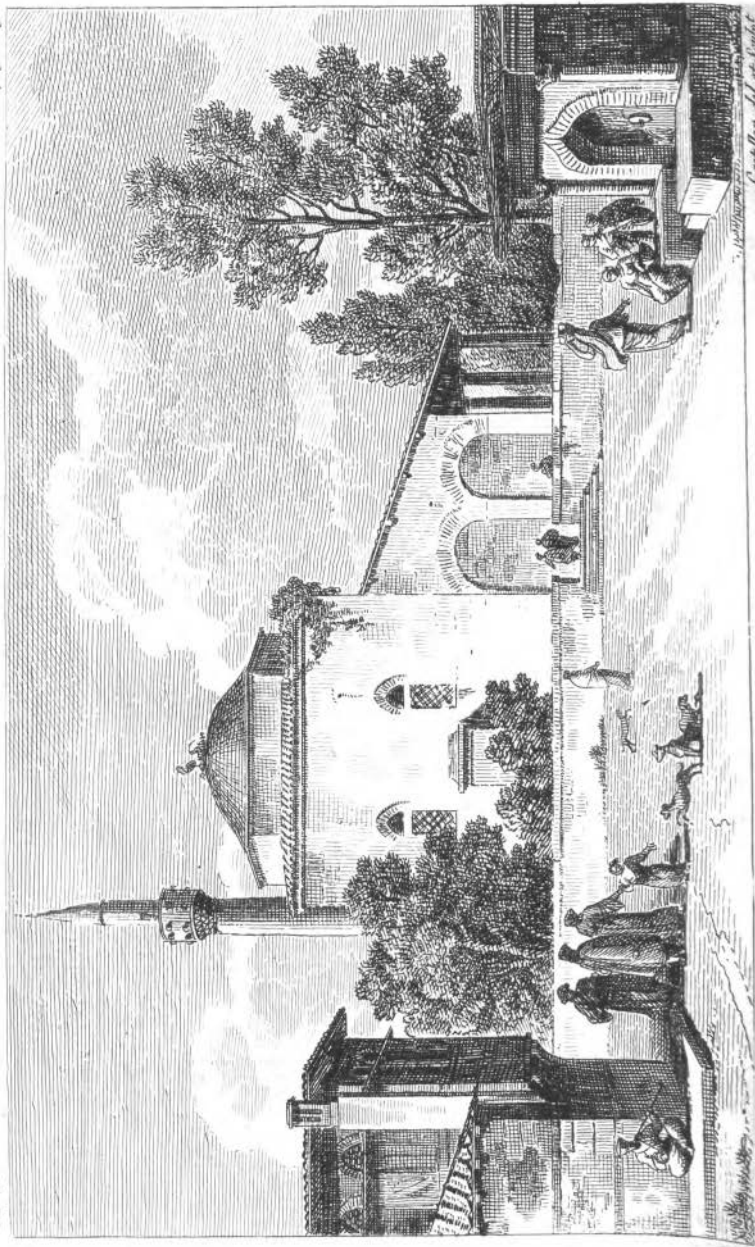
contraste entre cette terre et les descriptions de ses poètes : une sombre réalité aurait rebruni tes couleurs, ou, pour tracer de rians tableaux, il t'eût fallu fuir les villes habitées par le Turc indolent et barbare, par le Grec dissimulé et rampant. Contraint de t'enfoncer dans les solitudes que dominant le Pholoë et le Taygète, tu aurais retrouvé, il est vrai, l'Arcadie toujours sauvage, toujours belle ; mais que de peines et de fatigues t'auraient coûté quelques momens de plaisir ! Plus sage et plus heureux, c'est dans ta patrie que tu as retrouvé la candeur, la franchise, la fierté, la valeur des anciens Grecs, les vertus, en un mot, que tu aimas tant à chanter. Une autre Arcadie plus fraîche, plus riante, s'offrait à tes pinceaux. Époux chéri, père adoré, tu fus fixé dans ta retraite par la bonté de ton cœur et la simplicité de tes goûts : tu ne songeais qu'au bonheur, et tu trouvas la gloire : ta famille, tes amis et ton pays t'inspirèrent mieux cent fois que ne l'eût fait la Grèce déshonorée.

Le village de Tchardak est dans une agréable position sur le bord de la mer, à l'extrémité d'un vallon arrosé par de nombreux ruisseaux qui descendent en cascades de co-
teaux couronnés de bois. Il paraît que les ha-

bitans vivent dans l'abondance, et qu'ils ne sont pas avares de leur superflu ; car ils nous offraient avec empressement des provisions de toute espèce. Quelquefois même une porte ou une fenêtre s'entr'ouvrait, et des femmes nous présentaient, en se cachant le visage, des paniers remplis de fruits, de fromages ou d'œufs frais. Nous voyions autour des maisons une infinité d'oiseaux domestiques, et surtout des oies d'une grosseur extraordinaire, et dont le plumage était éclatant de blancheur. Nous avons vu aussi dans cet endroit, et pour la première fois, des troupes de grues ; elles paissaient le gazon auprès des ruisseaux, et nous laissaient approcher jusqu'à une certaine distance. Poursuivies, elles couraient plus vite que nous, en s'aidant de leurs ailes, s'élevaient péniblement ; mais lorsqu'elles avaient atteint une colonne d'air suffisante pour les soutenir, elles volaient avec grâce, et formaient des évolutions symétriques. Ces oiseaux font leurs nids sur les édifices les plus élevés, et l'on se garde bien de les y troubler. Si nous avions eu le malheur d'en tuer un, nous aurions couru les plus grands risques. J'ai rarement vu, dans un si petit espace, un aussi grand nombre de canards sauvages et de poules d'eau : la mer en

était couverte. La pêche y est aussi fort abondante.

Les habitans de ces côtes font peu de commerce ; mais l'abondance des productions naturelles les fait jouir d'une honnête aisance, sans leur inspirer l'amour du gain et la socieuse avarice qui en est la suite. Si l'on a quelquefois accusé ces peuples de mauvaise foi, de méfiance et de procédés peu délicats envers les étrangers, c'est que ces derniers y ont souvent donné lieu, ainsi qu'à des représailles fâcheuses ; mais il paraît qu'entre eux ils n'ont rien de cela à craindre. Leurs propriétés sont sous la sauve-garde publique, entourées seulement de haies ou de légères barrières en roseaux. Ces faibles remparts, insuffisans contre les mal-intentionnés, ne leur servent qu'à se mettre à l'abri des incursions des troupeaux et des autres animaux domestiques. La plus touchante preuve que je puisse donner de cette confiance, de cette bonne-foi générale, c'est de voir la plupart des portes de leurs maisons sans serrures, fermées d'un simple loquet en bois, ou même souvent de cordons que les habitans se contentent de nouer pour indiquer qu'il n'y a personne dans la maison. Ce seul fait, que nous avons remarqué avec autant de surprise que de plaisir



Madrasse de Scharadak
Constantinople

Mosquée de Scharadak.

plaisir dans les environs de Lampsaque et du Tchardak , et que nous pouvons certifier , fait l'éloge le moins équivoque de la moralité des habitans.

Sur la place de la mosquée (*Planche 10*) , nous avons aperçu divers fragmens antiques , et je soupçonne que cette mosquée elle-même fut construite sur d'anciennes fondations : le porche en est soutenu par des colonnes. Notre curiosité ayant été remarquée , on nous conduisit avec empressement et une bienveillance qu'on a rarement ici pour les étrangers , vers un vaste bâtiment qui sert d'écurie. Le comble repose sur deux rangs de colonnes antiques de différens diamètres. Les chapiteaux ne sont pas , à beaucoup près , assortis aux colonnes , ni même en proportion avec elles : quelques-uns sont posés en sens inverse. Les colonnes ne sont pas uniformément alignées et espacées , et l'on pourrait presque douter qu'elles eussent été fondées en ce lieu. L'obscurité qui y régnait , et l'impatience que témoignaient nos conducteurs , surtout lorsque nous voulions prendre des mesures , nous ont empêchés de vérifier si nous étions réellement sur l'emplacement d'un temple antique qui n'aurait pas encore été remarqué des voyageurs.

Il devait appartenir à une ville assez importante, bâtie sur l'emplacement du village de Tchardak. Ce n'est pas, au surplus, l'édifice en lui-même qui me ferait supposer l'existence de cette ville : ce serait plutôt les divers ordres dont il est composé. En effet, la variété des chapiteaux et des colonnes semble indiquer la préexistence de monumens divers, dont ils seraient les débris. Si les Turcs les avaient employés à l'ornement d'une mosquée, on pourrait croire que l'importance qu'ils attachent à ce genre de monument aurait vaincu leur paresse, et les aurait engagés à faire venir ces colonnes de Lampsaque ; mais l'usage qu'ils en ont fait, éloigne absolument l'idée d'une telle supposition, et prouve qu'ils les ont trouvées sous leur main. Il est probable que la plus grande partie de ces colonnes était sur pied, et qu'ils ont rétabli le moins mal qu'ils ont pu celles qui manquaient, les couronnant de divers chapiteaux trouvés dans le voisinage pour atteindre la hauteur de celles qui étaient entières, et asseoir le toit d'une manière régulière et horizontale.

Ce qui nous a fait encore supposer que nous fouillions un sol historique, c'est un aqueduc pour la conduite des eaux qui alimentent les fontaines de Tchardak. Ces fontaines

sont aussi plus nombreuses qu'il ne faut pour un très-petit village. On y remarque d'ailleurs, des fragmens de sculpture antique, dont on s'est servi fort mal-adroitement pour les décorer. L'aqueduc se trouve, en remontant la petite rivière, vers l'extrémité de la vallée, au levant. Il existe dans le même endroit d'autres ruines que nous n'avons pas examinées avec assez de soin pour les décrire.

Quelle est donc cette ville grecque parfaitement oubliée, qui néanmoins a possédé plusieurs monumens qu'on peut supposer magnifiques, à en juger par ce qui reste? L'étude des anciens auteurs et l'examen attentif de ces ruines conduiraient peut-être à la solution de ce problème.

En attendant qu'on ait reconnu et fixé la position des lieux avec plus d'exactitude que nous ne pouvons le faire, qu'on nous permette de réunir quelques faits, et d'en tirer des conséquences conjecturales que nous soumettons aux antiquaires.

Les Anciens nous apprennent qu'il n'existait sur cette côte que les villes de Lampsaque, de Pœsos et de Parium. Le Tchardak ne peut être la ville de Parium, qu'on place sur la Propontide, et par conséquent à quelques lieues plus au nord.

Voyons si ce serait celle de Pæsos (1), qu'on doit chercher entre Parium et Lampsaque. Homère la nomme *Pæsos* et *Apæsos*, et Didyme son scholiaste ajoute qu'elle tient ce dernier nom d'un de ses Rois. Strabon dit que c'était une colonie des Milésiens, parce que apparemment ils étaient venus s'y établir postérieurement à la guerre de Troye. Elle existait encore vers l'an 500 avant Jésus-Christ, puisqu'elle prit part à la révolte des Ioniens contre Darius, et qu'elle fut réduite comme les autres villes de l'Hellespont; mais elle était détruite du tems de Strabon, et ses habitans étaient passés à Lampsaque sans doute avant Scylax, car cet auteur n'en parle pas. Une rivière qui coulait sous ses murs avait retenu le nom de *Pæsus*. La destruction de cette ville est-elle l'effet de quelque convulsion de la Nature, de quelque fléau, ou la suite des malheurs de la guerre? C'est ce qu'on ignore. Ce qui paraît certain, c'est qu'il n'en est plus question dans l'Histoire depuis ce tems, et l'on ne désigne sur cette partie de la côte de l'Asie, la plus rapprochée de Gallipoli, que Lampsaque, comme port ou ville de quelque importance.

(1) Strabon, lib. 13.

Quel est maintenant l'état de Tchardak ? C'est un village, où l'on rencontre à chaque pas des fragmens antiques. Nous y avons aussi reconnu ceux d'un ou même de plusieurs temples, et, en remontant la petite rivière qui se jette près de là dans la mer, on voit des restes d'aqueducs qui peut-être portent encore les eaux à un grand nombre de fontaines. Le port est petit, mais bien abrité, étant entouré par un promontoire sur lequel s'élève une tour qui sert de fanal. Tout annonce le local d'une ancienne ville, et la rivière, dans laquelle on pourrait reconnaître le Pœsus, ferait croire à la préexistence de la ville Pœsos en cet endroit, situé en effet entre Lampsaque et Parium ; mais les ruines que nous avons entrevues au Tchardak n'auraient pas échappé à Strabon si la ville de Pœsos n'eût été totalement détruite de son tems. D'ailleurs, ces restes portent tous les caractères des constructions romaines, et même de celles du Bas-Empire. Nous y avons reconnu des chapiteaux de différens ordres, et surtout d'ordre composite que les Grecs n'ont jamais connu, et qui ne pouvaient appartenir qu'à des monumens bien postérieurs. Des aqueducs bâtis en briques et en petits moëlons unis par le ciment ne portent pas davantage

le caractère de monumens grecs. Or, si tous ces débris appartiennent au sol sur lequel ils sont dispersés, ce même sol n'est pas celui de la ville de Pœsos, qui n'existait déjà plus du tems de Scylax, c'est-à-dire, plusieurs centaines d'années avant l'époque que désigne le style de ces constructions. Le village de Tchardak n'occupe donc pas la place de l'antique Pœsos.

Cependant ce local était très-favorable à l'établissement d'une ville. Son port, sa rivière, la bonté du terrain qui l'environne, avantages que ne possède pas Lampsaki à un si haut degré, feraient soupçonner, malgré la distance qui sépare ces deux villages, que Lampsaque pourrait bien s'être étendue autrefois jusques en ce lieu, et que même le port de Tchardak était le véritable port de l'antique Lampsaque (1), celui où mouillent mainte-

(1) L'idée de placer l'ancienne Lampsaque à Tchardak est d'autant plus juste, que Strabon dit que cette ville avait un bon port, et qu'elle ne pouvait l'avoir que par le moyen des môles, dont on voit les restes en avant de Tchardak. Il n'y a point du tout de port à Lampsaki.

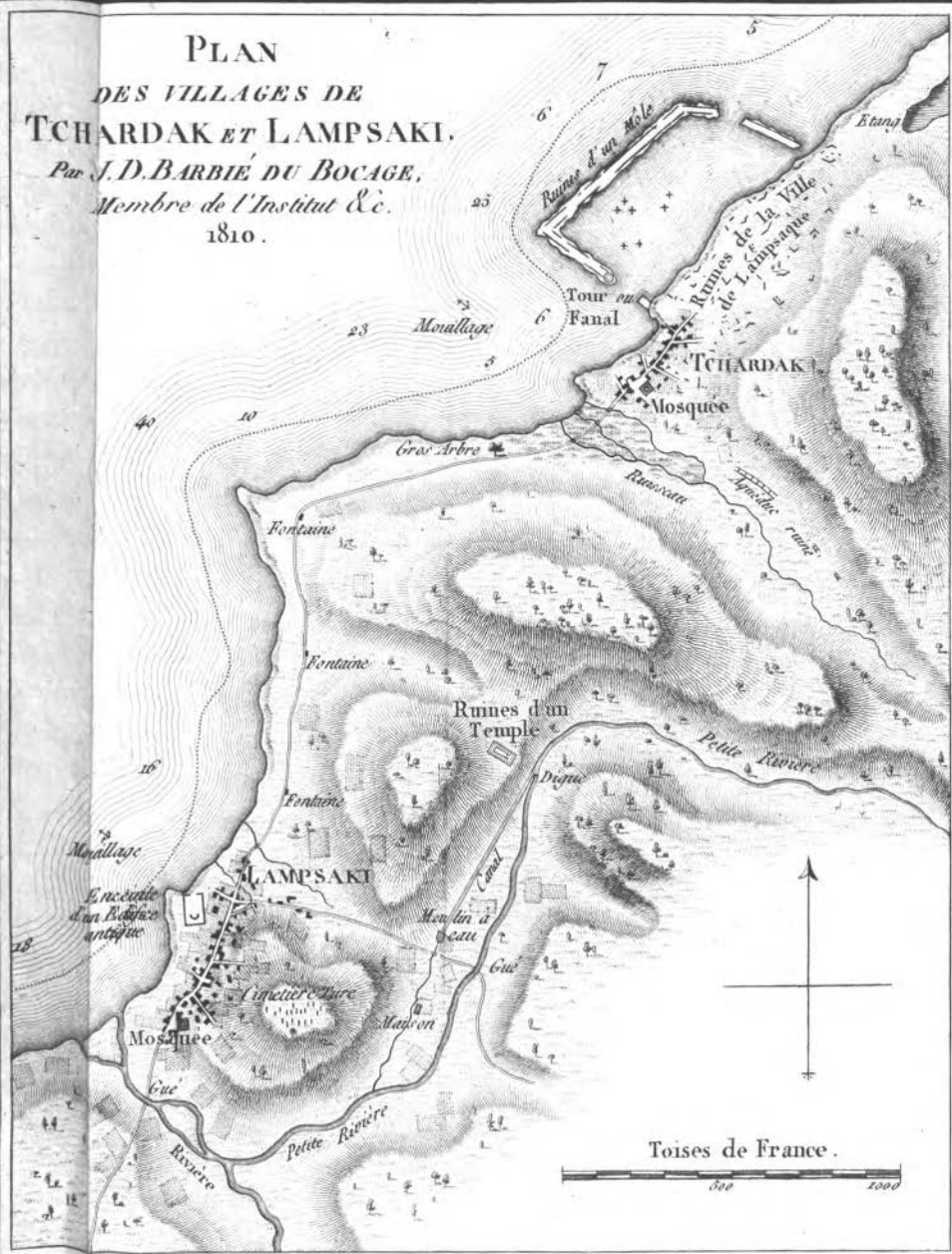
(Note communiquée par M. Barbié du Bocage, qui, d'après les données exactes qu'il possédait, et les notes que nous lui avons fournies, a eu la complaisance de tracer le plan de cette partie de la côte d'Asie.) (Planche 11.)

PLAN
DES VILLAGES DE
TCHARDAK ET LAMPSAKI.

Par J. D. BARBIÉ DU BOCAGE,

Membre de l'Institut &c.

1810.



nant les vaisseaux ne pouvant être considéré que comme une rade bien moins sûre que n'était le port de Tchardak pour les navires des Anciens, qui tiraient beaucoup moins d'eau que les nôtres. Au reste, nous n'avons réellement pas reconnu de monument antique fondé à Lampsaki, mais seulement des fragmens isolés, à l'exception de l'édifice situé sur le bord de la mer, et qui peut-être même n'a été formé que de marbres rapportés. Le temple même dont nous avons fait la découverte, et qui se trouve hors de ce village du côté de Tchardak, pourrait tout aussi bien appartenir à ce dernier endroit. Strabon marque l'ancienne ville de Percote comme le point intermédiaire entre Lampsaque et Abydos. Or, si l'on s'accorde à reconnaître Percote dans un lieu subsistant sous le nom de *Bergaze*, bien plus rapproché de Lampsaki que d'Abydos, il faudrait éloigner le site de Lampsaque vers le Tchardak, qui se trouve en effet à la distance requise. Il serait donc possible que cette ville célèbre, l'une des plus puissantes de l'Asie mineure, et qui, pendant plusieurs siècles, a été une place importante de commerce du Levant, couvrît toute cette côte depuis le Tchardak jusqu'au village de Lampsaki, qui aurait été l'un de ses anciens faubourgs.

Cependant, si le port de Tchardak doit être considéré plus spécialement comme celui de Lampsaque, pourquoi a-t-il perdu ce nom et l'a-t-il laissé usurper par un faubourg ou un village isolé?

On pourrait en accuser les géographes, et surtout les marins modernes, qui s'arrêtent de préférence dans ce dernier local, parce qu'il leur permet de jeter l'ancre sur une plus grande profondeur; ils auront pris la partie pour le tout, et auront conservé à ce mouillage un nom fameux, ne laissant à l'ancien port de Lampsaque que le nom du fanal qui le rend remarquable, et qui même fortifie encore notre opinion. Elle nous paraîtra d'autant plus probable, si nous pouvons la faire cadrer avec le récit de l'un des événemens qui présente le plus d'authenticité par les détails dont il est accompagné, et par l'accord unanime des historiens: il nous servira en même tems à rectifier quelques autres erreurs où sont peut-être tombés les géographes modernes.

Lors de la célèbre victoire d'Ægos-Potamos, remportée par Lysandre sur les Athéniens pendant la guerre du Peloponnèse (1),

(1) Xénophon, lib. 2.

la flotte de ces derniers était d'abord mouillée au port d'Éléonte dans la Chersonnèse. Après avoir pris des vivres à Sestos, ils firent voile, et remontèrent le canal jusqu'au lieu appelé *Ægos-Potamos* (la rivière de la Chèvre), où ils s'arrêtèrent vis-à-vis des ennemis, qui étaient campés à Lampsaque. « En cet endroit » l'Hellespont n'avait que quarante stades de » largeur (environ cinq quarts de lieue). » Lorsque l'armée navale de Lysandre s'avança » à travers le détroit pour attaquer celle des » Athéniens, l'armée de terre des Lacédémoniens se hâta de monter sur le promontoire » pour voir le combat, qui se livra à la chute » du jour; car Lysandre surprit les Athéniens, » qui avaient quitté leurs bâtimens pour se » disperser sur le rivage, où ils étaient occupés » à préparer leur repas du soir, etc. etc. »

Il résulte de ce récit, que la flotte des Athéniens était en face de Lampsaque, à l'embouchure d'une petite rivière; ils avaient choisi sans doute une station favorable pour la manœuvre, et qui les mît en même tems à l'abri d'un coup de vent, imitant en cela les Lacédémoniens, qui étaient au mouillage de Lampsaque, abrité par un promontoire.

Or, en face de Lampsaque il n'existe pas de position préférable à celle de Gallipoli. En

cet endroit le canal n'a pas en effet quarante stades de largeur ; ce qu'on ne peut pas dire de la partie où l'on marque l'embouchure de l'Ægos-Potamos, et qui est un des plus larges du canal. On pourrait donc reconnaître l'Ægos-Potamos dans la petite rivière qui traverse encore la ville de Gallipoli, et vient se jeter dans son port. L'armée de terre des Lacédémoniens, qui monta sur le promontoire de Lampsaque (celui du Tchardak), pouvait très-bien, de ce point élevé et le plus rapproché de Gallipoli, apercevoir tous les mouvemens des flottes rivales ; ce qu'elle n'aurait pu faire si l'Ægos-Potamos eût été à plusieurs lieues plus bas, comme l'indiquent toutes les cartes, distance beaucoup trop considérable pour qu'on pût distinguer les manœuvres des flottes, surtout à la fin du jour, moment dont Lysandre profita pour surprendre ses ennemis. De plus, le capitaine du vaisseau, qui allait reconnaître la position des Athéniens, eut ordre d'élever un bouclier lorsqu'il les verrait dispersés sur le rivage. Ce fut après avoir aperçu ce signal, que Lysandre donna l'ordre à ses galères de traverser le canal pour livrer le combat. Il fallait donc que le vaisseau qui avait été à la découverte fût à la portée de la vue. L'aurait-il été s'il fût redés-

cendu à plusieurs milles plus bas ? Il ne fit sans doute que traverser le canal, fort étroit, comme nous l'avons déjà dit, entre Gallipoli et Tchardak.

Cette explication ne paraîtrait-elle pas déterminer d'une manière fort claire la position respective des deux armées navales, et confirmer en même tems la véritable situation du port et de la ville de Lampsaque, ainsi que celle de la rivière d'Ægos-Potamos ? Il faudrait, pour prouver cette assertion, ou au moins lui donner toute la probabilité nécessaire, réunir un plus grand nombre de faits et d'autorités ; mais je ne pousserai pas plus loin un examen qui serait la matière d'une dissertation intéressante, et dont les matériaux me manquent. Je me borne pour le moment à éveiller l'attention des géographes sur une hypothèse qui demande toute leur attention.

LETTRE VIII.

Lampsaki, le 12 mars.

Effet des vents contraires dans le canal des Dardanelles ; idée d'un nouveau canal, beaucoup plus praticable en tout tems.

Nous sommes déjà au vingt-troisième jour de notre relâche forcée dans le canal des Dardanelles, et nous supportons de plus en plus impatiemment les retards qu'éprouve notre voyage. Les raffales, les coups de vent se succèdent, et des pluies presque continuelles et très-froides nous obligent à rester renfermés dans notre bâtiment. Parfois le calme renaît, le vent de sud souffle pendant quelques heures, et nous sommes leurrés d'un espoir qui s'évanouit ; car, le moment d'après, le vent du nord reprend le dessus, et souffle plus constamment que jamais. Nous nous épuisons en conjectures : l'aspect des eaux, celui du ciel, la couleur, la forme, la direction des nuages, sont la matière des observations, des conjectures et des oracles de l'équipage. Dans

sa mauvaise humeur il sacrifie les oies grasses de Tchardak, les chevreaux et le gibier de Lampsaki, et finit souvent par noyer son chagrin aux dépens de notre provision de vin de France. Aujourd'hui toutes les apparences étaient favorables : les nuages chassaient du sud, quoique encore un léger souffle de vent contraire expirât à la surface de la mer. Le soir, nous avons vu paraître à l'horizon, du côté des Dardanelles, plusieurs bâtimens qui, toutes voiles *dehors*, remontaient le canal et *arrivaient* directement de notre côté : l'on en a compté successivement jusqu'à vingt-cinq. Néanmoins, le vent du nord soufflait encore pour nous ; mais une légère brise de sud, qui s'est annoncée par la différence de température, lui a succédé, et les a amenés jusques auprès de nous. Cette scène animée était charmante. Le sillage de ces bâtimens traçait une ligne lumineuse, et leurs voiles, blanchies par un clair de lune très-brillant, se détachaient sur le fond des eaux, d'autant plus obscur qu'elles étaient plus agitées. En cet instant le vent de sud acquiert plus de force : plusieurs vaisseaux mouillés auprès de nous lèvent l'ancre, tendent leurs voiles, profitent déjà du vent favorable pour s'éloigner de la côte, doublent la pointe du Tchardak et disparaissent.

sent. Nous étions encore indécis. Notre pilote craint, sur une apparence trompeuse, de s'engager de nuit dans le canal : cependant le vœu général de l'équipage était de partir : l'on s'y décide ; mais rien n'était prêt : en voulant se hâter on se nuit, et nous travaillons tous pendant plusieurs heures. Enfin, au moment où nous levions l'ancre, le vent était déjà tombé : en conséquence nous avons repris notre première station.

Le 13 mars.

Nous avons été consolés de notre maladresse ; car les vaisseaux qui nous avaient devancés, après avoir été ballottés toute la nuit à l'extrémité du canal, tantôt par le vent de sud qui les chassait vers la mer de Marmara, tantôt repoussés par le vent de nord qui leur en défendait l'entrée, se sont vus forcés de revenir au mouillage.

Je ne sais si on a déjà remarqué cet effet singulier, qui souvent a lieu dans l'Hellespont, et de quelle manière on l'a expliqué. Il serait curieux de rechercher avec quelque certitude les causes de cette lutte entre deux vents contraires, dont l'un soufflait constamment sur la Méditerranée, l'autre régnait sur

la Propontide, tandis que le point où nous nous trouvions, était la limite où ils se combattaient en vain. Peut-être reconnaîtrait-on que cette lutte, qui a duré près d'un mois, est occasionnée par la configuration des terres, ou plutôt des chaînes de montagnes qui dominent d'un côté l'Asie, de l'autre la Chersonnèse, et produisent ces contre-courans de l'atmosphère, de même que les angles saillans et rentrans de la côte produisent les courans et les remoux des eaux du Bosphore (1).

Les retards et les contrariétés que nous avons éprouvés jusques à présent dans notre traversée, nous rendent croyable le récit des voyages d'Ulysse. Les connaissances bornées des Anciens en astronomie, la construction vicieuse de leurs vaisseaux, et surtout la privation de la boussole, devaient rendre leur navigation aussi lente que périlleuse. L'Archipel devait être pour eux un labyrinthe inextricable, puisque, malgré nos connaissances nautiques, nous nous trouvons arrêtés si souvent. Ils avaient même des ressources qui nous manquent; car, pour se tirer d'em-

(1) *Marsigli*, dans son *Traité du Bosphore*, a donné une explication très-ingénieuse des courans et contre-courans du canal de Constantinople.

barras, ils pouvaient, en profitant d'un tems calme, avoir recours à leurs rames, et par ce moyen franchir les passages où nous sommes enchaînés, parce que leur resserrement ne permet pas à nos vaisseaux de louvoyer. Le canal des Dardanelles est en effet trop étroit pour employer cette manœuvre, qui pourrait tout au plus réussir à de légers bateaux de pêcheurs.

Ne serait-il pas possible d'éviter cet inconvénient, et de rendre par-là un éminent service au commerce, en séparant du Continent la presqu'île de la Chersonnèse ? Un simple coup-d'œil sur la carte peut faire sentir toute l'importance de ce projet, et l'inspection des lieux qui m'en a fait naître l'idée, ne m'a pas convaincu de l'impossibilité du succès; projet néanmoins qu'on ne verra point exécuter tant que les Turcs posséderont cette contrée.

La Chersonnèse de Thrace se joint à la terre ferme, quelques milles au nord de Gallipoli, par un isthme d'environ mille toises de largeur. C'est sans doute en ce lieu qu'était la longue muraille qu'on avait élevée pour mettre cette presqu'île à l'abri des surprises de l'ennemi. Quoique ce mur ait été souvent ruiné par des tremblemens de terre, il doit encore en rester des vestiges, et ils indiqueraient

raient la place du canal, en supposant, ce qui est assez probable, que cette muraille ait été construite dans un lieu bas et d'un facile abord; car elle eût été inutile si l'isthme, embarrassé de montagnes et de rochers escarpés, n'eût laissé que des passages étroits, et par-là faciles à défendre de toute autre manière. Je n'ai pu vérifier si cette partie de la côte était en effet moins élevée que le reste de la presqu'île; je ne fais que le présumer.

En observant de loin le contour des montagnes et leur projection sur l'horizon, elles semblent s'abaisser, et former un vide de ce côté; ce qui s'accorde d'ailleurs avec la configuration des côtes, qui ne présentent pour l'ordinaire un renfoncement que là où il existe un vide ou terrain bas entre deux élévations; tandis qu'au contraire elles offrent une saillie d'autant plus avancée en mer, que le terrain est plus élevé.

Cet effet est surtout bien marqué sur les côtes bordées de montagnes. Laissent-elles un intervalle? la mer semble s'y précipiter, et y former un golfe ou un port; mais ces mêmes montagnes s'élèvent-elles? leur base devant s'étendre en raison de leur élévation, elles repoussent les flots et forment un cap ou un promontoire. Cette loi de la Nature,

qui présente peu d'exceptions, n'est pas toujours observée par les géographes, et c'est même un bon moyen de s'assurer du degré de confiance qu'on peut leur accorder. On reconnaît aisément, à cet oubli des convenances naturelles, les cartes dont le tracé des montagnes a été fait d'idée plutôt que sur des données véritables, et l'épreuve que j'en ai faite quelquefois a été confirmée ensuite par l'expérience. Si, dans quelques endroits, on voit des ports entourés en entier par des rochers élevés, ces escarpemens sont dus à des causes particulières, tels que des éboulemens de montagnes plus élevées, ou à l'action des feux souterrains et autres convulsions de la Nature. Ces enfoncemens, en quelque sorte factices, ne sont que partiels; tandis que ceux que présentent les rades, les golfes naturels, suivent généralement cette loi. Peut-être même pourrait-on tracer avec assez de vérité la charpente intérieure d'un pays, dont on ne connaîtrait que les côtes, en supposant que les caps les plus avancés donnent naissance aux principales chaînes de montagnes, et que les légères saillies ne sont produites que par des coteaux.

L'isthme de la Chersonnèse étant resserré entre deux golfes, on pourrait conclure, d'a-

près le raisonnement précédent, que le sol est plus bas en cet endroit que dans le reste de la presqu'île.

Je n'entreprendrai pas de prouver la possibilité de l'exécution de ce canal, les données exactes nous manquant pour préjuger le succès de cette entreprise, qui, dans tous les cas, serait moins extraordinaire que celles tentées par Xercès et Néron pour séparer de la terre-ferme les presqu'îles du mont Athos et du Péloponnèse. Il suffit néanmoins que les Anciens aient conçu l'idée de pareils travaux, pour que nous puissions nous flatter de les exécuter, pouvant disposer de moyens plus puissans que les leurs, et surtout ayant, dans la poudre à canon, un agent avec lequel on entreprend ce que l'industrie et la patience laborieuse des hommes n'exécuteraient peut-être jamais.

Mais il s'agit moins de la difficulté de cette opération, que de l'utilité qui en résulterait pour le commerce en général, et plus particulièrement pour celui du cabotage.

Cette communication, ouverte directement de la mer de Marmara au golfe de Melas et dans l'Archipel, éviterait un long détour aux vaisseaux qui de Constantinople doivent aller sur les côtes de la Macédoine et même à Salonique, l'une des principales échelles du Le-

vant ; ils sont obligés de redescendre au sud pour remonter ensuite à l'ouest, ce qui souvent est très-difficile, à moins que le vent ne tourne à point nommé à leur sortie du canal des Dardanelles. Si le contraire arrive, ils sont obligés de relâcher à Ténédos ou à Lemnos, quelquefois même dans des ports plus éloignés. Il n'est pas rare alors de voir les marins consumer inutilement un tems précieux, et même une partie de leur bénéfice, en attendant que le vent leur devienne favorable pour continuer leur route ; tandis qu'en passant par le nouveau canal, le même vent qui les y amènerait, les en ferait sortir et les accompagnerait jusques à leur destination, la direction de ce canal, qui pourrait être tracé de l'est à l'ouest, étant diamétralement opposée à celle des Dardanelles, qui court du nord au sud (1).

De plus, les vaisseaux qui viennent de la Méditerranée jouiraient aussi de cet avantage ; car le même vent qui leur défendrait l'entrée de l'Hellespont, leur permettrait de pénétrer

(1) J'indique ici le gissement du canal des Dardanelles nord et sud, quoique sa direction générale soit du nord-est au sud-ouest. Néanmoins, comme la partie la plus étroite court du nord au sud, il faut l'un ou l'autre de ces vents pour entrer ou sortir du canal.

dans le canal de l'isthme de Thrace. D'ailleurs, ce canal ne parcourant qu'un espace fort court, on pourrait y établir un chemin de hallage pour la remorque des bâtimens pendant ce trajet, au-delà duquel, trouvant, d'un côté ou de l'autre, une mer ouverte, ils pourraient louvoyer et s'y soutenir en attendant les chances favorables, beaucoup plus nombreuses qu'elles ne le sont dans un canal resserré et tortueux comme celui des Dardanelles.

LETTRE IX.

Gallipoli, le 16 mars.

Arrivée d'une escadre turque ; évolutions d'un corps de cavalerie sur la côte ; départ de Lampsaki, et retour à Gallipoli ; vaisseau pestiféré.

Ce matin, de bonne heure, le vent du sud s'est encore déclaré. Aussitôt une foule de voiles s'est montrée à l'horizon, et nous avons joui du même spectacle que nous n'avions vu précédemment que la nuit. C'était une division de l'escadre turque qui arrivait dans le plus bel ordre, le vaisseau commandant à la tête, et suivie de plusieurs bâtimens marchands. On a tiré un grand nombre de coups de canon pour se saluer mutuellement, et des cris de joie s'élevaient de toutes parts ; mais le vent du sud n'ayant pas continué, tous ces bâtimens ont mouillé autour de nous.

Aussitôt que le vaisseau commandant a été à l'ancre, notre capitaine, les chefs de la mission et l'interprète s'y sont transportés. Le vice-amiral turc les a reçus avec distinction :

il avait entendu parler de nous , et a témoigné la part qu'il prenait à tout ce qui nous était arrivé de désagréable ; il nous a offert ses services , et , sur notre demande , il a ordonné qu'on nous livrât une ancre avec son cable pour remplacer celle que nous avions perdue au cap Saint-Ange. Ayant ensuite témoigné le desir de nous rendre visite à notre bord , on lui a observé que , après une navigation aussi longue , nous étions dépourvus de tout et hors d'état de le recevoir dignement , et que d'ailleurs notre bâtiment ne lui présenterait rien de curieux. Il a répondu sur-le-champ : *N'y a-t-il pas des hommes ? Ce sont eux que je veux voir.....* On a pris congé de lui , et , en entrant dans la chaloupe , on a trouvé deux moutons et deux agneaux que le Bey y avait fait porter à titre de présent.

Bientôt après nous avons vu paraître sur la plage , entre Lampsaki et le Tchardak , un corps de cavalerie turque , qui était accouru moins pour reconnaître la flotte , que pour faire honneur au commandant. Cette troupe a manœuvré long-tems sur le rivage. Les habits de ces cavaliers n'étaient pas uniformes quant à la couleur , qui varie au gré de leur caprice ; mais leur coupe , et surtout la forme du turban , distinguait les rangs et les diffé-

rentes armes. Divisés en pelotons, ils exécutaient des charges les uns contre les autres en brandissant leurs sabres recourbés au dessus de leurs têtes; ils se mêlaient ou se séparaient avec la plus grande vivacité, en formant des évolutions plus agréables à la vue, que savantes. Quelquefois ils lançaient leurs chevaux au grand galop, et, arrivés en présence, ils s'arrêtaient subitement, tournaient bride d'un autre côté, et trompaient par ce moyen leurs adversaires, qu'ils laissaient passer et qu'ils prenaient en flanc; ils sont fort adroits à cette sorte d'exercice, et habituent leurs chevaux, à un signal donné, à s'élancer au galop et à tomber du mouvement le plus rapide dans l'immobilité la plus parfaite. Pour parvenir à les dresser à un pareil manège, nous les avons vus courir bride abattue vers les flots de la mer, qui, venant à se briser à leurs pieds, les forçaient à terminer leur course. D'autres lancent leurs chevaux vers les bords d'un fossé trop large pour qu'ils puissent le franchir, ou bien contre un mur élevé, où ils se briseraient la tête s'ils ne s'arrêtaient pas à tems. Cette manière d'exercer les chevaux est aussi dangereuse pour le cavalier que pour ces animaux, et il faut qu'ils soient excellens pour y résister. Il est vrai qu'ils sont plus tôt ruinés,

et que les sacades auxquelles ils sont exposés leur rendent la bouche très-dure.

Vers midi, le Bey est arrivé à notre bord, comme il nous l'avait promis. On l'a remercié de ses dons, et toutes les personnes composant la mission lui ayant été présentées, il les a questionnées au moyen de l'interprète, qui lui transmettait nos réponses : il est surtout entré dans beaucoup de détails avec les maîtres ouvriers, qu'il a jugés avec raison très-habiles dans leur état; il leur a témoigné qu'ils seraient d'une grande utilité à Constantinople, où ils pourraient faire des élèves, et rendre par-là des services importants à sa nation, qui ne manquait pas de bras ni d'intelligence, mais de bons maîtres.

Le vent du sud s'étant élevé pendant que le Bey était à notre bord, cet officier est monté sur le pont, d'où il a fait un signal qui a été transmis aussitôt, d'un vaisseau à l'autre, à toute la flotte. Dans le même moment nous nous sommes aperçus que nous chassions sur notre ancre, et que le courant nous entraînait. Il nous a dit d'en profiter pour mettre à la voile; mais la plus grande partie de notre équipage était absente, les uns ayant été chercher l'ancre qu'on nous avait promise, et d'autres étant à terre pour remplir les futailles.

Nous lui avons témoigné notre embarras. Alors, ayant fait un signe aux matelots qui étaient dans la chaloupe qui l'avait amené, ces marins ont grimpé en un clin d'œil aux haubans, et se sont distribués à tous les postes : le Bey lui-même commandait la manœuvre. Soit amour-propre, soit crainte, soit que le seul aspect du chef ait doublé les forces de chaque individu, l'ancre a été levée en un instant, le vaisseau couvert de voiles, et le gouvernail l'ayant fait tourner du côté de la mer de Marnara, nous avons commencé à marcher comme par enchantement. Alors le Bey, nous souhaitant un bon voyage, a remonté dans sa chaloupe et a rejoint son vaisseau, qui était également sous voiles, et, peu d'instans après, le canal s'est trouvé couvert d'embarcations de toute espèce.

Notre départ avait l'air d'une fête et d'un défi. Les vaisseaux se croisaient, cherchant à se dépasser mutuellement : c'était à qui manœuvrerait avec plus d'adresse et de légèreté. De tous côtés le canon tirait : des banderolles étaient hissées au haut des mâts, et les caïques, chargées des hommes qu'on avait laissés à terre, cherchaient, à force de rames, à rejoindre leurs vaisseaux respectifs. Le nôtre, assez bon voilier, n'a pas été un des derniers

à gagner l'extrémité du canal ; mais l'on s'est bientôt aperçu que les plus avancés étaient stationnaires. Le vent du nord leur barrait le passage. Il était vraiment curieux de voir tous les bâtimens arrêtés au même endroit par une puissance invisible, et luttant en vain pour dépasser cette ligne de démarcation : ils croisaient dans tous les sens, reviraient de bord pour tenter de nouveau le passage, sans pour cela faire un pas de plus en avant. Enfin, la plupart, entraînés par le courant, se sont vus contraints de rétrograder, les uns vers le mouillage de Lampsaki, et d'autres, dont nous avons suivi l'exemple, ont tourné vers Gallipoli, espérant d'y être plus à portée d'y profiter de la première chance favorable.

Il était encore de bonne heure, et nous nous sommes embarqués dans la chaloupe, profitant avec empressement de l'occasion de revoir la ville de Gallipoli pour ajouter de nouvelles observations à celles que nous avons déjà recueillies sur cette ville.

Nous voguions de concert avec une chaloupe partie en même tems que nous d'un bâtiment turc mouillé dans la rade à côté du nôtre, et nous étions fort près du port de débarquement, lorsqu'un coup de canon tiré à bord de notre bâtiment, qui faisait signaux

sur signaux , a porté notre attention de ce côté : en même tems nous avons aperçu notre canot monté par le capitaine et ses plus vigoureux matelots ; ils voguaient avec une rapidité extraordinaire pour nous atteindre , et nous appelaient à grands cris. Au trouble et à l'agitation qu'ils témoignaient , nous avons craint qu'il ne fût arrivé quelque fâcheux événement ; aussi avons-nous rebroussé chemin. Lorsque le capitaine a été à la portée de la voix , il nous a crié avec l'expression de la plus vive inquiétude , que la chaloupe que nous suivions , et qui serait arrivée en même tems que nous à la ville , contenait des pestiférés ; que le vaisseau auquel elle appartenait , avait déjà perdu plusieurs de ses passagers , victimes de la contagion , et que , pour nous en garantir , il fallait nous renfermer à notre bord , et employer la surveillance la plus exacte pour éviter toute communication avec la flotte et même avec la ville , qui serait bientôt infectée. En effet , la chaloupe du vaisseau pestiféré a abordé sans difficulté à terre ; elle va y semer les germes d'un fléau destructeur , et quand bien même , par un hasard fortuné , la ville de Gallipoli se garantirait de ce malheur , Constantinople n'en sera pas à l'abri ; car ce bâtiment marchand , des-

tiné pour cette capitale, y abordera avec autant de facilité. Son équipage débarquera, se mêlera à la population de cette ville. Les marchandises que ce vaisseau contient, seront exposées en vente dans les bazards, divisées en une infinité de parties, et, passant de main en main, elles dissémineront à l'infini le venin pestilentiel. Une cause légère en apparence, et qu'il aurait été si aisé de détruire dans son origine, peut produire les effets les plus effrayans. Funeste sécurité! Que de victimes n'immoles-tu pas journellement! et combien est coupable le Gouvernement qui repousse les conseils et les exemples des autres nations pour se livrer aveuglément et sans nécessité à l'absurde croyance de la prédestination, et qui s'endort avec sécurité sur le bord de l'abîme où cette aveugle imprévoyance doit le précipiter!

Le 22 mars.

Nous avons éprouvé cette nuit un orage épouvantable. Le ciel et la mer étaient en feu : la foudre éclatait à tout instant : le vent mugissait, et amoncelait des montagnes d'eau qui se brisaient sur le pont, et le rendaient impraticable. Le vent ayant sauté du midi au

nord, il a tombé de la grêle, et le matin nous avons été fort surpris de voir toute la côte couverte de neige. Notre étonnement a redoublé lorsque nous nous sommes aperçus que le pont humide s'était recouvert d'une couche de verglas. Les cordes, imprégnées d'eau, étaient gelées, et les poulies immobiles. Si, dans une pareille position, nous avions chassé sur notre angle, nous aurions été fort embarrassés.

LETTRE X.

Le 23 mars.

Entrée dans la mer de Marmara ; relâche à Koutali ; îles de Marmara ; illuminations du Rhamadan ; événement à bord ; Long-Pont, Petit-Pont et San-Stefano.

NOTRE détention volontaire à bord du vaisseau n'a pas été longue. Nous avons encore levé l'ancre à six heures du matin par un petit vent du sud, et nous nous sommes éloignés de la terre et du funeste bâtiment, que nous comparions à la boîte de Pandore ; nous avons remonté lentement le canal, doublé le cap de Gallipoli, et, bientôt après, le cap opposé qui supporte la tour ou le fanal du Tchardak. Alors, quoique le vent ait fraîchi et qu'il devint moins favorable, comme nous nous trouvions dans un espace ouvert et plus propre à la manœuvre, nous avons couru quelques bordées qui nous ont portés à la hauteur des îles de Marmara. Le vent du nord nous a cependant empêchés de les dépasser ;

et comme nous n'avions pas l'espoir d'atteindre quelque port sur la côte d'Europe, l'on est convenu de mouiller à Koutali, l'une des îles de Marmara. Plusieurs vaisseaux nous y ont suivis, et nous avons mouillé à une heure en face de la ville, ou plutôt du village de Koutali, et assez près de terre. Ce mouillage ne serait pas tenable par un gros tems, et surtout par le vent du sud; mais nous y étions abrités du vent du nord par les hautes montagnes de l'île de Marmara.

Ce groupe d'îles est composé de deux grandes, Marmara et Avesia; d'une moyenne, qui est celle de Koutali, et d'une petite, qu'on nomme Gadaro. Marmara a environ quinze lieues de circuit, une ville, plusieurs bourgs, et quelques couvens de caloyers. Il y a trois bourgs à Avesia. Le principal s'appelle *Arabkioi*, bourg des Arabes, parce que les habitans sont de cette nation ou en tirent leur origine. Gadaro, quoique la plus petite de ces îles, est, dit-on, la plus habitée; elle a plusieurs bourgs et couvens. On y recueille, ainsi que dans les autres, du blé, du vin, des fruits excellens et du coton. Les pâturages y nourrissent beaucoup de bestiaux, et la pêche y est très-abondante. On ne trouve des bois que dans l'île de Marmara, et encore en petite quantité.

quantité. Cette île se nommait autrefois *Proconnèse* (1); elle était célèbre par ses carrières de marbre, qui sont toujours exploitées. On en tire les matériaux qui servent à la construction des mosquées et des monumens publics, tant de Constantinople que des villes principales de l'Empire.

Les îles de l'Archipel et de la mer de Marmara sont sans cesse exposées aux vexations des Turcs. Sûrs de l'impunité, ils se croient tout permis avec ces insulaires, sachant bien d'ailleurs que ceux-ci ne se permettraient pas

(1) Proconnèse, île de la Propontide, au nord-ouest de l'île de Cythique; elle portait aussi le nom d'*Élaphonnèse* ou de *Nébris*. Scylax fait de Proconnèse et d'Élaphonnèse deux îles différentes. Strabon paraît aussi de cet avis. M. Larcher, dans sa *Table géographique de l'histoire d'Hérodote*, accorde ces deux auteurs en supposant qu'il y avait en effet deux îles, qui n'étaient séparées que par un petit bras de mer qui fut comblé avec le tems, et que ces deux îles furent réunies et n'en firent plus qu'une. Cette explication serait satisfaisante si l'aspect des lieux n'en faisait sentir l'insuffisance. La grande île de Marmara étant couverte de montagnes fort élevées, et qui vont en pyramidant jusqu'au centre de l'île, il ne paraît pas probable qu'elle ait pu jamais avoir été séparée en deux parties. Peut-être serait-il plus simple d'attribuer aux deux grandes îles, Marmara et Avésia, les deux noms en question.

des voies de fait contre quelque Musulman , sans se mettre dans le cas de voir leurs villages détruits , tous les habitans maltraités et dispersés. Les Grecs eux - mêmes , lorsqu'ils sont revêtus d'une dignité quelconque qui leur donne le moindre pouvoir , se permettent et se font un jeu de vexer leurs compatriotes , semblables à des enfans qui se vengent sur des êtres plus faibles qu'eux , de la contrainte qu'on leur impose. A cet égard , voici une anecdote qu'un témoin oculaire vient de nous raconter.

« L'an passé un bâtiment turc , revenant d'Alexandrie , mouilla dans le port de Kontali. Le capitaine était Grec , et la plus grande partie de l'équipage composée de gens de cette nation. Ils débarquent , et vont se dédommager à terre des privations qu'une longue traversée leur a imposées. A la suite d'une orgie complète , ils allaient retourner à bord , lorsqu'il leur prend fantaisie d'acheter des meules de foin , sous prétexte de nourrir des bestiaux qu'ils avaient embarqués ; ils ne sont pas d'accord sur le prix avec les habitans , disputent avec vivacité , et , à la suite de quelques propos inconsidérés de part et d'autre , d'injures et de menaces , les marins , ne se sentant pas les plus forts , se voient forcés de se rembar-

quer, quoique avec la ferme résolution de se venger. En effet, le capitaine est à peine rentré sur son bord, qu'il fait charger les canons à boulets, les fait pointer sur la ville, et ordonne de tirer : il arme ses matelots, s'embarque avec eux sur les chaloupes, et donne la chasse aux bateaux de pêcheurs, qu'il poursuit à coups de fusil ; il exécute même un débarquement, et, toujours protégé par le feu de son vaisseau, il marche sur la ville, que les habitans avaient déjà abandonnée. Enfin, après avoir pillé ce qui est à sa convenance, il se rembarque, lève l'ancre, et continue sa route. »

Le croira-t-on ? ce même vaisseau est en ce moment mouillé devant Koutali. Les habitans l'ont parfaitement reconnu, et, pour s'en assurer, ont demandé le nom du capitaine. On croyait qu'ils allaient le dénoncer au reste de la flotte turque : ils s'en sont donné garde, tant la crainte l'emporte, dans leur esprit, sur la vengeance. Bien plus, le capitaine et son équipage ont eu l'effronterie de descendre à terre, de se disperser dans l'île ou de se mêler avec ses habitans, sans que ceux-ci aient témoigné le moindre ressentiment, tandis que les autres se vantaient de leur coupable prouesse comme d'un jeu.

Le 25 mars.

Ce matin , à la pointe du jour , nous avons mis à la voile et couru au large ; mais le vent ayant fait le tour de la boussole , nous n'avons fait que louvoyer sans avancer beaucoup. Les matelots se sont occupés , pendant la journée , à nétoyer et à peindre l'extérieur du bâtiment en jaune , rouge et noir , comme c'est leur usage , à la veille d'arriver à leur destination ; l'on a aussi préparé les canons pour le salut , garni les sabords vides de canons de bois , et déployé les pavillons , les flammes de toutes couleurs pour pavoiser le navire à notre entrée dans le port de la capitale.

Il a été décidé qu'on passerait la nuit à courir des bordées. D'ailleurs , le tems est fort beau , la mer presque calme , et toutes les villes , même jusqu'aux moindres villages situés sur le bord de la mer , et que nous distinguons à la lueur des illuminations du *Ramadhan* , doivent nous servir de point de reconnaissance pour nous diriger dans notre route.

L'on sait que les Turcs ont un carême qu'ils appellent *Ramadhan* , et qui dure pendant une lune : ils jeûnent très-rigoureusement pendant le jour ; ils se privent même de fu-

mer, et une goutte d'eau, le parfum d'une fleur, suffirait pour leur faire perdre le mérite de cette bonne œuvre; mais aussitôt que la nuit approche, et qu'ils ne peuvent plus distinguer un fil bleu d'un fil noir, et ceux qui ont une mauvaise vue s'en prévalent, dans cette circonstance, sans scrupule, ils se dédommagent amplement de leurs privations du jour, font bonne chère, et se divertissent la nuit entière. Quelques riches particuliers font dresser des tables servies devant leurs maisons, et invitent les passans à s'y arrêter; ce qui fait dire aux pauvres : « Je prie Dieu pour qu'il comble de biens celui qui me donne à souper. » Vers la fin du Ramadhan, la joie redouble, et elle est à son comble quand arrive le Beyram, que nous nommons improprement la Pâque des Turcs (1). Les boutiques sont ouvertes et illuminées : les mosquées le sont surtout avec beaucoup de soin, et, du haut des minarets, on joue des fanfares. Ce spectacle, auquel nous n'assistions, il est vrai, que de loin, avait son agrément. Nous n'étions plus seuls. Chaque lumière que nous apercevions sur la côte nous indiquait

(1) Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, aux articles AID et BEYRAM.

une réunion joyeuse , et , faute de mieux , nous y assistions en idée.

Le 26 mars.

CETTE journée a été pour nous celle des accidens. En virant de bord , la vergue du grand hunier s'est rompue , et la grande chaloupe a été crevée. L'on a réparé les dommages le moins mal possible ; mais le soir il nous est arrivé un autre événement qui pouvait avoir les suites les plus désastreuses , et qui s'est terminé d'une manière comique.

Notre bâtiment était fort vieux , et surtout fatigué par les secousses qu'il avait éprouvées lorsque nous avons touché sur les récifs de la côte de Gallipoli. Le pont et le plancher de la chambre du capitaine étaient disjoints : il y avait des fentes qui nous donnaient beaucoup d'inquiétude ; car une flammèche qui s'y serait introduite , aurait pu mettre le feu à la poudre de la sainte-barbe , située précisément au dessous de la chambre où nous couchions. On ne pouvait cependant empêcher nos Grecs de fumer la pipe , et l'on se contentait d'éteindre le feu de la cuisine aussitôt après dîner. On avait pris aujourd'hui les mêmes précautions : cependant il s'est

répandu dans le bâtiment une forte odeur de brûlé. L'on a parcouru aussitôt tout l'intérieur de l'entre-pont et de la cale sans découvrir la moindre trace de feu. La nuit est arrivée, et a augmenté nos alarmes. Le ciel étant très-obscur, on a ordonné d'éteindre toutes les lumières, et ce n'est qu'alors qu'on a aperçu, au travers des fentes de la porte du coffre au charbon, une lueur qui a indiqué que le feu y avait pris. Tout le monde s'était réuni sur le pont. On faisait jouer les pompes, et l'on allait jeter de l'eau sur le feu, lorsqu'un Grec a observé qu'on s'exposait, par ce moyen, à produire une sorte d'explosion, et il a eu la présence d'esprit de proposer le remède le plus sûr, qui était de se débarrasser de notre ennemi en le jetant à la mer. L'on s'est mis sur-le-champ à l'ouvrage : l'on a scié les pieds de l'édifice de la cuisine, l'on a coupé les cordages qui l'amarrèrent au grand mâst, et, lorsqu'elle a été détachée, à force de bras et de leviers on l'a poussée contre le plat-bord. Alors, redoublant d'efforts, elle a été enlevée au moment où le bois échauffé commençait à prendre feu, et précipitée dans la mer, qu'elle a couverte de ses débris enflammés. Le danger passé, nous

n'avons pu nous empêcher de rire du désespoir du *Cuoco*, cuisinier de l'équipage, et des regrets des matelots, qui n'auraient pas consenti sans peine à un jeûne qui n'était point marqué sur leur calendrier, s'ils n'avaient eu l'espoir d'arriver le lendemain à Constantinople.

Le 27 au matin, notre bordée nous portant sur la côte d'Europe, nous y avons vu le *Grand-Pont* : c'est un assemblage de plusieurs constructions faites à différentes époques. A l'une des extrémités on a élevé deux tours pour en défendre l'entrée. Ce pont a une trentaine d'arches, et la dernière, du côté de Constantinople, est en bois, pour qu'en cas de besoin on puisse aisément couper la communication; il réunit deux pointes de terre qui s'avancent en mer, et laissent entre elles, dans l'intérieur des terres, un bassin qui forme un lac d'eau saumâtre de plusieurs lieues de superficie. Sur ses rives on voit deux petits villages : un peu plus loin, également sur la côte, on remarque un autre petit lac, traversé par un pont qu'on nomme *le Petit-Pont*.

Le soir, le vent est tombé, et dans la crainte que, pendant la nuit, les courans,

qui deviennent plus forts à mesure qu'on approche du Bosphore, ne nous entraînaient hors de notre route, nous avons mouillé en face de San-Stefano, village situé à quelques lieues de Constantinople.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

AVANT-PROPOS.	Page 1
LETTRE PREMIÈRE. <i>Tableau de l'Archipel; les îles Macronisi ou Cranaë, Zéa, Gyaros, Négrepont; digression au sujet de cette île; rocher du Caloyer; occupations des matelots grecs à la fin du jour . . .</i>	7
LETTRE II. <i>Iles d'Ipsara, Métélin et Ténédos; côte de Troye; cap Sigée; châteaux et canal des Dardanelles; accident qui nous force de relâcher à Gallipoli . .</i>	34
LETTRE III. <i>Description de la ville de Gallipoli; bazards, fontaines, mosquées, tombeaux; ruines de monumens antiques; visite chez un Grec</i>	48
LETTRE IV. <i>Description de Lampsaki; usages et mœurs de ses habitans; rencontre d'un derviche; barbiers turcs</i>	71
LETTRE V. <i>Arts mécaniques des Orientaux; moulins à eau; moulins à vent</i>	85
LETTRE VI. <i>Découverte d'un temple antique ruiné; aspect développé de l'Hellespont; souvenirs historiques</i>	103

LETTRE VII. <i>Route de Lampsaki au Tchar-dak; description de ce bourg; écurie bâtie avec des fragmens de très-beaux monumens antiques; traces de plusieurs autres constructions aussi antiques; opinion sur la véritable place de la ville de Lampsaque</i>	120
LETTRE VIII. <i>Effet des vents contraires dans le canal des Dardanelles; idée d'un autre canal, beaucoup plus praticable en tout tems</i>	140
LETTRE IX. <i>Arrivée d'une escadre turque; évolutions d'un corps de cavalerie sur la côte; départ de Lampsaki, et retour à Gallipoli; vaisseau pestiféré</i>	150
LETTRE X. <i>Entrée dans la mer de Marmara; relâche à Koutali; îles de Marmara; illuminations du Ramadhan; événement à bord; Grand-Pont, Petit-Pont et San-Stepano.</i>	159